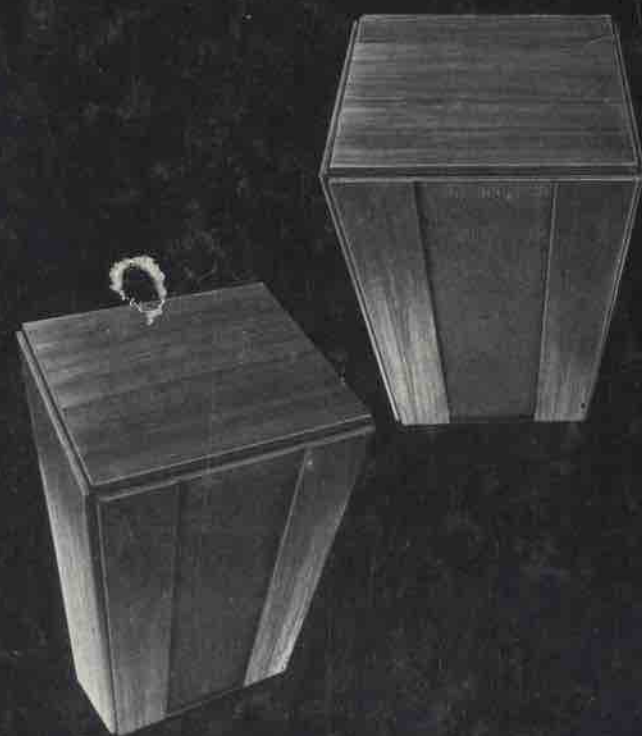


Le vrai prix d'une vraie discothèque...

**3642** F.H.T.



y compris:  
6 microphones  
2 amplificateurs  
HF 30 watts  
cordon  
de raccordement

C'est la discothèque  
**BOUYER**

Avenue de Paris  
82 Montauban

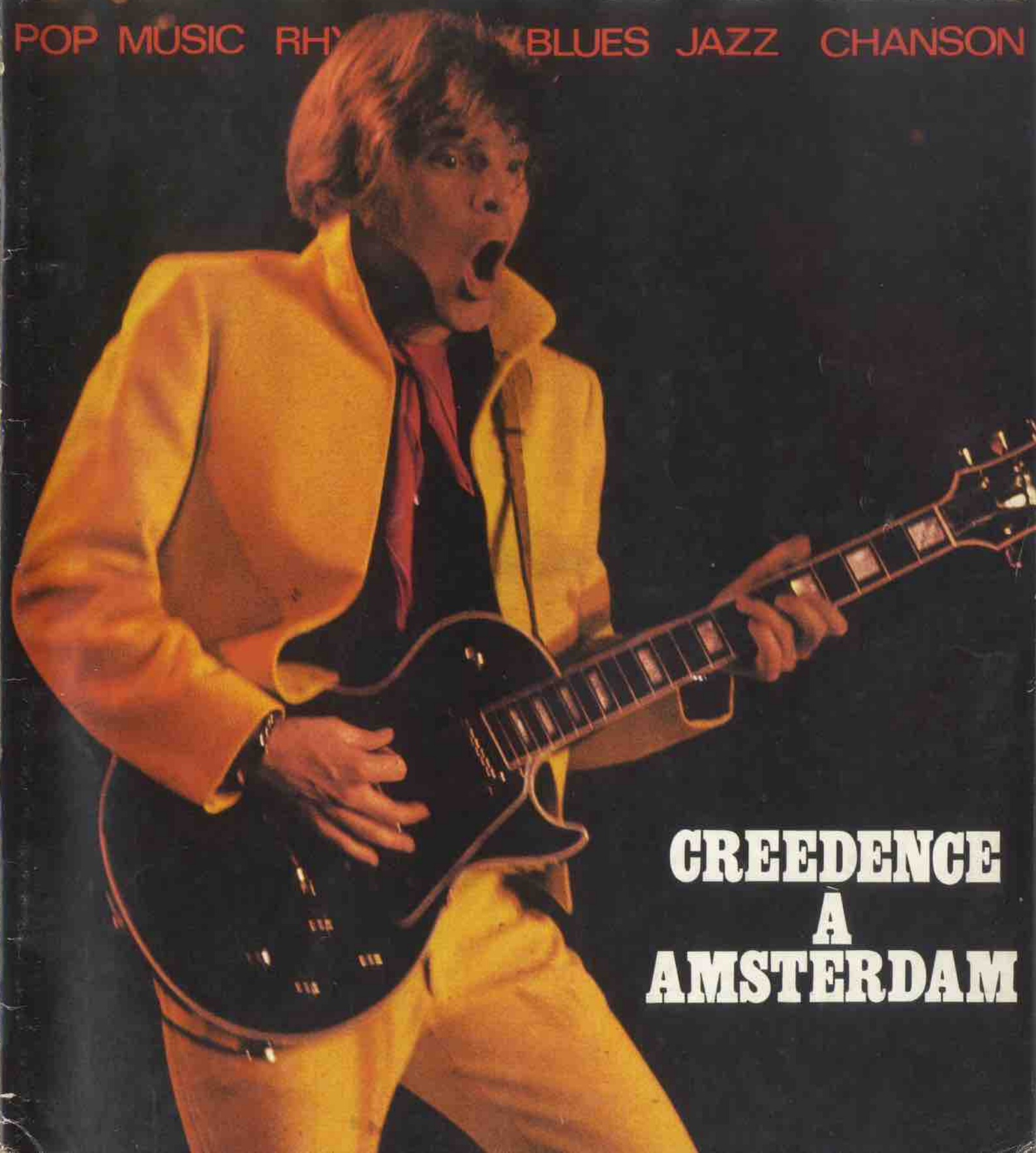
Notice par retour sur simple demande

N°57 OCTOBRE 71 3,50 F

MENSUEL

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM & BLUES JAZZ CHANSON



**CREEDENCE  
A  
AMSTERDAM**



A black and white photograph showing a hand pulling on a rope that is attached to a metal hook or shackle hanging from a dark, textured surface. The hand is positioned in the lower half of the frame, with fingers wrapped around the rope. The rope is dark and appears to be made of a braided material. The metal hook is attached to a dark, possibly wooden or metal, surface at the top of the frame. The background is a light, neutral color.

**Il y a des moments dans la vie où l'on n'a pas le droit de se tromper !**

**Quand il s'agit de haute fidélité  
vous avez besoin d'un professionnel.**

Vos amis vous embrouillent : "ma chaîne mon vieux, il n'y a rien au-dessus". Les fabricants vous embarrassent : "notre matériel est le meilleur du monde". Votre rêve n'est qu'hésitation.

Nous avons décidé de vous donner le moyen de trancher. Pour cela il fallait réunir les meilleures marques - nous en avons plus de 40. Pour vous permettre de les apprécier et de les juger : notre nouveau studio d'écoute musicale.

Depuis votre fauteuil - confortable cela va de soi - d'un seul doigt vous commandez électroniquement 60 enceintes, 20 tunners, 40 amplis, 30 platines, 20 magnétophones soit au total 3.262.000 combinaisons successives.

Prenez le mur d'enceintes par exemple : avec le seul faisceau d'une lampe électrique vous pourrez instantanément vous mettre à l'écoute de l'une ou de l'autre.

Alors venez nous voir, et si vous êtes passionné de Hi-Fi, nous sommes faits pour nous entendre.

AUDITORIUM **Mazzanti**  
30 bis, route de la Reine - 92 Boulogne - Tél. 605.72.72

*Nous remercions la société BRAUN de nous avoir fait confiance pour la présentation de sa toute nouvelle gamme.*

## OFFRE SPÉCIALE !



Pour 30 F. (40 F. pour l'Etranger),  
vous recevrez votre Rock & Folk  
pendant un an et six numéros  
anciens que nous vous conseillons  
de choisir grâce à l'index des  
articles parus depuis le n° 1 publié  
dans le n° 36 de janvier 1970 et  
de l'index publié dans le n° 48 de  
janvier 1971.

Bulletin d'abonnement page 28





CORRIAT - NENCIOLI

le  
fantastique  
piano  
de Farfisa




**G. BECKER**  
99, RUE DE PARIS  
92-BOULOGNE  
TÉL. 825.73.80  
et 73.21

rock . folk

# actualités



DICK RIVERS  
Et bien d'autres qui en rêvent encore.

## DICK 'N' ROLL

Curieuse destinée que celle de Dick Rivers, jadis grand du rock français et aujourd'hui crooner par obligation. Des trois vedettes de la belle époque des pionniers et du cuir noir, il est, et de loin, le plus doué pour chanter; pourtant, il est aussi celui dont la carrière est à ce jour la moins... fructueuse. Il vend ses disques régulièrement, il vit plus que confortablement, mais le grand, le vrai succès, celui de ses débuts, le fuit avec beaucoup

d'obstination. Cela n'a pas l'air de l'ennuyer beaucoup, et quelques minutes de conversation avec lui suffisent à expliquer le pourquoi de cette relative indifférence: il se considère, encore et pour toujours, comme un chanteur de rock and roll et rien d'autre. Il faut bien vivre, bien sûr, et ce n'est pas en chantant « Blue Suede Shoes » que l'on peut y arriver de nos jours — les temps changent —, mais cela n'empêche pas d'avoir des

préférences, des passions. La passion de Dick Rivers c'est le rock and roll, pas celui de Creedence ou de Led Zeppelin, non, le « vrai », celui de Carl Perkins, de Little Richard et du grand Presley. Cette époque l'a trop marqué — et bien d'autres aussi qui en rêvent encore — pour qu'il puisse l'oublier: c'était le temps de sa gloire et celui de son plus grand bonheur. Bonheur qui n'était pas seulement conséquence de cette gloire mais

motivé tout simplement par l'existence et la force prodigieuse de cette musique. Des milliers de gens qui ne sont jamais montés sur une scène ont ces mêmes sentiments, qui ont laissé le plus beau de leur existence au temps des Chats Sauvages et des Chaussettes Noires. Il serait sot de se moquer d'eux parce qu'ils restent profondément attachés à leurs souvenirs, même s'ils le sont parfois au point de refuser





**STATUS QUO**  
**MA KELLY'S**  
**GREASY SPOON**

33t 30cm SLDPY 758  
Stéréo (Pye)



**PAUL BRETT'S SAGE**  
**JUBILATION FOUNDRY**

33t 30cm SLDPY 814  
Stéréo (Pye)



**JIMMY REED**

"Anthologie du Blues"  
Vol. 12

33t 30cm SLDRK 795  
Stéréo (Vogue)



**BLUES CONVENTION**

L'aveugle  
God is just a legend

45 tours V. 45. 1829  
(Vogue)



**EXPERIENCE**

Gimme some lovin' - Louie Louie - Theme for  
an unknow Island - Keep on running - etc...

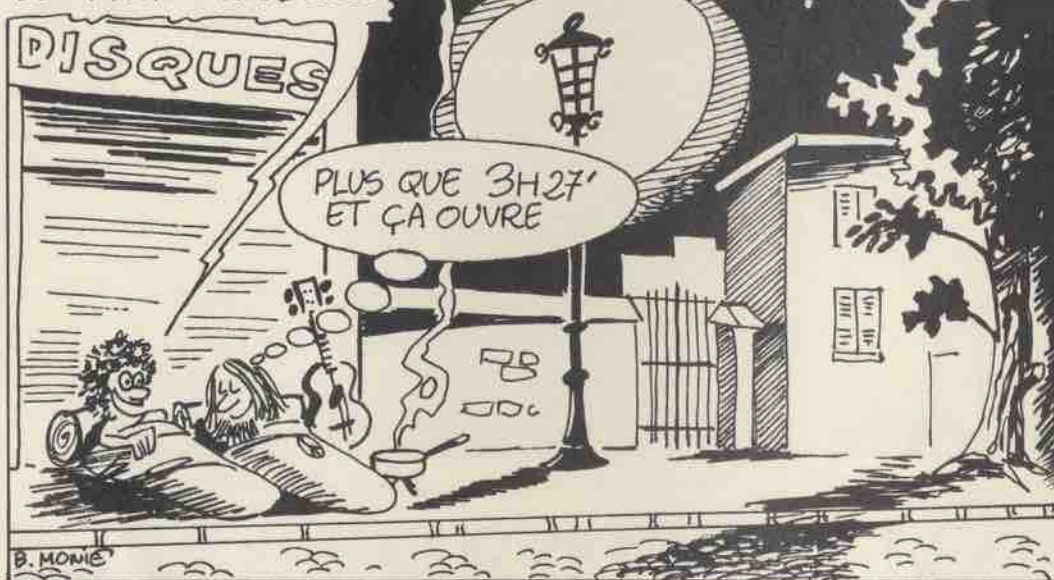
ALBUM 2 DISQUES 33t 30cm SLVLX 575  
Stéréo (Vogue)



**TOMMY JAMES**  
**CHRISTIAN**  
**OF THE WORLD**

33t 30cm SVR 56044  
Stéréo (Roulette)

QUAND JE PENSE QU'ILS ONT EN MAGASIN  
LE 30cm DE STATUS QUO, LE DERNIER PAUL  
BRETT'S SAGE, LE NOUVEAU TOMMY JAMES, LE  
FANTASTIQUE ALBUM D'EXPERIENCE, TU SAIS  
OÙ Y'A DES TITRES DE STEVIE WIN'WOOD  
BERRY, CHRISTOPHER LAIRD, FRANÇOIS JEANNEAU  
EDWARDS, BOB BRAULT, SYLVAIN POCHARD  
SONNY SILVER, ALAIN PEWSNER, RENÉ GUÉRIN  
ET MASON ! Y'A AUSSI UN CHOUETTE 30cm DE  
JIMMY REED, DU TRÈS BON BLUES. ILS ONT  
AUSSI LES 45t DE BLUES CONVENTION ET DE  
BILLY SHA RAE ET "JE M'ÉCLATE AU SÉNÉGAL"  
DU MARTIN CIRCUS



**BILLY SHA-RAE**

Let's do it again  
I'm gone

45 tours INT. 80273  
(Vogue)



**MARTIN CIRCUS**

Je m'éclate au Sénégal  
Moi j'aime bien prendre mon pied

45 tours V. 45. 1815  
(Vogue)



**DISPONIBLES EN**  
**CASSETTES**

STATUS QUO  
BVOPC 264 (cassette)

TOMMY JAMES  
BVORC 323 (cassette)  
BVO 8 323 (8pistes)

tout ce qui ne se rattache pas à la mythologie de ce temps : ce fut sans doute le seul moment de leur vie où ils furent libres et heureux. Dick Rivers n'a pas oublié cette époque, n'a pas oublié ceux qui l'écoutaient alors et qui ont aujourd'hui trente ans, ceux qui entre le boulot et bobonne prennent le temps d'écouter un bon vieux Buddy Holly de derrière les fagots et rêvent un peu. Pour eux, il vient d'enregistrer un album entièrement consacré au rock and roll, et il se trouve que c'est le meilleur disque du genre qui ait été fait depuis des années — et pas seulement en France.

On y retrouve une douzaine de classiques (« My babe », « Not fade away », « Whole lotta shake », « Heartbreak Hotel », « Rip it up », etc.) et ceux qui ne le savaient pas découvriront que Dick Rivers est un remarquable chanteur de rock à la voix chaude et précise, au phrasé impeccable et totalement dénué d'accent (français). Il s'est attaché à retrouver le son et l'atmosphère des disques originaux (le son de Sun), et particulièrement cet

écho si typique des disques de rock qui dédouble les voix et donne l'impression que le chanteur est au fond d'une caverne. Le groupe qui l'accompagne est Labyrinthe (augmenté de cuivres) qui ne s'en tire pas mal. Il y a sans doute quelques petites réserves à émettre au niveau de la production (mixage des instruments un peu confus alors que le rock se caractérisait justement par une netteté presque mécanique de la batterie ou des guitares), mais cela n'est rien comparé aux qualités du chanteur. Dick Rivers, croyez-le ou non, enfonce tous les « revivalists » anglais du moment. L'album s'appelle « Dick'n'Roll » et est publié par RCA. Déjà, la Hollande, la Belgique et l'Allemagne, pays où la tradition du rock est restée très forte, l'ont acheté. Les pionniers français en auront leur part. Les autres, ceux qui se demandent ce que Dick Rivers vient faire dans « Rock & Folk », n'ont qu'à faire l'effort de comprendre ce que signifie ce titre. Et écouter le disque, s'ils sont curieux. — PHILIPPE PARINGAUX.

## MALAVAL

### POP EN FRANCE

Malaval. Hameau presque inexistant (plus aucun habitant, que des ruines) d'un tout petit village au bord de la rivière : Serrières-sur-Ain. C'est en ce lieu que ces jeunes Lyonnais qui s'étaient promus organisateurs de festival avaient finalement choisi de tenter leur aventure.

Disposant en location de 17 hectares, ils avaient mis sur pied (en trois mois environ) un programme (qu'on va voir) de pop, de folk et de jazz, honorable à l'échelle française. Le principal moteur de l'aventure : un nommé Daniel Garcin, président d'une association qui s'appelle « Théâtre et Vie ». De théâtre point, d'ailleurs, hormis la « sortie » finale des organisateurs. Mais pas tout à la fois. Le site d'abord : très chouette, dans un synclinal très jurassien, la scène au bas de la prairie, quelques pommiers par-ci par-là, et des forêts en bordure. Ajoutez à cela un temps fort clément en une latitude propice, et vous avez déjà réuni beaucoup d'éléments recommandés dans la recette

du bon festival. En contrepartie, isolement peut-être un peu trop prononcé, d'où difficulté d'accès tant en stop (cependant les gens qui font la route étaient là les premiers) qu'en voiture (horrible chemin à voie unique), et insécurité de ravitaillement ; mais on n'attendait pas des foules immenses. Car c'était délibérément un festival modeste. En un an, on a un peu évolué et il ne s'agissait plus d'imiter W... ou W..., seulement de créer quelques bonnes vibrations (on veut bien croire que c'était la seule raison, du moins). En cela, Malaval me rappelait sensiblement cet étrange festival de Gladstonbury, dans la campagne du Somerset, lors du dernier solstice d'été. Côté lourdement mystique en moins, car en France on a les pieds sur terre. Ben voyons.

Le premier soir — après des groupes locaux comme King-size, Défoncé ou Flashback — il y avait Magma. Bien présent malgré le scepticisme de certains. Le public, par contre, n'était pas encore arrivé, et



**DAYDÉ**  
Apprécié, semble-t-il.

c'est bien dommage car devant un champ à peine clairsemé de « heads », les deux heures de musique magmatienne ne firent que peu de nouveaux convertis (le monde court à sa perte...). Le vendredi — 3 septembre — la foule était déjà nettement plus compacte, surtout devant la scène. On écoute Axis, formation d'origine grecque, sans réactions. Ça n'était pas bien grave. Le même comportement amorphe fut plus regrettable pour les John's, qui viennent de la frontière belge (on a dû en parler dans R & F à propos du tremplin du Golf). Groupe méritant (et mieux que son nom banal) : textes originaux en français et musique imprévue jouée par des instrumentistes polyvalents : le chanteur est flûtiste, le soliste est bassiste et l'organiste joue du saxophone. Cœur Magique, malgré sa réputation, n'a pas la même homogénéité créatrice. On a l'impression que le chanteur a surtout un rôle « plastique ». Quant au soliste, puisqu'il joue effectivement bien, il vaudrait mieux qu'il ne tende pas trop vers la démonstration.

La vedette de ce soir fut Joël Daydé. Un batteur et un bassiste : le type de chant très primitif et répétitif de Daydé s'accommode bien de cette sobriété d'accompagnement. Alternant la guitare acoustique et la guitare électrique (en « slide ») pour accompagner ses mélodies, Daydé fut, semble-t-il, apprécié par un public qui montrait décidément peu ses sentiments (serait-ce « démodé » ?), à part les deux ou trois imbéciles qui forcèrent plusieurs fois le chanteur à s'interrompre. Particulièrement dans un morceau difficile auquel il dut finalement renoncer.

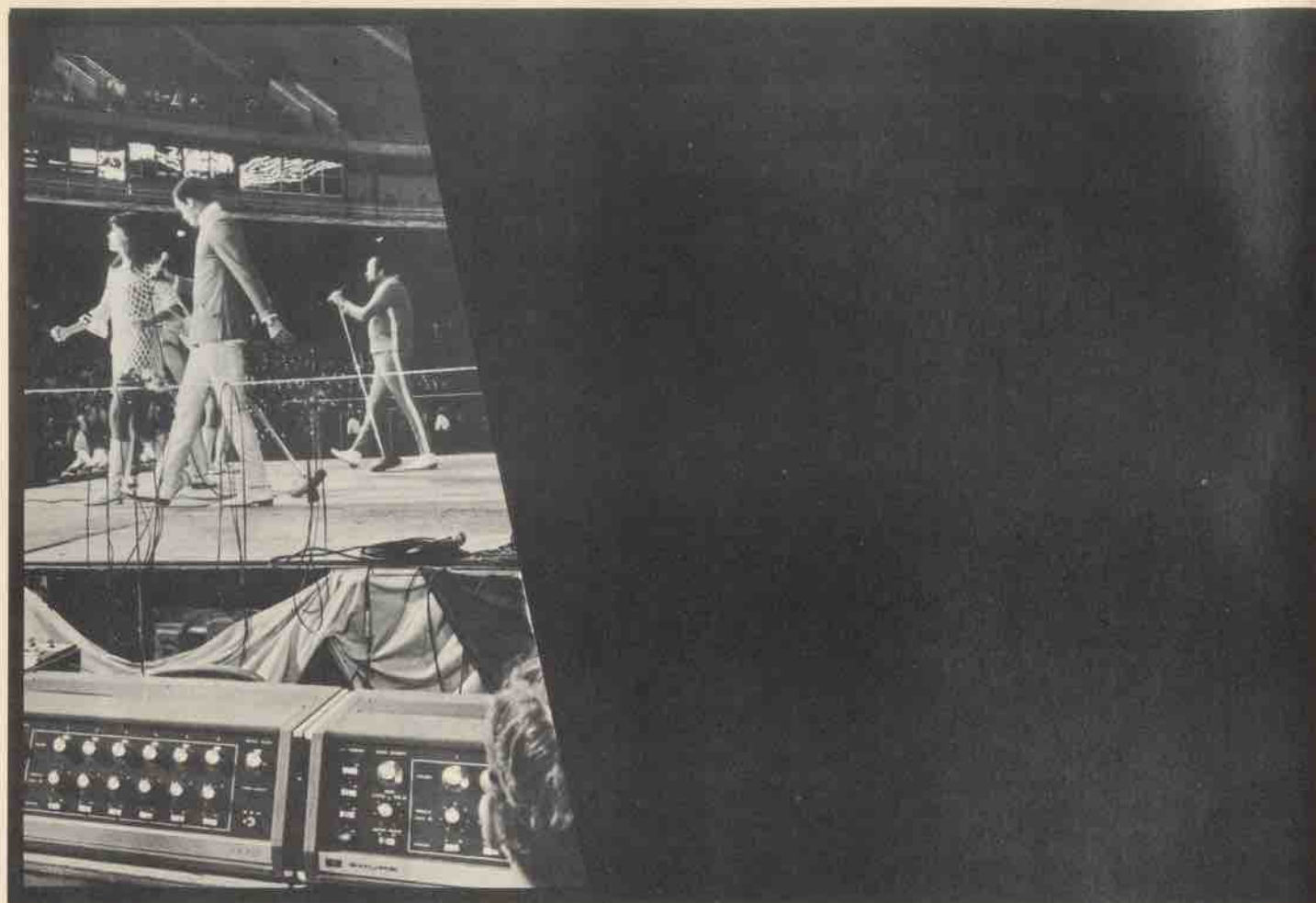
Je voudrais ne pas trop insister sur le groupe lyonnais qui suivit : des gens fort professionnels au demeurant, mais

qui fabriquent le type même de la pop récupérée : la « pop de boîte ». Chanteur style Clayton-Thomas, mais sans la voix. Quant à ressortir « Gloria », « This hammer » et « Satisfaction » (même et surtout aussi défiguré) en 1971, c'est assez caractéristique. On me dira qu'ils ont fait aussi « Brown Sugar » ; ça ne fait que renforcer ce que j'essaie de vous dire. Mais vous aviez compris... Les matinées se déroulaient alors fort paisiblement dans une atmosphère reposée (fin de vacances). On se remettait de son trip de la veille ou bien on vaquait au quotidien (aller chercher de l'eau potable, par exemple). Quant à la musique, elle ne commençait guère avant 18 heures (mais pourquoi aussi peu de disques, messieurs de la sono — dont les 50 kw m'ont paru très virtuels ! — ?).

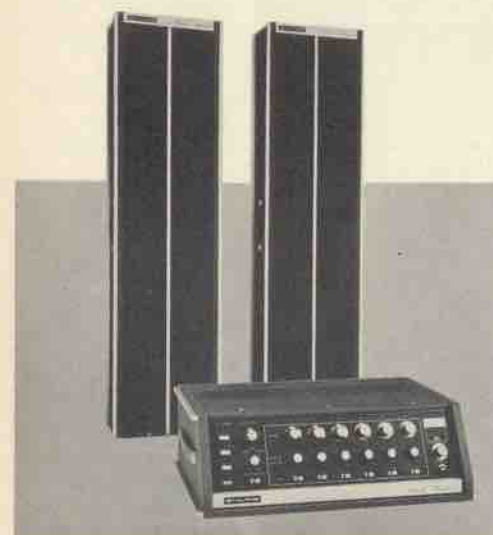
Les arrivées régulières, plus l'affluence nocturne de ceux qui ne montaient que le soir, portèrent le public à environ 5 000 personnes. Joli nombre... et presque autant d'entrées payées (20 F... ou un peu moins) grâce au service d'ordre on ne peut plus « sérieux » (qui vous proposait de l'acide après les billets). Et puis la mode de forcer les entrées semble aussi être un peu passée. On aurait donc dû « rentrer dans ses sous », la suite ne le prouva point.

Samedi : après un chanteur-guitariste aux textes acides (ou acidulés ?), c'était Recréation, groupe belge d'inspiration ELP. La qualité technique de l'organiste justifie la comparaison. Un long trip dans l'espace et le temps nous fut ensuite accordé avec Pulsar, groupe de Lyon. Du Pink Floyd presque mieux que nature... car eux ont su conserver vibrante la flamme qui s'est épuisée chez l'original. « Cymbaline », « Set the controls for the heart of the sun », « Be careful... Eugene ». Pas des





## le vocal master shure garantit la réussite d'une sonorisation



La majorité des formations, dont le fabuleux 5th dimension, s'entourent vraiment d'un son parfait et transportent toujours avec elle l'assurance son : un système de sonorisation portable d'une grande fiabilité qui reproduit les sons si parfaitement que ces formations l'utilisent de préférence à tout autre équipement coûteux, déjà en service dans les établissements où elles se produisent. Le système auquel elles font confiance est le discret et efficace VOCAL MASTER SHURE, spécialement conçu pour les artistes de la scène. La robustesse du VOCAL MASTER SHURE supprime les risques du transport.

Cette installation fournit 300 Watts sonores instantanés, à partir d'un pupitre de commande dont les normes sont celles des studios d'enregistrement - l'avantage principal du VOCAL MASTER SHURE est l'exclusif antifeedback qui élimine miraculeusement l'effet larsen sans altérer le timbre.

Pour tous détails complémentaires, écrire à :



POUR LA FRANCE



reliques du tout, mais plutôt les meilleurs « remakes » que l'on puisse faire de morceaux du Floyd (et je n'exclus personne, ni Triangle qui interprétait autrefois..., ni...), car chez Pulsar on a le sens de l'espace, de la réverbération cosmique, du « silence-son », etc. Mais dans un deuxième temps, Pulsar devait nous prouver qu'ayant dépassé son époque « Free-Sound » (un nom qui — paradoxalement ! — les catégorisait trop) de « pure dévotion » au Floyd, il peut et sait désormais faire valoir ses propres compositions. Ainsi « Pollen », « Miasmes » et « Pulsar » (qui est donc devenu son nom), retiennent tout aussi bien l'attention du public. Ce dernier titre incorpore des textes récités sur leur thème de prédilection — l'infini et l'espace — assez remarquables et percutants. PULSAR.

Après un poète (?) qui se fit applaudir en insultant les gens (c'est un style assez prisé, le public étant plutôt maso de nos jours), il y avait Emmanuel Booz, accompagné par un type aux bongos. Comme Daydé, Booz crée une ambiance particulière, mais il n'y réussit peut-être pas tout à fait aussi bien que l'autre.

Le passage de Budgie était un moment attendu. Pensez donc, le seul groupe anglais... Super-hard-rock. Un peu le même genre d'excès que Grand Funk, je suppose (connais pas). Ce groupe gallois vient de sortir un LP chez MCA (MKPS 2018) que Barclay aura sans doute fait paraître en France lorsque vous lirez. Mais il vaut encore mieux les voir sur scène, bien sûr... Toute la partie visuelle repose sur le bassiste, Lunettes, genre Grand Duduche torturé ; c'est lui qui chante. Convulsions. On s'imagine à le regarder que les sons stridents de la guitare solo viennent de lui... parce que c'est lui qui bouge le plus. Illusion. Du riff chez les « hippies ». Subjugués. Violence pas mal contrôlée, mais ce n'est pas très musical, pas très subtil en tous cas. Leur succès : « Guts ». Des paroles assorties, faussement rudes, un peu vulgaires. « All night petrol ». Il y en a eu pas mal qui furent enthousiasmés et s'imaginèrent que c'était la grande révélation.

Puis, encore après (c'était déjà tard), Ergo Sum. Ils ont aussi fait, je crois, parler d'eux au Tremplin « Rock & Folk » du Golf Drouot. Même que ça vient de les amener à enregistrer un trente-trois tours. Malheureusement, ils eurent quelques petits ennuis de micro.

N'ayant pas pu non plus assister aux soirées consacrées au folk les dimanche et lundi, c'est le mardi soir que je revenais, plein de confiance (à peine l'ombre d'un pressentiment) pour le (free) jazz. On nous avait promis plein de trucs : le Dharma Quintet (d'Annecy), Speed of Light (avec Brian Hope), le Free Jazz Workshop (de Lyon), François Tusques, et même Sunny Murray. Alors ! Seulement voilà, plus personne, la grande débandade : entre-temps les organisateurs avaient été pris de panique (?) face au déficit (ou au bénéfice diminuant ?) et étaient partis (la Suisse est pas loin) avec la caisse (vide ?). Notez bien que je répète ce qu'on m'a dit. Scénario au demeurant banal qui aurait bien pu être évité à ce petit festival à deux doigts de la réussite : je veux dire de s'être

déroulé « normalement » jusqu'au bout. Pas été à beaucoup de festivals en France, mais tout de même : jamais vu un aller jusqu'à son terme. Enfin, ici à Malaval, il y eut des groupes (pas des très grands parce que ce n'était pas un festival gratuit) et pas de pluie pour pouvoir dire aux gens de s'en aller...

Comme il restait bien une petite centaine de personnes, que l'éclairage de la scène fonctionnait encore, et que le Free Jazz Workshop, qu'on avait oublié de décommander, était là, il joua un moment, trop peu. Surtout qu'à la fin, cette idée de jouer en marchant dans la nuit — pour les cuivres — était bonne : auraient dû creuser ça... Les feux ne servaient qu'à rester groupés : la nuit était douce sur Malaval. — SERGE DUMONTEIL.

## LES FOUS du FOLK

Philadelphia Folk Festival 1971



Dernière étape musicale d'une tournée américaine que j'aurais souhaitée plus longue et surtout plus remplie (il va falloir retourner en Angleterre, maintenant : tant mieux, c'est plus facile) : le festival de Philadelphie, qui avait lieu le dernier week-end du mois d'août. Le vendredi, un ouragan terrible en Caroline du Nord avait causé des pluies et orages d'une effroyable sévérité qui, le vent aidant, inondèrent toute la côte est pendant plu-

sieurs heures. Ceci occasionna des embouteillages interminables pour sortir de New York, « grâce » auxquels je ne pus arriver à temps pour le premier concert du soir, où Janis Ian et Doc Watson émergèrent de la tourmente. Lorsque j'ai pu aborder le lendemain en fin de matinée, le terrain du festival et ses abords étaient transformés en un véritable bourbier, malgré quoi la foule était présente, fervente à défaut d'être nombreuse (moins

de dix mille). En dépit d'une affiche très peu racoleuse, Philadelphie revêtait cette année une importance plus grande qu'à l'accoutumée, ceci à cause de la défection de Newport. En effet, le festival de Newport (que je me proposais de couvrir à la fin juillet) avait été annulé à la demande de la police de Rhode Island, de peur que les incidents déplorés par celle-ci (cohorte de jeunes qui, refusant de payer leurs billets, avaient brisé les clôtures et même envahi la scène) lors du festival de jazz ne se reproduisissent. Voici maintenant deux années de suite (en 70, ils étaient à la recherche d'une nouvelle formule) que Newport n'a pas eu lieu et, comme je le craignais déjà en 68, son avenir paraît de plus en plus sérieusement menacé.

Du coup, voilà donc Philadelphie relancé. Tant mieux, car c'est un festival éminemment sympathique à tous égards (organisation, accueil, site, programmation), pourvu d'un bel esprit amoureux du folklore (ce qui ne signifie pas « amateur » pour autant) et qui gagnerait à être plus connu. L'un de ses principaux attraits (c'était aussi le cas à Newport, d'ailleurs), ce sont les ateliers (ces fameux « workshops ») qui permettent de découvrir, par petits groupes éparpillés dans la nature, la plupart des aspects, styles, du (des) folklore(s) anglo-afro-américain(s). Relevons-en les principaux pour cette année :

— Musique afro-américaine avec Jim Brewer, Dan Smith, John Jackson, trois bluesmen ruraux (harmonica pour Smith, guitare et bottleneck pour les deux autres). Et puis, un excellent bluesman de Chicago, avec bottleneck électrique et des clins d'œil du côté de BB King et d'Earl Hooker, dont il n'a pas eu la chance en matière de réussite matérielle : J.B. Hutto. Dire qu'il doit en exister des centaines dans son cas !

— Concert anglais avec Alan Taylor (auteur-compositeur parfois influencé par Tom Paxton — « Sometimes » — mais aussi très bon interprète de merveilleuses mélodies traditionnelles, un album chez United Artists) et The Johnstons. Trio de deux garçons et une fille nés en Irlande mais résidant à Londres. Après la dissolution toujours regrettée de The Young Tradition, il est bon de retrouver un trio dans ce style très joyeux (il est stupide de croire, en effet, qu'un groupe est chiant parce qu'il n'a ni batterie ni amplis).





**CAVAGNOLO**

71, rue d'Alsace 69 VILLEURBANNE tel 84 53 97  
28, Faubourg Saint Martin PARIS 10<sup>e</sup> tel 206 50 38

S'ils sont encore loin de la perfection vocale à laquelle The Young Tradition était parvenu, The Johnstons sont en progrès depuis l'an dernier (témoin leur nouvel album chez Vanguard, très supérieur à leur premier). En outre, très éclectiques, ils font honneur au répertoire contemporain, de Peggy Seeger à Leonard Cohen, en passant par leurs propres œuvres (dont une chanson extra sur Angela Davis et George Jackson, vous voyez que le folk ce n'est pas le passé).

— Atelier « The Invisible Men » : ce fut l'une des idées les plus originales, qui consistait à faire animer un atelier par des musiciens de studio, dont les noms reviennent très fréquemment (quand le producteur n'oublie pas les crédits) sur les pochettes de disques, mais dont les têtes restent en général inconnues. C'est ainsi que l'on eut droit à une magnifique jam où se distinguèrent Dave Bromberg (dobro, c'est lui qui jouait avec Dylan dans « The boxer », entre autres), Norman Blake (guitariste au doigté vertigineux, seul Doc Watson restait au-dessus de son solo dans « Nashville skyline rag »). Dave Bromberg, d'ailleurs, est peut-être en train d'amorcer son virage vers une activité de soliste, il prépare son propre album chez Columbia.

— Atelier de chansons de marins avec Louis Killen, l'un des meilleurs chanteurs traditionnels anglais.

— Atelier de chansons paillardes, animé par Oscar Brand ; en anglais, paillard se dit « bawdy » : je ne peux pas vous donner ici tout le vocabulaire, fort riche. L'intérêt de ces chansons, c'est qu'en quelques minutes, elles foutent par terre trois siècles de puritanisme.

Il ne me reste plus assez de place pour vous parler en détail des deux concerts du soir (samedi et dimanche) auxquels j'ai pu assister. Mais, dans l'esprit d'un festival de folk, cela n'est pas essentiel (à telle enseigne que cette année, au festival canadien de Mariposa, on avait supprimé purement et simplement ces concerts, pour ne faire subsister que les ateliers). Cela dit, le concert du samedi fut tout de même très riche, trop même, dans la mesure où le nombre élevé d'artistes à passer ne permettait d'entendre chacun d'entre eux que vingt minutes au maximum : les rappels et bis étaient même impossibles. Conditions particulièrement frustrantes dans le cas de certains actes qui ont besoin

de chauffer progressivement, par exemple Doug Kershaw, le fantastique violoniste de Louisiane (trois albums chez Warner Bros) qui cassa son archet lors d'un solo infernal sur « Orange blossom special », et ne retrouva jamais sa verve du début ; dommage aussi pour Happy & Artie Traum, les deux frères (dont le premier nommé est l'ancien rédacteur en chef de « Sing Out ! » et l'auteur d'un tas de manuels de guitare chez Oak) qui enregistrent une si enthousiasmante musique chez Capitol ; pour Patrick Sky, très sympathique auteur-compositeur et personnage important de la « revival » new-yorkaise, bien qu'il ne soit jamais devenu célèbre ; et surtout pour Paul Siebel, magnifiquement accompagné par une dobro et une « pedal-steel guitar » dans ses chansons pourtant très contemporaines et urbaines (« Jack knife gipsy » par exemple, qui est aussi le titre de son second album Elektra, raconte une attaque à main armée dans le Bowery), ce qui a fait dire à un critique que Paul Siebel chante du « Country & Eastern », très bien trouvé.

Le concert du dimanche, ouvert comme de coutume par Bruce Martin et sa cornemuse, nous permit de revoir Mike Seeger, le demi-frère de Pete, qui partage sa vie musicale entre l'excellent groupe traditionnel des New Lost City Ramblers (disques Folkways) dont il fait toujours partie, et des concerts en soliste. Si Pete jouait aussi bien du banjo et de la guitare que Mike, ou si Mike avait la portée sociale de Pete, quel pied on prendrait ! Il y eut aussi une agréable surprise avec John Hartford, très en progrès (et dont le prochain album va, justement, être produit par Dave Bromberg), une révélation avec Raun McKinnen. Auteur-compositeur originaire de Philadelphie, celle-ci joue magistralement au piano et à la guitare pour accompagner des chansons que ne renierait pas Joni Mitchell (« Sycamore Avenue »).

Nous préférons jeter un voile pudique sur la lamentable démonstration de Dave Van Ronk, qui n'est plus que l'ombre de lui-même (et pourtant, jusqu'il n'y a pas si longtemps, c'était vraiment un grand artiste), et en arriver au clou de ce festival : les Flying Burrito Brothers, qui le clôturèrent en beauté. Bien sûr, on pense tout de suite aux Byrds : ils sont cinq (Chris Hillman, Sneaky Pete, Bernie Leadon, Michael Clarke et Rick Roberts qui remplace désormais Gram Parsons). Eux

aussi utilisent une « pedal-steel guitar » (instrument que l'on peut enfin apprécier quand il sert à mettre en valeur une musique fraîche et dépourvue de la mièvrerie et des relents réacs du « C & W » à la papa) et font preuve, tout comme les Byrds, d'une extraordinaire cohésion musicale, que ce soit pour interpréter leurs propres chansons (« My uncle », « Colorado »), ou celles des autres : « Six days on the road », « 100 years from now » (Byrds), « She made me lose my blues » (Paul Siebel, très à l'honneur) qui des morceaux plus classiques (« Orange blossom special ») mais arrangés à la sauce très pimentée des Flying Burrito Brothers. Un groupe dont on souhaiterait voir les œuvres distribuées en France (trois albums chez A & M). Dernière surprise de Philadelphie : le retour vraiment inattendu de Bob Gibson, invité et accompagné sur scène par les cinq Burritos. Gibson fut important dans la renaissance il y a plus de dix ans (il fut l'une des premières vedettes d'Elektra), mais on le croyait mort. Il revient avec

une voix plus grave, et un répertoire très actuel (notamment « Sam Stone », ballade extraordinaire de John Prine, auteur-compositeur de Chicago dont on va certainement beaucoup reparler). En conclusion (provisoire, comme d'habitude) le mouvement folk américain marche peut-être en dents de scie, mais Philadelphie a confirmé qu'il est increvable. — JACQUES VASSAL.

P.S. — Plusieurs lecteurs m'écrivent pour me demander des adresses de clubs de folk, publications, maisons de disques, leçons de guitare, etc. Devant l'impossibilité de répondre individuellement, il me paraît plus utile de consacrer un « Fou du folk » à tous ces renseignements pratiques. C'est ce que nous comptons faire dans le prochain numéro. Pour nous y aider, envoyez donc avant le 10 du mois toutes les adresses utiles que vous connaissez, nous ferons un tri. Au lieu de nous engueuler, quand il est trop tard, pour n'avoir pas parlé de ci et ça : nous ne pouvons pas tout deviner tout seuls !

## SOIR DE PREMIERE

STONES SUR L'ECRAN,  
TOTAL ISSUE DEVANT.



TOTAL ISSUE  
Admettrait-il « Les marins » ?

Un instant, on crut que l'immense Gaumont Palace ne se remplirait pas, que « Gimme Shelter » serait pour la première fois projeté à Paris dans une salle aux trois quarts pleine. Pourtant, toutes les places offertes par France-Inter, qui organisait cette manifestation, en la personne du très actif Yves Mourousi et de son équipe, toutes ces places avaient disparu des endroits où on les donnait à qui venait les prendre. Personne ne manqua le rendez-vous du

26 août, et, finalement, le Gaumont fut rempli, malgré les vacances.

En première partie du spectacle, Yves Mourousi avait voulu présenter quelques groupes français, car il y croit aux groupes français et, cet été, la station de radio qu'il représente et les autres stations ont toutes considérablement aidé par de très fréquents passages leur promotion. Plusieurs des groupes pressentis pour l'occasion ne purent se déplacer, pour des raisons diverses. Seul Total



# LES VOICI DE FACE !

NOUVEAU MATERIEL

## Standel

BEFRA ELECTRONIC

11 et 13, rue Saint-Éloi, MARSEILLE-10<sup>e</sup> - Tél. : 48.58.80  
3, boulevard de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. : 878.36.41

IMPORTATEUR NATIONAL LISTE DES REVENEURS ET CATALOGUE SUR DEMANDE

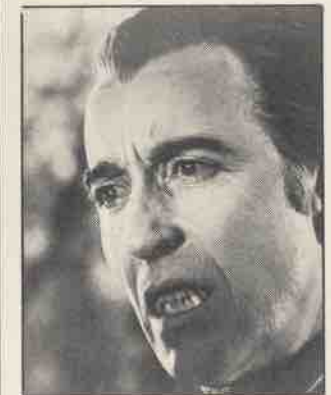


Issue vint assumer la très difficile tâche de passer en première partie des Rolling Stones. Car c'est bien de cela qu'il s'agissait, même si on n'allait pas voir les Stones en chair et en os, le film qui allait être projeté leur étant consacré. Et bien peu, dans la salle, connaissaient Total Issue; bien peu pouvaient, à priori, aimer cette musique qui n'a strictement rien à voir avec celle des Rolling Stones. Comment le public allait-il accueillir les moments acoustiques? Comment allait-il réagir à la vue d'Henri Texier empoignant sa contrebasse et se lançant dans le solo qui est le grand moment de « Les Marins »? Admettrait-il, ce public, les chansons « en français »? Une sorte de petit miracle a eulieu, ce soir-là, car non seulement Total Issue ne s'est pas fait jeter, mais encore il a recueilli un très grand succès. Deux nouvelles compositions pour commencer, percutantes à souhait, mais profondément « Total Issue », chansons dont les mélodies entrent dans la tête pour ne plus en sortir, musiques aux arrangements audacieux et d'un goût parfait. Et quelle chaleur contenue dans les moindres moments de ces harmonies. Ce groupe est différent des autres, parce que ses membres sont aux 3/5 méridionaux, latins, généreux et exubérants, à l'image de Michou Libretti qui fait sortir de sa guitare les sons les plus fous, à l'image de Georges Locatelli qui est un esthète épris de perfection, plaçant ses accords là où ils sonneront le plus juste; et Aldo Romano, qui ne peut jamais se contenter de fournir une base rythmique à ses camarades, les accompagne dans leurs envolées, du fracas de ses cymbales, il chante « Dis-mai-dis », tout seul avec sa guitare, parce qu'il a quelque chose à dire que le bois ne peut même pas suggérer. Henri Texier (« Voici une chanson en anglais: tout le monde, ici, n'est pas censé comprendre le français ») est breton, logique, conscient peut-être de ses responsabilités de pilier de ce groupe qui va tellement de l'avant qu'il brûle presque les étapes, aidé par Chris Hayward, jeune Américain dont la flûte est toujours un moment de repos et de beauté tranquille. Total Issue joua quelques-uns des meilleurs titres de son LP, terminant avec « Rustique », toujours l'un des grands moments de ses concerts. Une ovation les salua, qui aurait pu être plus forte si le groupe avait bénéficié d'une sono plus puissante: il faut quelques milliers de

watts pour remplir l'énorme volume du Gaumont. « Gimme Shelter » a fait l'objet de nombreux articles dans ces pages et chacun doit savoir que c'est là le film à ne pas manquer, pas seulement parce que l'on y voit les Stones sur scène, mais surtout parce qu'il s'agit de l'un des premiers films de la rock-culture, et qu'il y en aura des dizaines d'autres bâtis sur ces principes (événement d'actualité filmé sur le vif et monté en fonction de sa conclusion ou de ses conséquences). Ce n'est pas vraiment un documentaire sur les Stones en tournée, car on ne nous donne aucun renseignement sur l'organisation de cette tournée, la façon dont la troupe voyage, ce qui s'y passe, etc., indications qui, parfois, ne manquent pas de saveur ni d'intérêt! Le jeune spectateur sera même très dérouté par le non-doublage en français des dialogues grâce auxquels on pourrait comprendre comment ce festival d'Altamont a été organisé. Il y a d'un côté les Rolling Stones en train de tourner à travers les États-Unis, à des milliers de kilomètres de San Francisco où leurs avocats, leurs hommes d'affaires, se débattent tant bien que mal avec la police, les propriétaires des terrains pressentis pour ce nouveau Woodstock, les problèmes d'assurance et autres difficultés qui sont par la force des choses laissées à leur jugement ou à leur expérience, si tant est qu'ils en aient. Tout cela est incompréhensible pour quelqu'un ne possédant pas bien la langue anglaise, car lire les sous-titres équivaut à perdre tout l'intérêt de l'image qui, en elle-même, est toujours passionnante... surtout lorsque Tina Turner, en gros plan dans « I've been loving you too long », démontre à grand renfort de gestes on ne peut plus suggestifs, qu'un micro peut servir à des tas de choses. Il est exact que le film est dès le départ assez angoissant, mais cela tient d'une part à l'auto-suggestion (on sait que ça va être affreux, tout à l'heure) et aux couleurs des séquences filmées dans la salle de projection, couleurs « sales » et visages fatigués de Rolling Stones n'ayant pas dormi depuis longtemps. En outre, le montage du film, les angles de prise de vue (les motos des Angels au grand angle, je crois), concourent à l'oppression du spectateur, parfois ravi par le soleil, les couleurs vives, et les scènes champêtres. Tout change brutalement, lorsqu'éclate la bagarre, au début du passage de l'Airplane

qui ne peut poursuivre son « Other Side of his life » car son leader, Marty Balin, vient de plonger dans la foule pour tenter de séparer des combattants. Soudain, on ne le voit plus, et Spencer Dryden, debout derrière ses caisses continue à battre, encore plus fort (la musique ne doit jamais cesser), Grace Slick recule et murmure des « easy, take it easy », mécaniques. Plus tard, après d'autres rixes, Mike Shrieve (Santana) apprend à Jerry Garcia et Phil Lesh « qu'ils ont assommé Marty ». Altamont est devenu un drame. — JACQUES CHABIRON.

## QUELQUES IMAGES de + DEUX VAMPIRES



VAMPIRE ANGLAIS  
De plus en plus sympathique.

Au cinéma, surtout si l'on est assis dans les quinze premiers rangs avec un bon bâton de chocolat glacé à mâchonner, on peut s'évader et voyager pour pas cher. On peut visiter des pays étrangers sans risquer d'attraper des amibes. Mais attention, les décors sont trom-

peurs. Ainsi la Libye de « La poudre d'Escampette » a les couleurs des gorges du sud marocain où fut réellement tourné le film de Philippe de Broca (qui n'a que ces splendeurs naturelles comme intérêt cinématographique). Pour voir la Grèce de Cacoyannis, vous irez faire un petit tour dans l'aridité de l'Espagne. « Les Troyennes », bien avant l'invention du M.L.F. (et Euripide ne serait pas vexé) crient leurs textes (un peu trop théâtral, pas assez adapté à l'écran) et leur mépris pour l'opresseur, en l'occurrence les Grecs (aujourd'hui dirigés par des colonels). Katharine Hepburn est une Hécube qui tremblote un peu trop en pleurant mais le rôle était de taille. Avec Ted Kotcheff et « Outback », on voyage en Australie du côté des chasseurs de kangourous. Il fait chaud, la bière coule dans les gosiers. Le petit instituteur, bloqué dans un village, se trouve initié à la vie perverse d'une sorte d'Allen Ginsberg ou plutôt de Platon avant d'être sauvé de la décadence par le même personnage fascinant. « Les cavaliers » lui nous emmène faire un tour en Afghanistan. Ceux qui ont pris la route connaissent la vie moyenneuse des tribus de l'Est qui survivent à l'ère des boeings. Omar Sharif est l'indigène de service et on se demande ce que vient faire dans cette galère le grand Jack Palance. C'est du Kessel, c'est-à-dire qu'il faut oublier le scénario pour rêver dans l'exotisme. « Les proies » sont de belles perverses de tous âges que Clint Eastwood, soldat nordiste blessé tentera d'apprivoiser. Don Siegel (The Killers, A bout portant), un habitué de la violence, a mis en scène cette farce noire et ces petites filles modèles (au sens où la Comtesse de Ségur l'entendait c'est-à-dire légèrement sadique). Là encore l'image nous

VAMPIRE ALLEMAND  
La mèche d'Hitler.





**Kustom** 1004

**SOUND CITY**

**GRETSCH**

**Gibson**

**seimatone** Importateur des marques les plus prestigieuses : GIBSON  
 GRETSCH SOUND CITY KUSTOM VOX HAYMAN FENDER FRAMUS  
 MARTIN

Vente exclusive en gros 17, rue Froment PARIS 11e tel 700 89 63



SEATRAIN  
Le rock de la campagne.

transporte vers New Orleans, là où les mousses des arbres rejoignent la boue des marécages et le sang de l'amour/mort. Don Taylor, malheureusement, nous a fait quitter « La planète des singes » qui n'avait plus de secret à nous cacher depuis le dernier épisode (de Ted Post). Les singes avaient succédé aux hommes et les astronautes redécouvraient que l'Homme était devenu un animal domestique. Mais quelques survivants d'une catastrophe atomique, êtres décharnés et mystiques, appuient de nouveau sur le bouton du dieu bombe. Seuls trois singes quittent la planète, la retrouvent quelques siècles plus tôt. On ne s'ennuie pas mais l'on sent que les scénaristes tirent à la ligne. Le fantastique a cédé la place à une comédie, si j'ose dire, terre à terre. Avec Dracula, le roman de Bram Stoker, les remakes se suivent mais ne se ressemblent pas. « Jonathan », film allemand de Hans V. Geissendörfer renouvelle la fabuleuse légende du Comte immortel et assoiffé de sang. Les images sont fluides comme de la porcelaine scandinave et les paysans sortent d'un tableau de Breughel. Je ne sais pas si le réalisateur avait lu le texte de Voltaire qui disait que les monstres n'existaient pas et que les vrais vampires c'étaient les autorités (la noblesse, le clergé) qui suçaient les impôts avec douleur des braves gens. Ce Vampire allemand a la mèche d'Hitler et ses aides ont les méthodes de la Gestapo. Dracula garde toutefois son charme. C'est ce qui fait peur. Fasciste ou non, le vampire attire. Et chacune de ses morsures donne, à chaque film, de plus en plus de volupté aux jeunes filles. Et Christopher Lee dans « Les cicatrices de Dracula » (de Roy Ward Baker) reste un gentleman, cultivé et dont le seul défaut est de vouloir offrir une connaissance

différente aux autres. Le film allemand décrit Dracula comme un dictateur, les films anglais de la Hammer continuent, avec Christopher Lee à nous rendre

de plus en plus sympathiques les méthodes contestataires du vampire aux dents aussi longues que les idées. — FRANÇOIS JOUFFA.

## SEATRAIN

### UN GROUPE HEUREUX

Dieu dit : « Job a prouvé sa foi ; il vivra des jours heureux ». Et Job vécut des jours heureux. Cette interprétation de la Bible par Jim Roberts, le parolier et sixième membre de Seatrain, dans cette longue composition aux sonorités récitatives qu'est « Song of Job », c'est un peu, semble-t-il, la profession de foi du groupe. Oui, Seatrain a la foi, la foi dans sa musique, il en est même possédé. Certains musiciens trouvent leur équilibre parce qu'ils sont satisfaits dans leur création musicale ; ils sont dans une certaine mesure esclaves de leur musique (Hendrix), au contraire de certains autres dont la production n'a de véritable valeur que parce que l'on y ressent cette joie que la vie semble leur apporter : la musique n'est chez ceux-là qu'un véhicule pour l'expression de leur état d'esprit. Chez les musiciens de Seatrain, ces deux phénomènes jouent dans leur réciprocité la plus complète. Le décalage qui existe la plupart du temps entre la vie et l'œuvre d'un artiste en général, et d'un musicien en particulier, semble chez les cinq membres de ce groupe totalement inexistant, et c'est une des raisons pour lesquelles leur musique est si attachante : ils chantent et ils jouent la VIE, LEUR VIE. C'est parce qu'ils ont cette foi dans leur musique qu'ils ont foi dans la vie, la vraie, celle où l'on n'a

pas besoin de milliers de dollars pour être heureux, celle où l'on ne fait pas de compromissions ; où l'on est soit même jusqu'au bout. Au-delà de la qualité et de l'originalité musicale (qui est très grande ; ce n'est pas un hasard), c'est surtout ce bonheur, cet équilibre plein de lucidité des gens qui en profitent d'autant mieux qu'ils ont mis des années à le trouver (the Band), qui vous atteint si fortement que cela ressemble presque à une agression. Le caractère rectiligne des mélodies est à l'image de leur vie ; serein : « des jours nouveaux commencent/larivière de vie coule/l'arbre de vie donne son germe/les enfants de Dieu dansent dans la lumière, libres à jamais » (Out where the Hills), mais aussi sans illusions : « Nous regardons la ville se réveiller pleine de rois et de valets qui ne sont que des robots s'égarant dans l'ombre de leur vie » (Broken Morning). Il semble que les tribulations d'un Kulberg au sein du Blues Project (le fameux) ou d'un Greene en compagnie de gens comme Gary Burton les aient amenés à une sorte de repli physique et moral dont, même au plus beau temps du « Flower Power », on n'avait ressenti aussi fortement la sincérité. A l'écart du monde et de son « business », Seatrain ouvre la voie de la sincérité et du bonheur : elle est loin la nausée

de Hendrix, il est oublié le délire de Janis. Le groupe joue, comme c'est curieux, parce qu'il en a envie et quand il en a envie. (Greene : « Nous ne nous produisons que rarement sur scène parce que pour jouer nous avons besoin d'être heureux tous ensemble... ce n'est pas toujours facile »). Les musiciens sont avant tout des hommes et en tant qu'hommes ils ont décidé de se réunir, parce qu'ils se sentaient des affinités réciproques (Greene : « Un véritable groupe est basé sur des rapports humains »). La structure monocrorde de la plupart de leurs compositions ne signifie jamais l'ennui parce que c'est d'abord la preuve d'un parfait équilibre musical. Trop d'éléments rentrent en jeu pour savoir éveiller votre sensibilité : le violon d'une éclectique sobriété de Greene, la voix cristalline de Baskin... non le détail des qualités de chacun n'est pas d'une importance prépondérante : Seatrain est un GROUPE où la construction musicale s'établit exactement comme on imagine ces hommes entre eux : chacun restant à sa place, parce que sachant qu'ils se complètent admirablement bien. Personne ne songe à imposer sa loi de peur de ne pas laisser s'exprimer les autres ; rapports basés sur le respect constant du prochain. Leur musique, que l'on pourrait qualifier de « country-rock », possède des caractéristiques qui lui sont intrinsèques : c'est un « country-rock » fortement rythmé et électrifié, il « sonne » entièrement nouveau. Pourtant les musiciens du groupe déclarent vouloir orienter leur musique vers quelque chose de beaucoup plus spontané, de moins rigide et peut-être de moins électrique (il arrive souvent que sur scène Greene délaisse son violon pour une mandoline). Seatrain : une musique pour



**ELKATONE**

**PLUS FACILE A TRANSPORTER  
LA NOUVELLE  
CABINE  
ELKATONE 2 CORPS  
150 W RMS  
avec ou sans réverbération**

DOCUMENTATION ET RENSEIGNEMENTS CHEZ TOUS NOS REVENDEURS ET CHEZ :  
**NAZZARENO PIERMARIA, 154, rue de Charenton, PARIS-XII<sup>e</sup> - Tél.: 307.75.78  
628.41.06**

**VENTES EXCLUSIVES EN GROS**

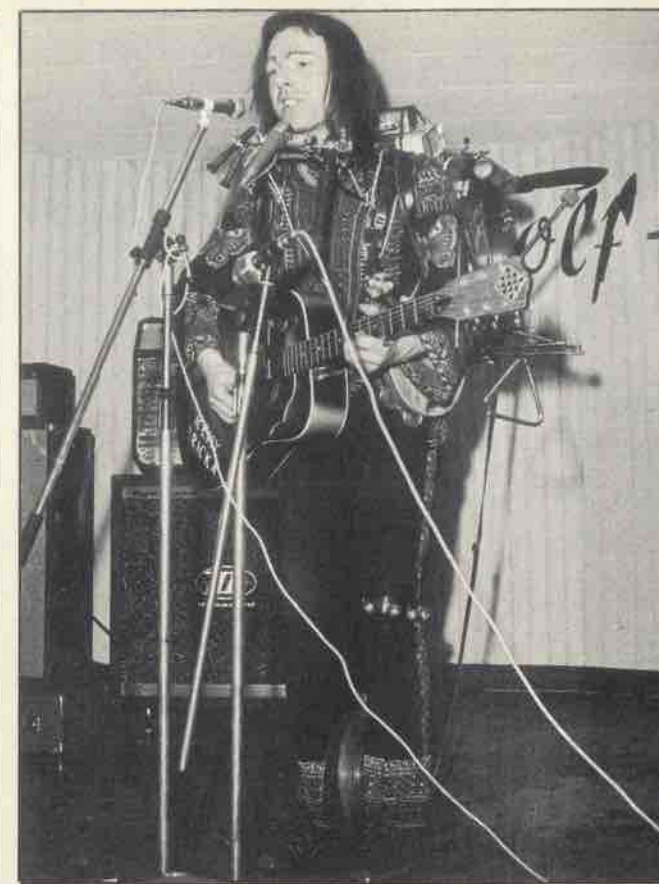
Service après-vente assuré par techniciens d'usine

« triper » comme dirait Yves Adrien, mais pas n'importe quel trip : un de ceux où l'on voit le soleil, la campagne florissante et les filles que l'on aime... Vous avez un peu boudé leur album, malgré la chronique formidablement « Adrienne » de Rock & Folk. Ils sont venus en France en septembre... nous en reparlerons. — MICHEL MAR-CHON.

# GROU- PES au GOLF

UN "TEMPLE"  
TOUT NEUF

Très tranquille ces deux derniers mois, la rue Drouot s'est soudainement vue envahie par une abondante foule ultra-chevelue et bronzée qui se dirigeait vers la porte à battants du numéro 2. Chacun se retrouvait en effet à ce premier Tremplin de la saison 71-72, Tremplin où étaient annoncés un groupe de Saint-Brieuc, Cyclone, l'homme-orchestre Rémy Brika et le groupe Choc, dont c'était la grande rentrée parisienne. Ces jeunes musiciens étaient les premiers à étrenner un Tremplin flamboyant neuf, les premiers à bénéficier de nouvelles installations qui satisfont entièrement tous ceux qui jadis, se plaignaient de ne pas s'entendre suffisamment jouer ou bien déplorait la chaleur parfois accablante qui régnait dans cette partie de la salle lorsque le Golf accueillait des groupes français ou étrangers célèbres, ce qui est bien souvent le cas. Les parois ont été tapissées d'un nouveau revêtement qui réfléchit les sons vers la scène, permettant ainsi aux musiciens de s'entendre parfaitement, et une énorme et surpuissante bouche d'aération canalise un air qui peut devenir polaire directement sur le Tremplin. Finies, donc, les suées que prit, par exemple, Martin Circus l'an passé, finies les cordes qui se détendent, les instruments qui se désaccordent. Les



REMY BRIKA  
Une sonnette de bicyclette.

groupes pourront maintenant jouer dans les meilleures conditions possibles. C'est d'ailleurs ce que fit Choc, ce 3 septembre. C'est un groupe dont le métier s'affirme de jour en jour, et il prépare son premier LP chez Decca, après avoir enregistré trois 45 t. qui se sont certainement vendus correctement : la musique de Choc est parfaite pour la danse et les discothèques, musique à laquelle Richard Kennings, le seul Anglais du groupe, apporte une note d'authenticité qui n'est pas négligeable. L'on commence à connaître Rémy Brika qui, l'an passé, demanda à Henri Leproux la permission de passer impromptu sur le Tremplin, alors qu'il n'était pas prévu. Permission qui lui fut d'ailleurs instantanément donnée et ce n'est pas sans étonnement que l'on vit ce jeune homme mettre en action l'orchestre sous lequel il semble crouler et qui se décompose comme suit : une guitare, une grosse caisse, une flûte, des harmonicas, des castagnettes, des vibraphones, une cloche, un mirliton, un tambourin, des cymbales, des grelots, une wood-block, un ripatophone, un triangle, un cornet d'appel et... une sonnette de bicyclette. On se demande

comment il parvient à actionner tous ces instruments de façon cohérente ! Pourtant, il le fait, et de mieux en mieux, se permettant même de chanter correctement, non seulement du Dylan mais aussi quelques-unes de ses compositions très influencées par le folklore de l'Alsace, pays dont il est originaire. L'entraînement qu'il a suivi devant les terrasses des cafés lui aura été d'un grand secours, car il parvient à charmer un auditoire au départ peu habitué à ce genre de démonstrations. Les musiciens de Martin Circus, les Variations (il y a eu confirmation des bruits disant que Jo Lebb quitterait les Variations), ceux de Total Issue, qui étaient venus ce soir-là au Golf semblerent apprécier Rémy Brika. Quant à Choc, il devait rester tout le week-end. Un seul groupe, par contre, le week-end suivant (10, 11 & 12/9), mais un groupe de valeur, anglais, appelé Barrabas. C'est une formation qui travaille beaucoup en Angleterre, de ces groupes qui attendent le jour où un quelconque impresario les remarquera et les fera travailler. Ces groupes ont parfois du talent, mais, plus important peut-être, est le fait (suite page 97)

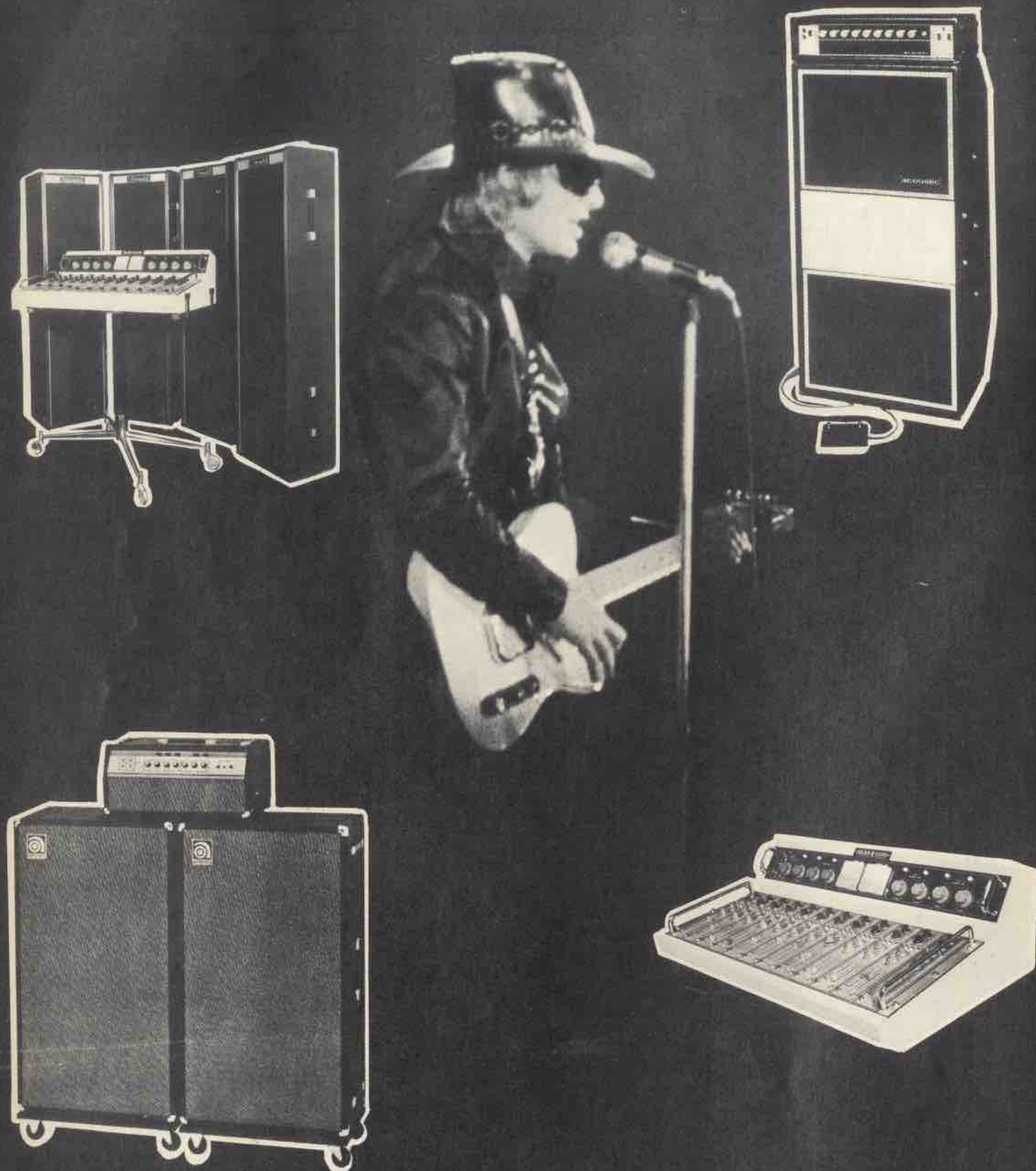
## JOURNÉES DE MUSIQUE CONTEMPORAINE.

Du 14 au 29 octobre 1971. En 15 jours, il y aura près de cinquante manifestations de toutes sortes, dont dix créations mondiales, concerts, mais aussi débats, colloques, auditions de bandes magnétiques et projections de films. Le programme se déroule autour de compositeurs et de thèmes précis :  
Du 14 au 20 octobre : Semaine d'hommage à Stravinsky, dont les points de rencontre sont le Centre Culturel Américain, 3, rue du Dragon (audition chronologique des œuvres de Stravinsky enregistrées sous sa direction), le Théâtre de la Ville, la cinémathèque de Chaillot (films sur Stravinsky) et même l'Abbaye de Royaumont (Week-end, 16-17 oct.).  
Des 21 et 22 octobre : Journées Stokhausen, avec une série de concerts concentrés au Théâtre de la Ville (18 h 30 et 20 h 30) et à la Salle Wagram (23 h).  
Le 23 octobre : Journée J.-C. Eloy, jeune compositeur français à découvrir, à la croisée des deux modèles, Boulez et l'Inde; au théâtre de la Ville, à 17 h 30 et 20 h 30.  
Du 25 au 27 octobre : Journées consacrées aux musiques traditionnelles d'Orient (Inde, Japon, Liban). Le 25, films à Chaillot, de 14 h 30 à 20 h 30. Le 26 et 27, au Musée Guimet (14 h 30 et 18 h 30) et au Théâtre de la ville (20 h 30), la rencontre fascinante du groupe Dagar (chanteurs indiens), du groupe Nikhil Banerjee (Sitar et tabla), de Kinshi Tsurata (chant traditionnel japonais et biwa), de Katsuya Yokoyama (Musique Zen).  
Enfin, les 28 et 29 octobre : Journées Takemitsu, jeune compositeur japonais. A ne pas manquer : au musée Guimet (14 h 30 et 18 h 30) et au Théâtre de la Ville (20 h 30). Ainsi les frontières esthétiques sont abolies dans la confrontation de l'Orient de toujours à l'avant-garde de notre temps. Locations et Renseignements au Théâtre de la Ville, Place du Châtelet. Tél. : 887-35-39.

**THÉLÈME**

Si les grands rassemblements perpétuent les traditions du troupeau, il arrive parfois que de leurs entrailles s'extirpent, talent aidant, une poignée de phénomènes intéressants, dont les qualités sont à même de faire d'eux des nouveaux héros. Ces « nouveaux prêtres » se nomment Thélèmes. Le frère Jean est incarné (suite page 97).





Standel — Ampeg — Golden-Sound — Acoustic

Quatre exclusivités

**BEFRA ELECTRONIC**

11 et 13, rue Saint-Éloi, MARSEILLE-10 - Tél. : 48.58.80  
3, boulevard de Clichy, PARIS-9 - Tél. : 878.36.41

IMPORTATEUR NATIONAL

LISTE DES REVENDEURS ET CATALOGUE SUR DEMANDE

## FRANCE

Olympia: B. Ste Marie le 23/10 (18 h.); Judy Collins le 13/11; B. B. King le 27/11; « Petits » musicoramas du lundi annulés ■ « Newport Jazz Festival à Paris », du 22 au 28 octobre, avec, le 22: Thelonious Monk, Art Blakey, Dizzie Gillespie et quelques autres, ensemble, dans un orchestre appelé « Giants of Jazz »; le 23: Miles Davis; le 24: Preservation Hall Band; le 25: Ornette Coleman; le 26: Gary Burton, Soft Machine; le 27: Miles Davis. Le tout au TNP. Ah! j'oubliais, le 28, un grand espoir du jazz: Duke Ellington ■ On a reçu ça: « Serait-il possible, de faire passer un petit entrepôt concernant un festival organisé par le Comité de Soutien aux Objecteurs de Conscience, le 3/10, dans un fort désaffecté, sur une colline dominant Besançon, avec de l'herbe pour s'y rouler, du folk, du pop et du free? Les orchestres jouent gratuitement, et on ne paiera pas pour les voir... » Le festival est autorisé, il n'y aura pas beaucoup de flics ■ Le Théâtre Laboratoire Vicinal participera du 13 au 17/10 à la Biennale de Paris puis, dans le cadre des activités de l'association culturelle de la FNAC, Alpha, au FIAP, 30, rue Cabanis, durant tout le mois de novembre ■ La Maison des Jeunes Léo-Lagrange a été tellement étonnée par le fait que Magma n'ait pas beaucoup de travail, qu'elle a voulu vérifier... et a ainsi engagé le groupe, qui se produira le 30/10; à Gargenville ■ « Obsolete », l'album de Dashiell Hedayat (= Melmoth), est enfin sorti: Shandar 10.009 ■ Si vous habitez Paris, vous pouvez emprunter des disques dans des établissements appelés dis-cothèques. La Discothèque de Paris, 6, rue François-Miron, vous donnera tous renseignements utiles (Paris-4<sup>e</sup>, Tél.: 887-25-63); elle possède plus de dix mille disques, que vous pouvez emporter chez vous, sous certaines conditions-pas-chères ■ Richie Havens en France le 8, salle Pleyel ■ Ray Charles de retour à Pleyel les 1, 2 et 3 Octobre ■ De leur O.G. Azuréen les Stones ont intenté deux procès: l'un à Allen Klein, leur homme d'affaires américain qu'ils accusent de les avoir trompés en leur faisant croire que les éditions Nanker-Phelge leur appartenaient en totalité, alors qu'en fait ces éditions seraient en co-propriété, donc en co-profit, donc les Stones ont perdu du fric, et la vie est chère en France; l'autre est non seulement intenté par les Stones, mais par les Stones + M. Jones, le père de Brian qui, de conserve avec les quatre survivants, dénonce les agissements du premier impresario des Stones, Andrew Oldham, lors de la signature du contrat qui devait, en 63, les lier à Decca pour le meilleur et pour le pire: la compagnie était disposée à traiter à 14 %, mais Oldham aurait persuadé les Stones de se contenter de 6 ■ Jacques Barsamian, ex-rédacteur de Rock & Folk, chef des Informations au journal Pop Music, musicologue de l'émission Campus, nostalgique de l'époque des Pionniers du Rock, ex-impresario de Vince Taylor, a réalisé un rêve vieux de douze ans: il a enregistré un disque qui paraîtra sous le label Byg. Le titre: « Pourquoi les filles? ». C'est un événement dans l'histoire de la presse pop ■ Golf Drouot: Tremplin 4 groupes les vendredis 1<sup>er</sup>, 15 et 22; 2 et 3: Moonlights; 8/9/10: Blues Convention; 15: Salade (ex-Magpye); 16/17: Honey Sweet; 23/24: Ange; 29: Linda Keel; 30/31: Tac Poup

Système: 1<sup>er</sup> novembre: Total Issue. Novembre: Zoo, Lover's Love, Daydé, Triangle, etc.

## ANGLETERRE

Tony Kaye, quittant Yes, a aussitôt été remplacé par l'organiste Rick Wakeman, des Strawbs; aucun des deux n'était satisfait de la musique qu'il jouait. Wakeman a participé aux séances de « Fragile », le nouveau Yes ■ Canned Heat en tournée, début octobre, avant la France ■ Alors que Traffic vient de sortir le 'live' « Welcome to the Canteen », on annonce qu'un LP enregistré en studio sera prêt fin octobre; avec Traffic, il ne faut s'étonner de rien. A preuve: le groupe ayant décidé d'offrir 300 places gratuites, à l'occasion de leur concert du Royal Albert Hall, Island a reçu quelque chose comme 6 000 lettres de fans qui pensaient bien être les premiers à réclamer ces tickets! ■ Amusant: le même jour, RCA a sorti « Takes off » et « Bark », le premier et le dernier disque du Jefferson Airplane, groupe pour lequel les Anglais sont soudain pris d'une grande passion ■ Neil Innes, l'éminence grise du défunt Bonzo Dog Band, a rejoint McGuinness/Flint, que Benny Gallagher et Graham Lyle ont quitté ■ Seulement cinq titres sur le nouveau simple de Jethro Tull, dont le prochain LP sera double et intitulé « Living in the Past » ■ Mike Anderson, chanteur-guitariste du Keef Hartley Band, a signé avec Deram un contrat portant sur six LP ■ Bruce, King Crimson, Roy Harper et Formerly Fat Harry ont obtenu un gros succès au concert gratuit qu'ils donnèrent à Hyde Park le 4/9 ■ ELP en tournée cet automne ■ Andy Fraser (ex-Free) a présenté son nouveau groupe: Adrian Fisher (g) et Stan Speake (dms); le tout sera connu sous le nom de Toby ■ Sortie par Decca d'un LP des Stones « Gimme Shelter », qui n'est pas du tout la BO du film, mais des plages vieilles parfois de cinq ans, toutes sorties en France, et dans les mêmes versions ■ Robert Wyatt a quitté les Soft Machine, remplacé par Phil Howard, un Australien qui fait partie depuis quelque temps du quartet d'Elton Dean ■ If a donné un concert gratuit à Birmingham ■ John Wetton a quitté Mogul Trash (sic) pour remplacer John Weider au sein de Family, lequel, Weider, après un voyage éclair aux States où il a demandé à Burdon s'il avait besoin de lui, est revenu dire OK aux gens de Stud; du coup, Weider joue du piano, du violon, de la guitare solo et basse ■ King Crimson part à nouveau pour une tournée; 17 concerts, après avoir dû en rajouter deux lors de son dernier engagement au Marquee Club. Son nouvel album, intitulé « Islands », sortira fin octobre ■ Mais « Joujouka », celui de Brian Jones, est retardé: il devait sortir le 8/10, avant Crimson donc, mais ça n'a aucun rapport ■ B.B. King sera à Londres en novembre (et à Paris, aussi) et on mettra alors astucieusement en vente le disque qu'il fit avec la brochette Winwood-Voormann-Korner-Starr ■ David Sinclair a quitté Caravan, il est remplacé par Steve Miller (mais non, pas le SM) ■ Robin Trower (ex-Procol H.), Clive Bunker (ex-J. Tull) et Jim Dewar (ex-Stone the Crows), ont décidé de faire un groupe, en prenant pour chanteur le fameux Frankie Miller ■ John Lord, l'organiste de Deep Purple, sort « Gemini », son disque, qui inaugurera Purple Records, le 1/10 ■ Stone the Crows, avec

« Teenage Licks », inaugurera en disque sa nouvelle formation ■ Poco est annoncé, avant le 31 décembre 71 ■ Les Who, Lindisfarne, les Faces, Mott the Hoople et Quintessence devaient participer à un concert de charité.

## ÉTATS-UNIS

On n'ose y croire: Bloomfield enregistrerait avec Mark Naftalin ■ La tournée des Stones reportée vers le mois de mars ■ Le prochain scandale en 33 t d'Alice Cooper s'appelle « Killer » ■ Le Colonel Parker, impresario d'Elvis Presley et très content de l'être, a annoncé que son poulain était bloqué par des engagements sur le territoire américain, jusqu'en 73-pas-tout-à-fait-inclus ■ « It's a Big Beautiful Day », nouveau IABD ■ Disque de Garcia et Wales sur label Douglas, « Grateful Dead » double-en-public sur Warner Bros, New Riders pour Columbia, Jerry Garcia Tout Seul pour Warner (plus tard); Jerry va perdre quelques kilos, s'il continue à ce rythme ■ « Every Picture Tells a Story » (R. Stewart), disque d'or en quelques semaines, « Bark » (Jefferson Airplane), disque d'or, en cinq jours ■ La tournée triomphale de Steve Stills interrompt par un genou bien abîmé, et six concerts ont dû être annulés ■ Young s'est encore démis le dos, ce qui retarde son disque ■ Bizzare Records, par contre, va très rapidement en sortir neuf de Zappa et les Mothers de l'Invention. Trois par trois, pour tout dire. Chaque album contiendra des enregistrements de répétitions, des dialogues, des reportages des Mothers en tournée, et suffisamment de musique pour que tout le monde soit content: Playboy Magazine fonde bien sa propre Compagnie Phonographique ■ Al Kooper a rassemblé dix musiciens, a appelé ce groupe Freeway, a attiré grosse foule à New York, et s'embarquera vraisemblablement avec tout ce monde pour l'Angleterre ■ Le leader de Cheese est Barry Melton, ex-lead guitar de Country Joe & The Fish ■ Leon Russel, tabac mensuel, 47<sup>e</sup> épisode: ça s'est passé à LA au Forum, devant 18 000 personnes; suite au prochain numéro ■ David Clayton-Thomas et Cannonball Adderley ont enregistré une jam session qu'ils avaient soigneusement préparée, jam qui sortira sur le LP solo du premier nommé, à paraître chez Columbia et sur celui du second, à paraître chez Capitol ■ Il y a au moins une personne de Columbia/Epic Records qui est aujourd'hui certaine que Sly & The Family Stone ont enregistré un LP: celle qui a vu le projet de pochette et a lu le titre du disque en préparation: « There's a riot goin'on » (« Il y a une émeute ») ■ Flock est dissous, ou, du moins, Jerry Goodman n'en fait plus partie, puisqu'il enregistre avec Mahavishnu Orchestra, dont le leader est John McLaughlin ■ George Harrison: « L'album du concert avec Dylan, Russel, etc... SORTIRA. C'est même le meilleur disque 'live' que j'aie jamais entendu! » ■ Celui de Janis Joplin, que Columbia édite prochainement, ne doit pas être mal, non plus! ■ Nouvelle formation de Crazy Horse: Billy Talbot, Ralph Molina, George Witsell, Greg Leroy ■ Papa John Creach, violoniste de l'Airplane, va enregistrer son propre disque, qu'il produira lui-même; il sera accompagné par des musiciens dont l'identité n'est pas difficile à deviner ■ Les Doors continuent, à trois. C'est Ray Manzarek qui chante — du blues. — JACQUES CHABIRON.



# FREEVOX SONORISATION



## console de mixage type CMR 8

LA CONSOLE DE MIXAGE «CMR8» RÉSOUT TOUS LES PROBLÈMES QUI SE POSENT ENCORE ACTUELLEMENT DANS LA SONORISATION ET PLUS PARTICULIÈREMENT LE PROBLÈME DU « RETOUR DE SCÈNE ».

Cette console, qui réunit deux consoles en une, permet d'effectuer sur chaque voie, des RÉGLAGES (Graves, Aigus, Réverb, Echo, Réverb + Echo, etc.) DIFFÉRENTS entre la SALLE et la SCÈNE. Cette nouvelle technique permet aux Solistes ou aux Musiciens de s'entendre parfaitement sur Scène sans modifier les réglages de la Salle. Pour le Sonorisateur, possibilité d'assurer une BALANCE PARFAITE grâce aux deux contrôles/casque Salle et Scène.

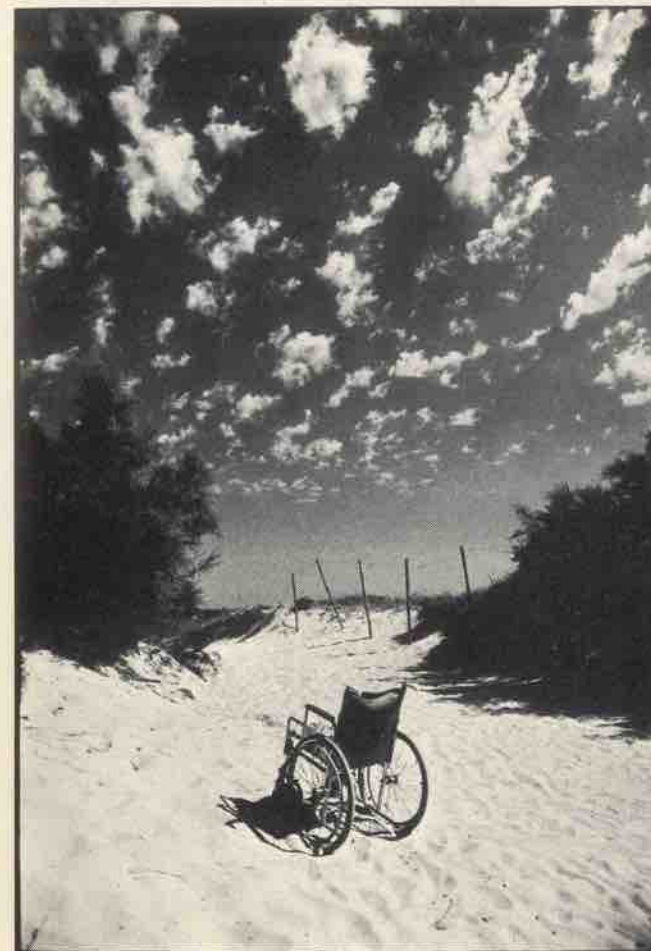
LA «CMR8» POSSÈDE TOUS LES ATOUTS «FREEVOX»: QUALITÉ, ROBUSTESSE, FIDÉLITÉ, FINITION EXTRA, ENCOMBREMENT RÉDUIT (Long. 0,64 - Haut. 0,21 - Prof. 0,42) ET POIDS MINIMUM LA RENDANT AISÉMENT TRANSPORTABLE.

**FREEVOX FREEVOX FREEVOX FREEVOX**

Bureaux et Ateliers: 18, Rue de Nemours. PARIS XI<sup>e</sup>, Téléphone: 357.99.90

TRANSISTORS TRANSISTORS TRANSISTORS TRANSISTORS TRANSISTORS TRANSISTORS

MATÉRIEL DISPONIBLE. POUR TOUS RENSEIGNEMENTS 357.99.90



### BRICOLES

Elle aurait voulu sourire au liftier, mais il ne la regardait pas. L'ascenseur glissait doucement contre la paroi crème. Elle sortit une cigarette de son sac mais ne l'alluma pas. Arrive-t-on chez les gens avec une cigarette? Il y avait un numéro doré sur la porte. 702. Un couloir interminable de chaque côté, désert, riche, silencieux. Elle restait là devant la porte, le ventre serré; elle s'aperçut qu'elle tremblait et cela la fit trembler un peu plus. La cigarette avait finalement été allumée, tant bien que mal, et il n'y avait aucun cendrier en vue. Avec sa semelle, elle fit pénétrer la poussière grise dans la moquette, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus trace. La panique l'envahissait. Peur de frapper, peur d'être surprise ainsi, ridiculement plantée devant cette porte. Oser? Elle allait partir, tant pis, quand la porte s'ouvrit. Il lui dit d'entrer et son visage n'exprimait rien, pas même un peu d'ironie. Elle passa devant lui, le frôla. Il sentait le

savon et le talc. Assis sur le lit, il la regarda comme on regarde le plafond. Assise sur une chaise, au bord, elle tripotait sa cigarette. Il ne disait rien, ne faisait aucun effort pour l'aider; il la regardait simplement et elle sentait un picotement désagréable, chaud, gagner ses joues et son front. Bien sûr, il choisit ce moment-là pour parler. Il dit « Vous êtes toute rouge » puis retomba dans son mutisme. Elle devint écarlate et la situation était intenable.

Il recevait la lumière de la baie vitrée droit sur le visage et sa barbe s'allumait de reflets roux. Un peignoir de bain rayé de couleurs vives s'entortillait autour de son corps massif, laissant à nu ses jambes et ses pieds blancs. Les cheveux longs, encore humides, étaient tirés en arrière, découvrant de petites oreilles épaisses. Il donnait l'impression de vouloir s'endormir dans cette position, parfaitement immobile, ses paupières tombant sur ses yeux éteints. Un bloc d'indifférence, et elle

savait déjà qu'elle ne pourrait pas l'entamer. Elle tournait le dos à la fenêtre, mais il pouvait distinguer son visage à contre-jour, en plissant les paupières. Un visage rond qui devait être rose quand il ne rougissait pas. Des yeux bleus et humides derrière les lunettes à monture d'écaille. Des lèvres minces, pincées, blanches, à mordre pour que leur vienne un peu de sang. L'Amérique engendre de ces filles faussement sèches dont le seul but dans la vie semble de paraître dix ans de plus que leur âge réel, qui portent leur féminité comme une tare. Il sourit à cette pensée et la vit sourire en retour. Le jeu était simple, mais ces victoires-là, pour faciles qu'elles fussent, avaient une autre saveur. Celle de la destruction... Allons bon, l'Amérique le reprenait. Il faudrait bientôt partir ou mourir. Il se leva... « Avant que vous me posiez la première question »... et laissa glisser le peignoir à ses pieds. Les yeux ronds, elle contempla le tas de tissu bariolé, puis son regard remonta lentement le long des jambes blanches. Elle s'était trouvée plusieurs fois dans la même situation ou presque, assise au premier rang d'orchestre, juste en dessous de lui, laissant errer son regard sur le cuir noir qui l'habillait. Elle avait pensé à des choses, elle avait été troublée, peut-être s'était-elle même imaginée seule avec lui, avait-elle souhaité voir le cuir noir glisser de lui. Mais là... Évidemment, il se fichait d'elle et la meilleure réponse eût été de se comporter comme s'il n'avait pas fait ce geste provocant. Se comporter comme s'ils étaient tous les deux dans un restaurant, par exemple. Par exemple? Elle fit un gros effort et regarda son bloc-notes posé sur ses genoux maigres; elle ne distinguait même plus son écriture, mais elle se rappelait tout à fait bien la première question: « Ce qui m'a frappée au concert d'hier soir, c'est la réaction des petites filles à vos attitudes provocantes sur scène. On dirait qu'en utilisant toute une panoplie de gestes et de vêtements qui ont déjà fait leurs preuves dans les années passées vous essayez à tout prix de devenir un symbole sexuel pareil à ceux que furent Elvis, James Dean ou Marlon Brando à leur époque. Que voulez-vous prouver? » Elle avait trouvé cette question très intelligente et percutante une heure auparavant, dans son bureau. Maintenant, dans cette chambre d'hôtel, elle était bien obligée de reconnaître que cet homme nu lui avait coupé tous ses effets. « Vous faites toujours ça? », demanda-t-elle, mais elle se rendait compte que ça n'était pas très fort, pas assez pour susciter une réponse. Il était plus près maintenant; effectivement, il n'avait pas besoin de s'expliquer. Elle se demanda quelle était sa seconde question, puis se souvint: « Cette provocation permanente correspond-elle à la réalité de votre personnage? » Dieu! Il n'y avait vraiment plus qu'une chose à faire. Elle se leva et, le bloc-notes à ses pieds, les doigts tremblants, releva sa robe d'un geste gauche. Elle allait savoir. Elle resta dans cette posture ridicule un instant, l'ourlet à hauteur de la poitrine, et puis elle comprit soudain. Trop tard. Le rire tonitruant roulait entre les murs de la pièce. Mortifiée, elle se jeta dehors. Il referma la porte, revint dans la chambre et ramassa le bloc-notes. Après avoir vaguement parcouru les questions sans surprise, tracées d'une petite écriture enfantine, il rejeta les feuilles au sol et murmura: « une vierge pour l'éternité ». — PHILIPPE PARINGAUX.



# YAMAHA



## SONORISATION

**Préamplificateur V M 100** : destiné à alimenter les colonnes V S 60 et V S 90 en courant secteur et en modulation (0 db)

**6 canaux 12 entrées**

**Par canal :**

- 1 entrée haute impédance
- 1 entrée basse impédance
- 1 réglage de réverbération ou d'écho
- 1 réglage des fréquences basses, médiums (anti Larsen), aigus

**Sur le préampli :**

- 1 entrée et sortie pour chambre d'écho extérieure
- 1 sortie pour attaque d'un autre préampli V M 100 au magnétophone
- 1 sortie pour casque d'écoute
- 1 volume général des 6 canaux
- 1 réglage de balance permettant de doser la puissance de sortie des baffles de scènes et de retour de contrôle
- 4 sorties réglables par potentiomètre de balance 2 à 2

**Prix : 2 200,00 F**

**Baffles VS 60** - avec ampli de puissance incorporé de 60 Watts efficaces -

2 Haut-Parleurs YAMAHA naturels sound 52 x 38 cm - dimensions 111 x 29 x 45 - Poids : 26 kg

**Prix : 2 100,00 F**

**Baffles VS 90** - avec ampli de puissance incorporé de 100 Watts efficaces -

3 Haut-Parleurs YAMAHA « naturel sound » 52 x 38 cm - dimensions 161 x 32 x 45 - Poids : 35 kg

**Prix : 2 900,00 F**

**SONORISATIONS YAMAHA, 120 Watts** (1 V M 100) (2 V S 60)

**Prix : 6 400,00 F**

**SONORISATIONS YAMAHA, 200 Watts** (1 V M 100) (2 V S 90)

**Prix : 8 000,00 F**

**SONORISATIONS YAMAHA, 400 Watts** (1 V M 100) (4 V S 90)

**Prix : 13 800,00 F**

**Service après-vente assuré  
sous 48 h dans toute la France**

# YAMAHA

## AMPLIS

**T.A. 30** - puissance 30 Watts efficaces **Prix : 2 400,00 F**

**T.A. 20** - puissance 25 Watts efficaces **Prix : 1 490,00 F**

**T.A. 60** - puissance 60 Watts efficaces **Prix : 2 990,00 F**

**T.A. 70** - puissance 70 Watts efficaces **Prix : 3 600,00 F**

**T.A. 90** - puissance 90 Watts efficaces **Prix : 4 900,00 F**

**T.A. 120** - puissance 120 Watts efficaces **Prix : 7 500,00 F**

ampli en 2 corps

Sur tous ces amplis, réglage des basses, médiums, aigus, sur chaque canal - Réverbération incorporée - Vibrato



## Beauté, pureté du son



A partir  
Classique

340,00 F



Folk

630,00 F

Distribué en exclusivité par

# Couesnon

31, rue du Maroc - PARIS 19°  
Tél. : 206.69.80





# SONORISATION

# mi



musique industrie

**une solution définitive  
à tous vos problèmes d'amplification**

LISTE DE NOS REVENDEURS ET DOCUMENTATION SUR DEMANDE

MUSIQUE INDUSTRIE PRODUCTION, 31-33, RUE DE LAGNY, 94-VINCENNES - TÉL.: 808.89.86



## Jethro brimé

J'aime beaucoup vos critiques de disques, aussi continuez, c'est pas mal. Mais, il y a un reproche que je tiens à vous faire : vous ne mettez pas assez de photos dans votre truc. (Le reproche ne concerne pas le dernier numéro ; ça, pour ça on était servi — Merci pour Led Zeppelin.) Mais voilà, j'ai bondi quand j'ai lu le passage sur Jethro Tull. Quoi ? Vous trouverez que ce groupe ne progresse plus, qu'il n'est plus capable d'évoluer ? (ce n'est peut-être pas le mot exact, je n'ai pas l'article sous les yeux). Mon avis est que Jethro Tull ne fait plus du tout la même musique, il s'est tourné « vers une autre direction » ! et je pense qu'il ÉVOLUE vers une autre musique ; la musique était bonne, et elle l'est toujours (mais, c'est mon avis, peut-être détestez-vous Jethro Tull ? tant pis, je n'y peux rien !) Et puis, encore autre chose — Vous savez qu'un article sur Procol Harum serait le bien venu. (Vous connaissez, j'espère ?) Sylvie.

## Ane bâté

Bien que je n'apprécie pas énormément votre canard, je l'achète de temps en temps. Si j'ai acheté votre n° 56, c'est pour l'article sur Led Zeppelin (pas mal du tout d'ailleurs). Mais j'ai tout de même lu l'article sur les groupes anglais ; et c'est au Sieur Chabiron que je m'adresse ici. En ce qui concerne les Moody Blues, c'est OK, tout à fait d'accord. Mais où l'espèce de c... cité plus haut commence à me les casser, c'est quand il prétend que (je cite) « les Ten Years After et Jethro Tull sont bloqués, ne progressent plus, se répètent (T.Y.A.), ou étalent leur incompétence (J.T.) ». Non mais, vous vous rendez compte ? 10 Years After se répète (pas fou non ?). Je conseille à cet âne bâté d'aller écouter ce chef-d'œuvre qu'est le LP « Watt ». Et en plus, les musiciens de Jethro Tull sont incompétents, Ian Anderson est mauvais et mal entouré ; je lui conseille, à

ce pauvre mec, d'aller écouter « Aqualung » et de se reporter au referendum du n° 51 et de jeter un coup d'œil à la place qu'occupe Anderson à la section « instruments divers ». Évidemment, Colosseum, est décevant, il fallait s'y attendre. Encore heureux que M<sup>onsieur</sup> Chabiron estime que Led Zeppelin et Who font du bon hard rock. Et toujours d'après le même Chabiron les musiciens du Deep Purple « en foutent plein la vue ». Va donc eh p<sup>auvre</sup> con ! Va acheter « Deep Purple in rock », mets-le sur ton tourne-disques et repens-toi. Ah ! oui ! j'oubliais : la musique des Who est figée.

J'arrête là, de peur de peiner le principal intéressé. Salut !

Martin A.,  
13 - Marseille.

## West Coast

Revenant de la West Coast, j'ai pensé qu'il pourrait être intéressant pour les petits camarades qui ne peuvent se payer la tournée d'avoir les impressions d'un music lover. 1) L'ambiance générale : décevante, San Francisco (Don't call it Frisco) est redevenue la ville touristique par excellence et Haight Hashbury ne subsiste que grâce à quelques junkies. Il semble que la fermeture du Fillmore ait été le symbole de la fin d'une certaine époque. Les restes, on les trouve à Berkeley. Petite ambiance de mai 68 sur le campus : politique et musique (comme de bien entendu) se mélangeant. La musique est de plus en plus country ce qui reflète l'atmosphère musicale englobant le pays entier : si J. Taylor et autre C. King triomphent toujours, on assiste à la montée en flèche des Merle Haggard, K. Kristofferson (dont on ressort les (ou le) vieux disques à la pelle), Chet Atkins ou encore Charley Pride et autre Skeeter Davis. La politique, elle, se résume le plus souvent entre le leftit tendance hippy et le Jesus freak. Pour avoir vécu 3 jours dans une « Jesus commune » je peux d'ailleurs affirmer que ces types sont sur une voie assez dangereuse. Exemple de l'activité du jour : commencer à discuter (le sujet ne sera jamais très « loin de Jésus »), s'apercevoir qu'on n'est pas d'accord, ouvrir la Bible, lire la réponse dans la Bible et : « the end » de la discussion. Passons...

A propos de la zizique : tendance générale voir plus haut (avec l'exception de Rod Stewart qui fait un véritable malheur). Vu en concert : S. Stills : une partie acoustique sublime, une partie électrique avec les Memphis Horns : on aurait cru entendre un disque de Chicago légèrement fatigué. Cependant concert bien plus passionnant que celui de Zeppelin, seul un Page (peu inspiré d'ailleurs) essayant

**COMPLÉTEZ A BON  
COMPTE VOTRE  
COLLECTION DE  
ROCK & FOLK**

Nous sommes heureux de vous proposer un **tarif exceptionnel** pour l'achat d'anciens numéros de Rock & Folk par année complète.

**ANNÉE 1968  
(11 n<sup>os</sup>)  
20 f au lieu de 30 f 50**

**ANNÉE 1969  
(12 n<sup>os</sup>)  
25 f au lieu de 36 f**

**ANNÉE 1970  
(12 n<sup>os</sup>)  
25 f au lieu de 36 f**

**BON DE COMMANDE**  
(à remplir ou à recopier)

Je désire recevoir (1) :

l'année 1968 ;  
l'année 1969 ;  
l'année 1970.

Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

(1) Rayez les mentions inutiles.



**100 w  
50 kg  
je suis tranquille !**



Documentation et prix STRAMP chez tous les  
Importateurs : MAJOR CONN 3, rue Duperré, Paris 9<sup>e</sup>

revendeurs  
Tél. : 874.75.24.

de sauver le groupe de la médiocrité la plus absolue : Bonham détenant le record : un solo d'un quart d'heure aussi nul qu'emmerdant. Le seul moment où il faisait preuve d'un léger sens de la mesure était quand il faisait des fautes : toutes les 10 secondes, je pense, avec régularité. Ces 2 groupes au Forum de L.A. acoustique infecte, public niveau Olympia des mauvais jours, des flics à l'intérieur et le public arrivant 1/2 heure en retard et se baladant pendant tout le concert pour acheter de la bouffe. Deux autres concerts mais à Berkeley le 1<sup>er</sup> : Zappa (organisé par Graham : les flics étaient là et les places étaient chères). Musique : Zappesque — absolument remarquable : un nouveau bassiste, ex-Turtle, bien intégré, un Zappa aussi gentil que d'habitude et apparemment content d'être là, « dirigeant » magistralement « Billy The Mountain » et autres morceaux. Mais la grande surprise fut réellement la prestation de Dunbar. S'il a toujours été un grand drummer, il est plus que probable qu'il est maintenant (après avoir acquis l'assurance qui lui manquait) le plus grand batteur blanc. Dernier concert : Quicksilver en personne. A priori Valenti et compères ont assez bien digéré la musique et sur scène, même dans les vieux morceaux, l'absence de Cippolina n'est pas trop préjudiciable. Bonne cohésion et un « Who do you love », pour finir, démentiel tout à fait dans le style du « Going Home » de Woodstock. De plus, petite chance offerte à petit Français, j'ai pu parler après le concert avec Dino Valenti et Gary Duncan : il en ressort que Quicksilver pourrait (conditionnel) s'installer en Suisse, qu'ils ont annulé leur tournée en octobre en Europe parce qu'il y fait trop froid mais qu'ils viendraient au printemps prochain (Duncan voudrait jouer dans les clubs underground : faudrait au moins lui en trouver un ou deux).

Pour terminer ce petit rapport, disons que Garcia sort à la pelle des vieux disques (ce que d'ailleurs tout le monde sait) et que les Dylan pirates font une rentrée en force sur le marché sous des noms variables : qualité en général remarquable pour des pirates. Aussi piratés : Young, Taylor et King + d'autres...

Didier Cahen,  
9 bis, rue Pierre-Demours,  
Paris-17<sup>e</sup>.

#### Aimer

Lecteur de votre journal — revue populaire, 3,50 F — joli papier, jolies photos couleur (quelquefois à l'envers, voir Byrds n° 56) — depuis le n° 1, je me décide.

Voyez-vous, la musique, je vis avec, je vivais déjà avec alors que vous n'étiez

que des adolescents en chaleur sur les bancs des écoles. Vous comprenez, ça ne va plus du tout. Comme dit Chabiron, avec tous les groupes qui naissent et meurent, il faut vraiment être au courant pour s'en tirer. Or ça n'a pas l'air d'être votre cas. Le truc gênant, avec vous, c'est que vous n'avez jamais dit explicitement ce que la musique représentait pour vous et sur quels critères vous vous fondez pour émettre vos jugements.

Ces critères sont la plupart du temps extra-musicaux : groupes américains meilleurs parce qu'ils sont plus révolutionnaires, plus politisés que les musiciens anglais — Grateful Dead meilleur groupe parce que Jerry Garcia est ceci ou cela, qu'il a une bonne gueule et est vachement sympa — Les Doors, groupe dément parce que Jim Morrison est un poète ; dans ce cas, envoyez ses œuvres au Figaro Littéraire.

Par exemple, dans le n° 56, on se dit : « Tiens, un article sur les Anglais », alors on lit, et puis on rigole, on rigole parce qu'il n'y a pas une ligne sur Procol Harum (mais finalement on s'en félicite. Je vous expliquerai plus loin). On rigole quand on lit que ce qui a tué Jethro Tull, c'est de se prendre au sérieux, que les musiciens de Tull sont mauvais. Bon, si vous lisez le Melody Maker un peu plus loin que les 3 ou 4 premières pages que vous recopiez dans « Télégrammes », vous verriez que de temps en temps il y a des interviews — vous auriez ainsi pu lire que Ian Anderson estime être un mauvais flûtiste et que la musique du groupe est faite pour divertir les foules — est-ce là se prendre au sérieux ? D'autre part, faites un peu attention : dire que Bunker, Cornick et Barre sont nuls, enfin, Messieurs un peu de sérieux, à votre tour. Ah, bien sûr, Anderson ne fume pas, ne se pique pas, et n'est pas « révolutionnaire », voilà sans doute ses principales tares — de plus il est anglais ; pauvre garçon !

On rigole encore quand vous parlez de King Crimson. Vous auriez dû aller voir la frime qu'ils faisaient au Marquee, début août. Ah, évidemment, c'est facile de faire de la bonne musique quand on a quelques millions de matériel et deux mellotrons en particulier. Ça fait des jolis bruits. Frapp est un musicien, mais les autres ; comparez-les avec Lake (il y a 2-3 ans) et surtout Giles (vous connaissez), un musicien INTELLIGENT — leurs remplaçants sont des ouvriers : le bassiste joue depuis 3 mois et Ian Wallace, lui, perché sur un mellotron, lance ses baguettes sur les cymbales. C'est chouette, hein ?

Et puis on arrive à ELP. Ah, ils sont mignons eux, ça c'est sûr, le plus beau groupe de la « pop » music, et puis « Nut Rocker » « Are you ready Eddy »,

(suite page 102)

**Nouveau !!**

**A Argenteuil,**

**JACQUES LOMMAERT**

est heureux de vous  
annoncer l'ouverture,  
à dater du 1<sup>er</sup> Octobre,  
de son

**ECOLE D'ORGUE  
FARFISA**

(de Débutants  
à Professionnels)

A cette occasion,  
il met à votre disposition  
des Professeurs de renom  
ainsi que des Orgues de  
toutes marques :  
Yamaha, Hammond, Elgam,  
Elka, etc... notamment

le célèbre piano  
**FARFISA**

DE PLUS,  
dans son nouveau magasin,  
vous y trouverez le matériel  
le plus prestigieux...

**FENDER, GIBSON, MARTIN**

**GRETSCH**

**LUDWIG**

**AS BA**

**SELMER**

**COUESNON**

REPRISES - CRÉDIT - OCCASIONS

— Tableau d'annonces —

Renseignements :

56, rue H.-Barbusse

95 - ARGENTEUIL

Tél. : 961.07.30



## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK à l'ancien tarif (France : 30 F Étranger : 40 F) pendant ..... an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens (liste des n° disponibles page 74) :

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

équipement musical  
professionnel



**victor flore**  
CENTRAL MUSIQUE



PUBLICITÉ VOLK

des prix comme partout ... un  
choix comme nulle part!

LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE  
LES NOUVEAUX MODÈLES GIBSON  
LES AMPLIS MARSHALL COULEUR  
LES SUPERKUSTOM U.S.A.  
LES AMPLIS ET SONOS M.I.  
LES SOUND CITY

LES AMPLIS AMPEG, SIMMS-WATTS ET WEM  
ÉCLAIRAGES DE SCÈNE • EFFETS SPÉCIAUX  
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ

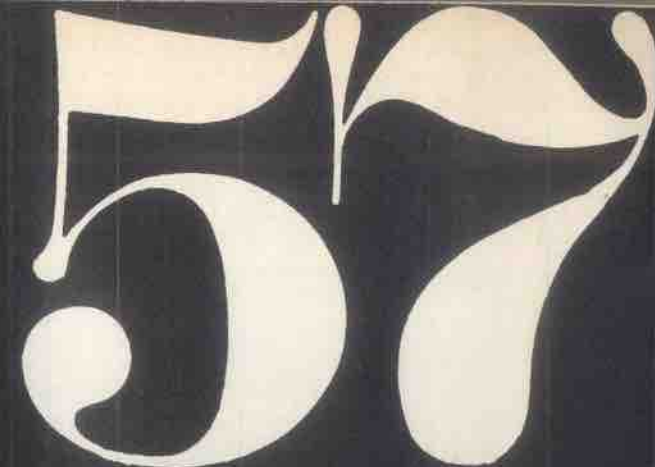
reprises - crédits - occasions

11 bis, rue Pigalle, PARIS-9<sup>e</sup>  
MÉTRO TRINITÉ - TÉL. : 874-55-85



page 56

page 50



SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
John Fogerty	1		Gil Derroll
R & F Actualités	5		
Dick Rivers	5	Philippe Paringaux	X
Malaval	7	Serge Dumonteil	Serge Dumonteil
Folk	9	Jacques Vassal	
Total Issue	11	Jacques Chabiron	Liberty
Cinéma	13	François Jouffa	
Seatrain	15	Michel Marchon	Pathé-Marconi
Golf Drouot	17	Jacques Chabiron	Roger Habert
Télégrammes	19	Jacques Chabiron	
Bricoles	21	Philippe Paringaux	Gilbert Nencioli
Courrier	25		
New York Conversations	31	Jacques Vassal	p. 33: Atlantic; p. 35: X
Gong	37	Paul Alessandrini	Philippe Djanoumoff
Weeley	42	Jacques Chabiron	p. 42-43: D.B.T. ; p. 44-45: Thierry Cazenave
James Taylor	46	Yves Adrien	p. 46: Coriat; p. 49: Serge Dumonteil
Jimi Hendrix	50		Jean-Pierre Leloir
Gimme Shelter	56	Alain Couderc	X
Creedence à Amsterdam	60	Philippe Paringaux	Gil Derroll
Fête de l'Humanité	66	Alain Dister	Jean-Pierre Leloir; p. 67: Thierry Cazenave
Cinéma Underground	70	Paul Alessandrini	p. 70: Gilbert Nencioli; p. 72-73: Cahiers du Cinéma
Hit Parade	75		
Disques	76		
Bruits de l'ombre	97	Paul Alessandrini	Lionel
Erudit Pop	99	Yves Adrien	
Presse Livres	105	Paul Alessandrini	

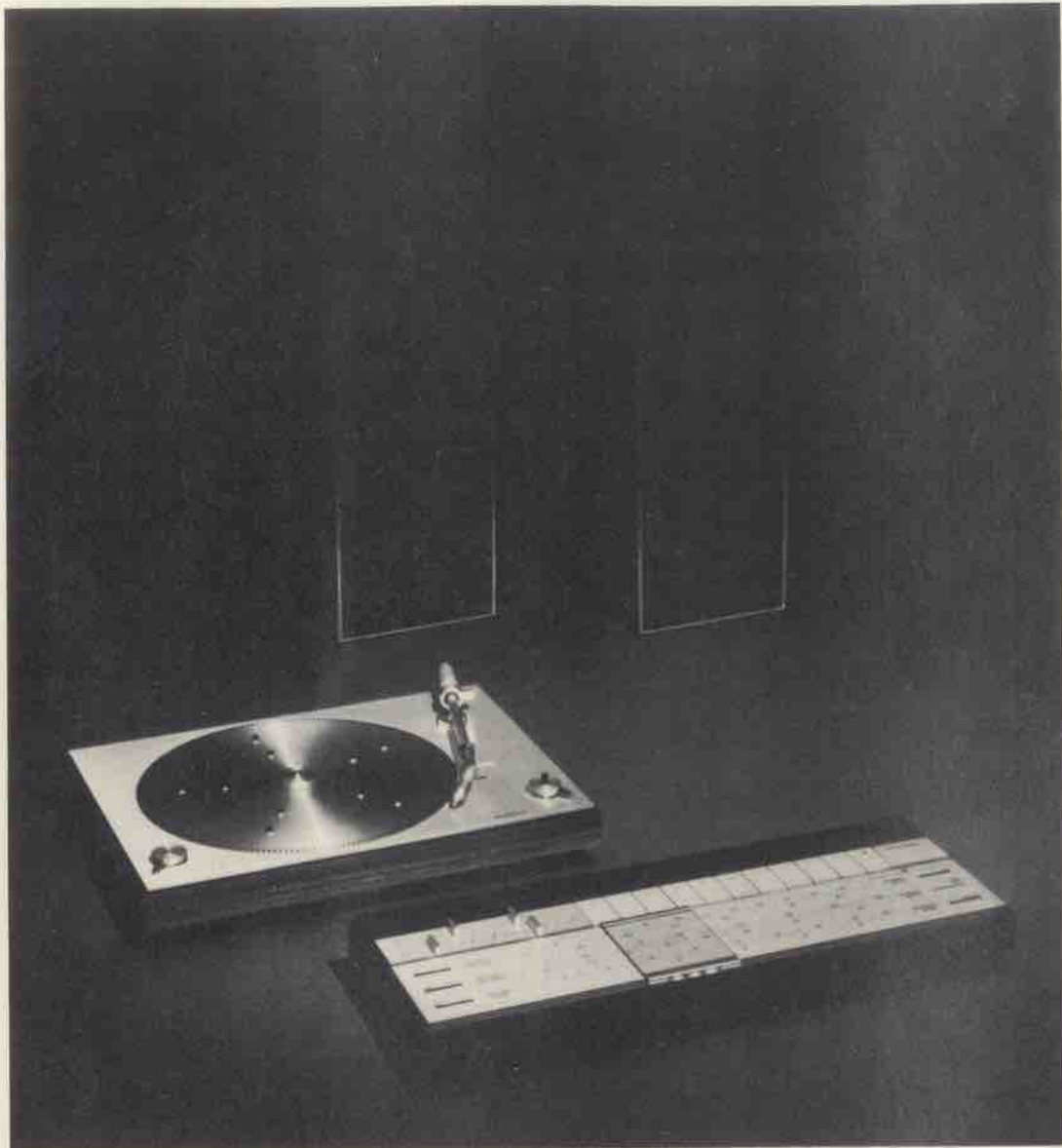
Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>. Tél. : 874-44-82 et 285-10-20 Revue mensuelle. Numéro 57, octobre 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 28.

Directeur : Robert Baudet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général : Jean Tronhot. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



## La musique entre les notes...



Face à une chaîne haute fidélité Bang & Olufsen (ci-dessus, la 1200), le maestro, le virtuose, c'est vous. Il n'y a pas de Prix au Conservatoire pour cet instrument là et pourtant... que de façons d'en jouer !

Il y a le pianoteur qui manie touches et curseurs avec la maîtrise négligente d'un réalisateur de TV. Il y a le musicien de cœur, œil mi-clos dans son fauteuil, qui se laisse emporter par les flots d'harmonie. Il y a l'homme à l'oreille d'or que la plus infime distorsion ferait grimacer de douleur, l'amateur initié qui savoure ses sonates rares avec des mines de dégustateur, l'habitué de Pleyel qui à son tour, reçoit chez lui Karajan

ou Pablo Casals en tête-à-tête. Tant d'autres encore pour qui la musique, grâce à B & O, est devenue bien autre chose qu'un agrément d'oreille...

La musique, disait Debussy, n'est pas dans les notes mais entre les notes : c'est cela que la possession d'une chaîne B & O fait découvrir. Et c'est bouleversant.

Découpez ce bon RF  
pour recevoir la documentation technique  
illustrée sur le matériel haute fidélité B & O  
Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_  
A renvoyer à Vibrasson, Boîte Postale 14, Paris 18°.

Jacques Vassal à New York : un concert et deux rencontres, dont l'une à Woodstock.

# n.Y. conversations

## § JUDY A CENTRAL PARK.

« Que ferions-nous sans les gens de la bière ? », écrivait récemment un chroniqueur du « New Yorker ». En effet, tandis que la bière Miller (« The Champagne of beers ») patronne chaque été une série de concerts classiques gratuits dans Central Park, sa rivale Schaefer (« When you're having more than one ») continue de son côté à faire dans le pop, le jazz, le folk, le blues et le rock. Comme annoncé le mois dernier, j'y ai retrouvé avec plaisir Judy Collins. En première partie, David Rea, auteur-compositeur canadien dont l'humour parfois désopilant semble pour une bonne part hérité de celui d'Arlo Guthrie. David Rea enregistre chez Capitol, firme qui depuis l'ascension du Band connaît une seconde jeunesse en engageant une pléiade de nouveaux artistes plus que prometteurs, et en en réengageant d'autres déjà confirmés (Happy & Artie Traum, Janis Ian). Le groupe Kinney et ses marques ont frappé un grand coup ces derniers temps, Columbia est solide comme le roc, et les autres marques essaient de ne pas trop se laisser distancer.

Judy Collins chante pendant plus d'une heure. De nouveau en très grande forme vocale depuis qu'elle a cessé de fumer (du moins en ce qui concerne le tabac), elle est actuellement accompagnée sur scène par trois musiciens : Richard Bell (piano), Gene Taylor (contrebasse) et Susan Evans (batterie). Une « batteuse » ? Oui, on n'en voit pas souvent, mais le « Women's Lib » fait son chemin, je ne sais pas si c'est un hasard, en tout cas Susan Evans se révèle très efficace en compagnie de Judy Collins. Celle-ci, bien entendu, reste fidèle à ses deux bonnes vieilles guitares acoustiques (une 6 et une 12 cordes) et au piano qui fut, rappelons-le, son premier instrument lorsqu'elle était enfant. Voir et entendre sur scène, en direct, une telle chanteuse, apporte une dimension qui peut parfois faire défaut à la simple audition de ses disques (qu'il faut absolument écouter quand même, ils sont merveilleux et trop méconnus en France, surtout « In my life »). D'une part, certains titres déjà connus par le disque sont interprétés tout à fait différemment en concert. Ceci est particulièrement évident pour « Just like Tom Thumb's blues » (Dylan) ou « Hard Lovin' loser » (Richard Farina). D'autre part, elle chante ici un bon nombre de titres qu'elle n'a jamais enregistrés commercialement (« The fiddle and the drum », « Chelsea morning », follement applaudis, de Joni Mitchell ; « Four strong winds », de Ian Tyson ; « I will arise », de W.B. Yeats / Hamilton Camp ; « I threw it all away » de Dylan ; « The desperate ones » — les désespérés — de Jacques Brel / Mort Schumann ; « Joan of Arc » et « Your famous blue raincoat » — très étrange — de Leonard Cohen ; « Easy times » de... Judy Collins). Cette dernière chanson mérite une petite explication : en effet, elle lui a été commandée pour la bande sonore d'un film documentaire à propos d'une prison en Alabama. On sait

par ailleurs que Judy Collins, qui s'est fait connaître avant tout comme interprète choisissant son répertoire avec un goût étonnant, écrit très peu de chansons : officiellement, pas plus d'une ou deux par an, dont la plus célèbre reste « My father » (sur l'album « Who knows where the time goes »). Et c'est dommage car Judy, nous ne le répéterons jamais trop souvent, est dotée d'une personnalité suffisamment riche (sur le double plan humain et musical), a vécu assez intensément des périodes successives de bonheur et de souffrance, mais toujours parfaitement lucides, pour avoir l'étoffe d'une grande compositrice, à l'image de son amie Joni Mitchell (qu'elle a d'ailleurs profondément influencée). Peut-être Judy pêche-t-elle par excès de modestie ? En tous cas, ce concert m'a confirmé qu'elle reste une chanteuse avec qui, après une carrière longue de plus de dix ans, il faut encore sérieusement compter. Faudra-t-il attendre qu'elle ait quatre-vingts ans pour que quelqu'un se décide enfin à nous la présenter en France ? La même remarque vaut d'ailleurs aussi pour Joni Mitchell et pour Buffy Sainte-Marie, oyez bonnes gens, au moment où l'on nous recolle Joan Baez pour la cinquante millième fois...

## § LOUDON WAINWRIGHT... III

« Mary McGuire & big Frank Clark/Got drunk again last night/I was waiting for my bus when they happened along/God it was a beautiful sight » (« Mary McGuire et le gros Frank Clark/Se sont encore saoulés hier soir/J'attendais mon autobus quand ils sont passés par là/Dieu c'était beau à voir ») (Loudon Wainwright III, « Central Square song »).

Sur les photos de ses disques, il a l'air d'un condamné. Mais au naturel, pas du tout. Pourquoi a-t-il mis un III derrière son nom, pourtant joliment original ? Parce qu'il y a déjà eu deux Loudon Wainwright avant lui. Je ne puis vous dire, ayant oublié de le lui demander, qui était le premier ; mais le second n'est autre que son propre père, journaliste à « Life ». Loudon troisième du nom écrit des chansons magnifiquement troublantes, d'une inspiration délibérément new-yorkaise, qu'il interprète d'une voix aiguë et déchirée, avec une fascination immédiate sur l'auditeur le plus aguerri. A ce jour il a fait deux albums passionnants chez Atlantic. J'ignore s'il deviendra un jour célèbre, mais je sais qu'il est déjà grand. Dans un bureau de la 57<sup>e</sup> rue, nous avons eu cette petite conversation :

LOUDON WAINWRIGHT — Je suis né le 5 septembre 1948 à Chapel Hill en Caroline du Nord ; ma famille a habité en Californie, puis dans le nord de l'état de New York. J'ai eu le nombre habituel d'années d'études secondaires, plus un an et demi d'études supérieures. Je suis issu d'une famille bourgeoise, j'ai deux sœurs et un frère, tous plus jeunes que moi. Je fais de la musique et j'écris des chansons depuis deux ans et demi. R & F — Comment cela a-t-il commencé ?

L.W. — Oh, un peu par hasard : j'habitais un moment dans le Massachusetts, chez un ami qui avait une guitare. Un jour, j'ai attrapé la guitare et j'ai fabriqué une chanson ; et puis, j'en ai écrit quelques autres et j'ai joué dans les clubs de Boston, comme l'« Unicorn », etc. Je crois que j'ai écouté à peu près tous les chanteurs que tous les autres écoutaient.

R & F — Mais qui, en particulier ?

L.W. — Personne de particulier, rien que la musique qui bougeait à l'époque, dont une bonne partie se trouvait être le folk.

R & F — Après avoir écouté votre premier album, c'est peut-être idiot, mais je n'ai pu m'empêcher de penser que Dylan...

L.W. — ... m'avait influencé ? Eh bien, je crois qu'il a influencé tout le monde. Plus précisément, une personne qui fréquente New York et qui fait un disque avec une simple guitare se trouve évidemment contenue dans l'influence de Bob Dylan.

R & F — Comment naissent vos chansons ?

L.W. — Dans certains cas, je les invente de toutes pièces. D'autres fois, ce sont des situations que j'ai vécues moi-même, comme pour « School days » : j'ai habité le Delaware pendant quatre ans ; et puis... j'ai passé beaucoup de temps à New York.

R & F — Vous semblez vous en plaindre !

L.W. — Non, non, j'aime cette ville. C'est une ville dure mais formidable. J'ai des gens très chouettes qui travaillent pour moi ici, et je peux trouver des engagements assez facilement. Il est vrai que la majorité des gens à l'heure actuelle sont intéressés par le rock, alors peut-être que j'ai de la chance, mais je suis content de la façon dont cela marche pour moi. Je ne fais pas beaucoup de tournées, parce que j'ai la flemme. Je suis allé en Angleterre au printemps dernier, et cela m'a vraiment plu : j'y ai écrit pas mal de chansons nouvelles, et j'ai joué au Roundhouse Club... Connaissez-vous Robert Charlebois ?

R & F — Euh, oui, je l'ai rencontré à Paris ; pourquoi ?

L.W. — Parce que je suis un passionné de Charlebois : j'ai tous ses disques, et je suis allé à Montréal. Pas pour y jouer, juste pour visiter.

R & F — Je me demande si vos disques se vendent bien.

L.W. — O.K. (rire). Je ne demande pas ; je suppose que ça me fait un peu peur : pas de nouvelles = bonnes nouvelles. Je ne gagne pas des sommes folles, mais vraiment assez pour être à l'aise. Peut-être même parfois trop facilement.

R & F — Y a-t-il d'autres artistes qui ont enregistré de vos chansons ?

L.W. — Oui : Paul Jones (le chanteur de Manfred Mann) va en enregistrer une, et puis aussi un groupe américain de folk « progressive » du nom de Sorry Muthas en a enregistré une : « Glad to see you've got religion ».

R & F — Vous ressentez un besoin profond de chanter ?

L.W. — Je suppose. C'est très amusant, des fois. Pas tout le temps. Mais dans l'ensemble, c'est un plaisir.



# J. COLLYNS



## CRAZY COLOR

Modulateur de lumière 3 canaux. Basse, médium, aigu. 3 x 800 W. Marche automatique ou manuelle. Prix : 450 F. T.T.C.



## CRAZY RYTHM III

Clignoteurs électroniques 3 canaux à vitesse réglable. 3 x 1.000 W. Prix : 398 F. T.T.C. Même appareil à un seul canal Crazy rythm I. Prix : 196 F. T.T.C.



## P. 1000

Projecteur de poursuite. Avec iris changement de couleurs 1.000 W. Prix : 1.284 F. T.T.C.



## N.C. 500

Projecteur de scène 500 W. Prix : 381 F. T.T.C. Existe avec disques de couleurs tournant. Prix : 563 F. T.T.C. Modèles N.C. 1.000 W. Prix : 713 F. Rampe de scène à 3 circuits 3 x 300 W. N.C. 900. Prix : 485 F. T.T.C.

Même modèle 4 circuits. 4 x 300 W. N.C. 1200. Prix : 550 F. T.T.C.

Pieds J.C. 35. Prix : 166 F.

Barre d'accouplement J.C. 19. Prix : 45 F.



## VARIO 2000

Stroboscope de grande puissance. Deux projecteurs à battements alternés. Prix : 1.945 F. T.T.C.



## CRAZY STROB

Stroboscope à circuits de commande intégrée. Prix : 697 F. T.T.C.



## MOVIE COLOR

Projecteur de forme mouvante à variations de couleurs. 500 W. Prix : 763 F. T.T.C.



## N.C. 250

Projecteur de forme fixe et spot. 250 W. Prix : 378 F. T.T.C.

## MOODY LIGHT

Console de lumière à 4 canaux. Clignoteurs gradateurs 4 x 1.500 W. Prix : 1.500 F. T.T.C.



## ACTIBUL

Projecteur de bulles. Prix : 798 F. T.T.C.



## MINI CHROMOGRAPHE

Mini Projecteur de forme mouvante à variations de couleurs. 12 V. à transfo. incorporé. Prix : 540 F. T.T.C.



## SPECTROFLUX

Super Projecteur de light show. 4 appareils en 1. Projection de: liquide organique. Programme polarisant. Diapositives polarisantes. Diapositives conventionnelles. Puissances plein jour 250 W 24 V. lode. Objectif Zoom. Prix : 2.300 F. T.T.C. Avec tous les accessoires. Autre Modèle :

## MIROFLUX

Prix : 1.600 F. T.T.C.



## N.C. 125

Projecteur de lumière noire, grande puissance. Prix : 530 F. T.T.C.

AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE - 66 à 70, rue Regnault - Paris 13<sup>e</sup> - Tél. : 336.47.61 - 589.36.11  
PROMOTION COLLYNS CHEZ PARIS-EST MUSIQUE, 26, rue Robespierre, 93, MONTREUIL

R & F — Je voulais dire: éprouvez-vous le sentiment que vous avez quelque chose de vraiment important à exprimer ou à communiquer?

L.W. — Non, pas vraiment. Je trouve que de faire ce métier a changé ma vie, et j'ai l'intention d'y rester tant que le plaisir que j'y prends sera supérieur aux désagréments. Je ne sais pas ce que je suis, je ne me considère ni comme un porte-parole, ni comme un témoin, du moins pas plus que n'importe qui d'autre. Personne en fait n'est vraiment attentif à ce qui se passe autour de lui; on ne prête attention qu'à soi.

R & F — Et vous, alors?

L.W. — Je crois que je suis comme les autres.

R & F — « Central Square song », quand même, ça sent le témoignage?

L.W. — Oui, ça c'était une histoire vraie, que j'ai vue. Alors j'en ai fait une chanson. Mais n'importe qui aurait pu le voir, le raconter à son voisin. Cette « Central Square song » ne m'a pas demandé plus d'une demi-heure de travail pour l'écrire. Beaucoup de bonnes chansons viennent spontanément; telle a été mon expérience.

R & F — Avez-vous l'intention de vous faire accompagner par d'autres instruments?

L.W. — J'aime que cela soit très simple, et je ne me sens pas tellement à l'aise pour jouer avec des musiciens que je ne connais pas trop bien. Quand on a enregistré mon premier album, on a amené des musiciens de studio aux séances et ça n'a pas marché.

R & F — Question française: le rôle politique de vos chansons?

L.W. — (rire) Cela dépend de ce que vous entendez par politique. Je trouve que deux ivrognes dans la rue, par exemple, ça a quelque chose de politique.

R & F — Oui, c'est un peu ce que je voulais dire: de plus en plus nombreux sont les auteurs-compositeurs qui, de toute façon, évitent le piège de la « protest-song » traditionnelle (pacifisme, égalité raciale, etc.).

L.W. — Non, dans mon cas, c'est simplement que jusqu'à présent, je n'ai encore jamais ressenti le besoin d'écrire sur ces sujets-là. Mais je ne dis pas que cela ne m'arrivera pas un jour ou l'autre.

R & F — Vos chansons, malgré tout, reflètent bien le côté inhumain et aliénant d'une ville comme New York.

L.W. — New York est la plus laide ville du monde, probablement la plus violente et peut-être la plus sale. Mais c'est formidable tout ce qui s'y passe. Si j'étais plus fort, j'y resterais plus longtemps. Or c'est très dur pour moi, et j'aime séjourner dans d'autres villes. Cela m'inspire. Pour la même raison, j'aimerais aller habiter quelque temps à Paris.

R & F — Mais vous auriez le problème de la langue.

L.W. — Je pourrais peut-être apprendre le français.

## § APRÈS-MIDI CHEZ TIM HARDIN.

Bob Dylan, Paul Butterfield, Tim Hardin, Karen Dalton, The Band, Paul Siebel, Van Morrison et, paraît-il, Fred Neil, sont quelques-uns des principaux musiciens qui ont élu domicile à Woodstock. Grâce à l'aimable entremise de sa maison de disques, j'ai eu le plaisir d'être reçu chez Tim Hardin. Woodstock, c'est comme on vous l'a décrit mille fois une charmante et paisible petite ville (ou plutôt un gros village) riche d'activités artistiques en tous genres, et l'on doit préciser que cette habitude était déjà bien



LOUDON WAINWRIGHT III.  
New York, c'est formidable.

établie avant l'invasion des musiciens pop et de leur suite. Ce bled se situe à environ deux heures de Manhattan en voiture, un peu à l'écart de l'autoroute qui mène à Buffalo (nord-ouest). Si vous croyez que

dès les premières maisons vous allez voir, assis sur une terrasse à gauche de la route, Joni Mitchell en train de fumer un joint avec James Taylor, sur une pelouse à droite Dylan jouant au foot avec ses gosses et, dans le premier troquet venu, Paul Butterfield prenant un pot avec Richie Havens et Robbie Robertson, eh bien vous vous trompez!

Woodstock, ce n'est pas Saint-Tropez, heureusement d'ailleurs. C'est beaucoup plus discret, et les artistes en question habitent des maisons éloignées du centre, entourées de quelques hectares de bois clôturés, avec des pancartes qui disent « No trespassing ». Tim Hardin n'échappe pas à la règle. Sa maison, qui a l'air d'une ferme du XIX<sup>e</sup> siècle récemment restaurée, est absolument introuvable, invisible de la route, pour toute personne étrangère à la bande. La « bande », actuellement, c'est Warren Bernhardt, fabuleux pianiste et organiste qui accompagne fidèlement Tim Hardin depuis sept ans, un batteur débutant et d'ailleurs provisoire dont j'ai oublié le nom, son « road-manager » John Hammond (aucun rapport avec l'excellent bluesman blanc), quelques nanas, femmes, fiancées ou « groupies » on ne sait plus très bien, un adorable gamin de trois ans, quelques chiens et chats. Tout ce monde, plus des amis de passage, vit ensemble dans cette grande maison. La pièce principale est littéralement envahie par un tas d'instruments de musique: un orgue électrique, deux pianos à queue (!), une basse, une batterie, des guitares, des amplis. Quand je suis arrivé, Tim était occupé à la répétition/création (il est difficile de faire la différence entre l'une et l'autre) d'une nouvelle chanson. Le texte n'est pas de lui: il s'agit d'une prière de Saint-François d'Assise qu'il a trouvée sur une image pieuse de style parfaitement démodé:

« Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix;

» Là où sont les ténèbres, que j'apporte la lumière;

» Là où est la tristesse, que j'apporte la joie », etc...

Il a été la dernière ligne du texte original, où il était question de la mort « entraînant la vie éternelle »: « parce que, m'explique-t-il, je n'y crois pas. La vie éternelle suppose que l'on en soit conscient, pour être possible, comme vous et moi en train de parler sommes conscients.

— Certes, certes... »

Drôle de bonhomme, quand même. Je ne pensais pas qu'il avait des penchants mystiques comme ça. A tout hasard, et avec mon habituelle naïveté, j'avais préparé un petit questionnaire: peine perdue! Comme il arrive presque toujours avec les créateurs absorbés par leur « trip », il est impossible de prévoir, d'orienter une conversation. Ainsi avec Tim Hardin, je suis tombé sur une tranche de sa vie quotidienne et le résultat eût été fort différent selon que je me serais pointé la veille ou le lendemain, en tous cas il ne m'a été possible d'aborder aucune des questions qui me faisaient envie. A deux ou trois reprises cela a failli « mordre », et puis tout de suite Tim repartait sur une idée différente.

— Ah oui, c'est vrai, vous veniez pour une interview?

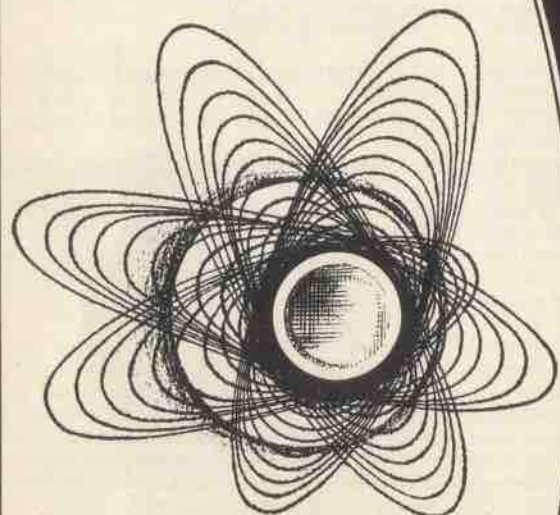
— Euh... enfin oui, c'est-à-dire...

— Qu'est-ce que vous vouliez savoir?

(brève réflexion: j'avais envie de lui parler de son fabuleux album « Suite for Susan Moore and Damion »; de la façon dont ses chansons « d'amour », au fil des ans, étaient dédiées non pas à LA femme en général, ni à DES femmes successives, mais à SA femme Susan Moore. Dans « The lady came from Baltimore », déjà, il la nomme: « La dame venait de Baltimore/Elle s'appelait Susan Moore ». Attention: encore une fois, il ne s'agit pas de faire du « France-Dimanche » autour de la vie privée de ces gens, mais simplement de comprendre le pourquoi et le comment d'une création. Je repense à Cohen disant: « Vous écrivez une chanson, et vous vous retrouvez avec



# ne SONORISEZ pas à n'importe quel prix



...elipson  
créa  
l'architecture du son

...choisissez  
**ELIPSON**

4 Av. PAUL LANGEVIN  
92-LE PLESSIS ROBINSON  
TEL. 702 62-30

PUBLICITEC 7021



#### TRANSMETTEUR D'ORDRE TYPE 60 S 8

• Très directif • Dimensions : L 150 mm - P 180 mm - H 230 mm • HP impédance à 400 Hz : 2,5 Ω et puissance nominale : 3 W.

#### TYPE AS 68

• Hautes performances • Grandes puissances (avec ou sans réflecteur) • Ø 680 mm • Puissance 40 W • Impédance à 400 Hz : 15 Ω • Bande passante 40 à 16.000 Hz.

#### TYPE C 31

• Possibilité d'assemblages multiples pour music-halls, théâtres, salles de spectacle • Ø 400 mm • Puissance unitaire 40 W.

#### TYPE C 12 et C 17

• Très faibles dimensions : Ø 170 mm - H 190 mm • Anti-choc spécialement étudiés pour sonorisation à points multiples (avec ou sans réflecteur)

#### CONQUES TYPE 45 S 8 - 45 S 21 - 40 I 28

• Diffusion spatiale • Puissance de 5 à 40 W.

#### TYPE P 40

• Bois acajou • Cubique; dimensions 40x40x40 cm • Possibilité superposition (colonne) • Puissance unitaire 40 W.

des gens de la presse qui vous demandent d'expliquer ci et ça, alors que vous ne vous êtes jamais posé ces questions: quelle étrange conséquence, vous ne trouvez pas? » Oui, je trouve: alors, pas de Susan Moore... d'autant plus que (John Hammond m'en a averti judicieusement) Tim Hardin vit séparé d'elle depuis un an environ. Bon... la drogue, c'est un problème important chez lui... oui, mais pas de gaffe... on verra tout-à-l'heure, quand on aura un peu fait connaissance).

— Ça ne vous ennue pas trop de parler un peu du passé, de vos débuts à Cambridge il y a une dizaine d'années?

— Sure, man... on peut parler de tout ce que vous voulez; vous fumez? (Encore une incertitude: s'agit-il de tabac, ou bien d'autres herbes? Je hasarde une réponse aussi vague et peu compromettante que la question).

— Oh, oui, euh... des fois...

Il apporte alors sa petite réserve de marijuana, spécialement importée d'Amérique Centrale, qu'il garde dans une boîte pour bande magnétique.

— La plupart de mes chansons, les textes, sont de moi. Mais je suis en train d'en sortir: je suis un chanteur beaucoup plus qu'un auteur. Je pense que Dylan fabrique vraiment ses textes; moi, je n'ai pas ce talent. Je ne ressens aucune pulsion irrésistible vers l'écriture, mais bien plutôt vers le chant et les instruments. Quelquefois, il m'arrive de sentir une chanson qui vole autour de moi et alors je saisis un crayon et j'écris à une vitesse incroyable, sans réfléchir, et quand ensuite je la lis, c'est une découverte. Comme si Dieu m'avait poussé à écrire ça.

Entre un copain. Ils commencent à se raconter des histoires dont je n'ai évidemment rien à foutre. Tim en oublie de rouler son joint, il parle de la chanson qu'il est en train de composer à partir de cette prière, mais il a besoin de trouver quelques lignes de son cru pour les ajouter au texte original. Long silence (il cherche). Tout d'un coup, il commence à déclamer:

— Rule of pain, rule of thumb... yeah... that's it... that's it, man! Ça y est, il a trouvé son texte; parfaite illustration de ce qu'il m'expliquait voici cinq minutes, il m'arrache mon Bic et mon bloc-notes des mains. Et voici ce qu'il écrit (pardon de ne pas traduire, ce n'est pas dans mes habitudes, mais ici le cas est spécial, une avant-première en quelque sorte, et de toutes façons rien n'est définitif chez Tim Hardin):

« Rule of pain, rule of thumb,  
» Without disdain observe the dumb;  
» This will change your inside sum:  
» With no strain love everyone  
» Until you are what you have done  
» Break the bars and set me free  
» To walk and wonder gratefully  
» From where I am to where I'll go  
» And be replaced by how it grow... ».

Aprésent, il faut trouver la suite de sa mélodie; « a groovy gospel tune », c'est ce qu'il va chercher maintenant sur son piano, avec les paroles (mon bloc-notes!) installées sur le chevalet. Je n'ai plus qu'à écouter, et à prendre mon pied. Un peu plus tard arrive Warren Bernhardt, le pianiste. Tim le met au courant de sa découverte, ils continuent à chercher ensemble, Warren au piano, Tim prend sa basse électrique. Une demi-heure plus tard:

— Are we wasting your time, man?

Oh non, pas du tout, vous ne me faites vraiment pas perdre mon temps et c'est vraiment très beau, c'est mieux qu'une



TIM HARDIN  
Comme si Dieu m'avait poussé.

interview, continuez je vous en prie... Warren Bernhardt déballe et installe un magnifique piano électrique Fender qu'on vient de lui livrer; et la répétition continue, Tim au piano, un bon vieux Steinway à queue, et le mélange des deux instruments produit un son extraordinairement riche et moelleux... comme dans la « Suite », justement. Puis ils enchaînent sur une seconde chanson nouvelle (j'ai un scoop terrible pour vous) qu'il (Tim) dédie à ses amis Delaney & Bonnie. Il faut vous dire que voici quelques semaines, Delaney & Bonnie débarquaient à l'aéroport de Boston, ville où ils devaient jouer en concert le lendemain soir. Afin de rejoindre leur hôtel, Bonnie monte dans un taxi et Delaney s'apprête à en faire autant, mais le chauffeur refuse de le prendre (pas de cheveux longs). Delaney va réclamer auprès d'un flic, et cette erreur (il ne faut jamais rien demander à un flic) lui sera funeste: le flic parle un instant avec le chauffeur du taxi, puis il attrape Delaney, lui flanque quelques coups de matraque et l'arrête. On l'a gardé toute la nuit en taule, et il a quand même joué son concert, relâché tout juste à temps, avec un pansement au bras à gauche, un doigt hors d'usage, obligé de tenir le pick de sa guitare avec un morceau de leucoplast. Tim touché par cette mésaventure, a pensé que dans le cadre de notre grand feuilleton « Répression et fascisme ordinaire », 35 487<sup>e</sup> épisode, cela méritait une (belle) chanson, et c'est là-dessus que je dois (hélas) le quitter.

Dans la voiture avec John Hammond, sur le chemin du retour:

— J'espère que je ne lui ai pas déplu...

— Non, non, pas du tout: mais il est comme ça avec tout le monde...

— Je veux dire: je trouve que c'était un peu inattendu pour moi, un peu décousu, et j'ai dû le lui faire sentir malgré moi.

— Ouais; vous arriveriez à faire vraiment connaissance après cinq ou six visites, je

pense, mais en vérité c'est un type extrêmement sympa. J'adore travailler avec lui. — Cela fait combien de temps?

— Là, je viens de revenir de Californie il y a quelques semaines; en fait, je l'avais rencontré la première fois il y a des années, mais pendant un bon moment il n'y avait pas grand chose à faire avec lui, ça marchait assez mal.

— Ah tiens, pourquoi?

— A cause de sa réputation de toxicomane, un grand nombre de clubs ou de salles refusaient de l'engager. Et le fait qu'il y eût quelque vérité dans ce qu'on lui reprochait rendait les choses d'autant plus difficiles pour les gens qui voulaient le défendre ou s'occuper de ses engagements.

— Qui, justement, je n'ai pas osé lui poser la question des drogues (je parle des trucs sérieux: morphine, héroïne), mais j'en avais envie.

— Oui: la cocaïne, l'héroïne, il est passé pour de bon par tous ces trucs-là. Mais aujourd'hui il est absolument et définitivement guéri, et revenu à un très beau travail de création, comme vous avez pu le constater. Son passage à Lincoln au mois de juillet a été l'un des mieux reçus de tous, et je crois que maintenant ça va être le pied. Tim est le plus incroyable type que j'aie jamais vu sur scène, il peut faire tout ce qu'il veut avec sa voix. Son « Bird on the wire » est la meilleure version enregistrée de cette chanson.

— Mieux que par Cohen?

— Oui, mieux... vous devez me trouver un peu sectaire, hein?

— Non, je vous comprends, je le trouve fabuleux aussi, et j'espère bien que vous allez nous l'amener en France. Sinon pourquoi me serais-je dérangé?

« Et pourquoi ne pouvons-nous pas nous accrocher à un rêve? »

» Pourquoi cela ne peut-il être comme cela semble? » (Tim Hardin, « Hang on to a dream »). — JACQUES VASSAL.



L'ÉLECTRONIQUE...  
DANS LES  
INSTRUMENTS  
À VENT!

HENRI  
SELMER  
PARIS



Pub. SAG - PARIS - 3005 Photo Richereau

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

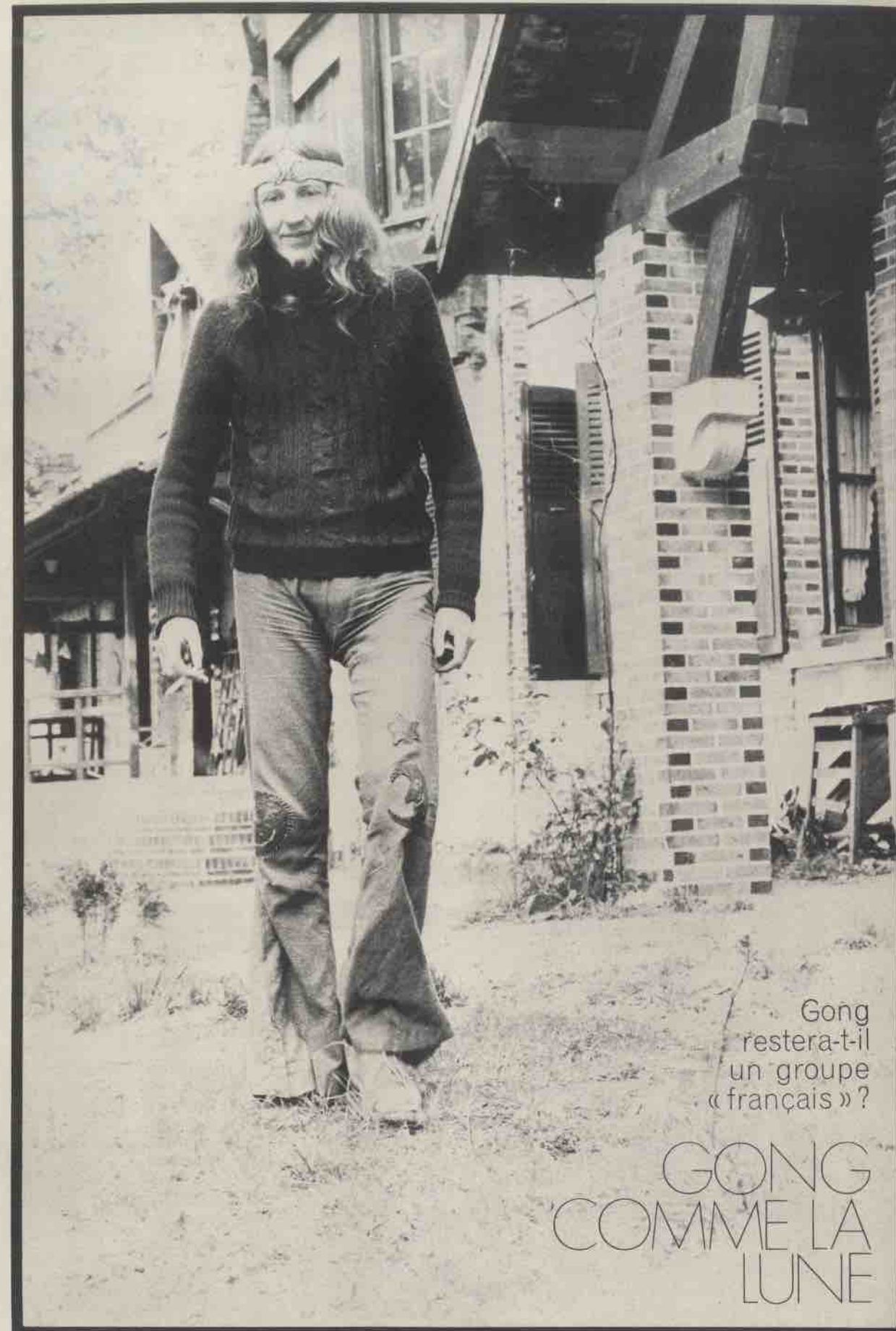
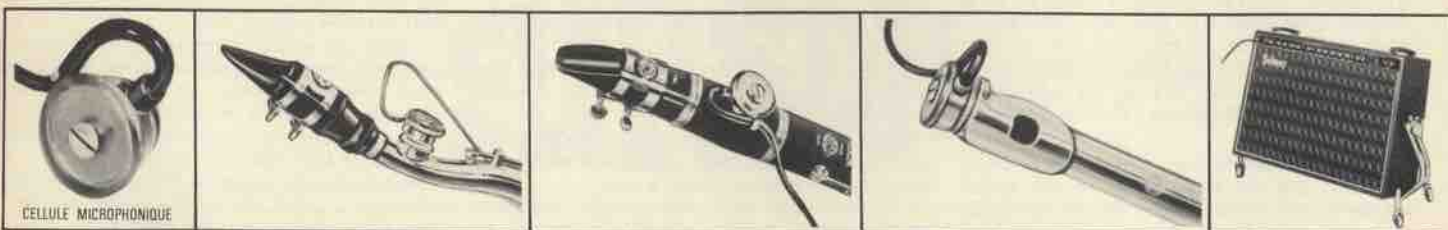
**INSTRUMENTS HENRI SELMER**

78, rue de la Fontaine-au-Roi - PARIS XI<sup>e</sup>

Tél. 357-09-74

**CELLULE MICROPHONIQUE pour instrument à vent :** Saxophones - Clarinettes - Flûtes. Tout en respectant scrupuleusement le timbre de chaque instrument et sans période d'adaptation spéciale, ce nouveau procédé d'amplification mis au point par SELMER apporte une amélioration importante et indiscutable quant aux moyens d'expression des instruments à vent. Le plus important des nombreux avantages apportés est l'autonomie de la sonorisation. L'instrumentisme n'est plus tributaire du micro ou de la qualité d'une installation inconnue, et, en ayant soin de se placer entre l'amplificateur et le public, l'artiste est le premier à être informé du résultat de son interprétation.

Cette cellule microphonique, munie d'un câble et d'une fiche standard « type américain » se branche sur n'importe quel ampli; il est toutefois recommandé d'utiliser un ampli d'une certaine puissance comportant des contrôles de timbres, réverbération et trémolo.



Gong  
resterait-il  
un groupe  
« français » ?

GONG  
COMME LA  
LUNE



Daavid Allen : « Mon premier disque enregistré chez Byg n'est pas représentatif de la musique actuelle du groupe. C'était une sorte de masturbation ou plutôt le résultat d'une trop grande constipation. En somme je me suis soulagé. Le disque enregistré à Londres « Banana Moon » et qui vient de sortir chez Byg est le résultat d'une séance organisée par Archie Legett, l'ancien bassiste d'Hallyday. Ce n'est donc pas non plus un disque du Gong en tant que tel. Archie avait rencontré Gary Wright lors d'une session chez Island ; aussi lui a-t-il proposé de participer à l'enregistrement de ce disque aux côtés, entre autres, de Robert Wyatt. Si je ne suis jamais satisfait totalement, ce disque peut être considéré comme une sorte d'événement : une rencontre de personnalités musicales différentes mais toutes passionnantes. Il y eut certes quelques problèmes de mixage, car Byg réduisit le temps à consacrer au disque : c'était en effet un enregistrement qui devenait onéreux, de plus la maison de disques avait peur d'effrayer le public pop par trop d'audace. Nous avons donc dû tout mixer d'un seul coup. Si tous les morceaux ne sont pas de ma composition, j'étais censé instaurer l'ambiance. Un des titres est une chanson écrite par Hugh Hopper, il y a cinq ans, du temps où il n'était pas même road manager du Soft. Robert Wyatt avait toujours eu envie de l'enregistrer mais n'en avait jamais eu l'occasion. Il y joue d'ailleurs de la guitare wah-wah. Deux autres compositions sont de Christian Trisch qui délaisse un peu sa basse pour jouer lui aussi de la guitare. Ce disque va marquer aussi l'entrée de Pip Pyle comme batteur avec nous. La seconde face du disque est constituée d'une improvisation collective spontanée : tous les musiciens complètement défoncés à la bière australienne et au haschisch dans la nuit. Beaucoup de musiciens anglais sont venus assister à la séance, des gens du show business. Ce fut pour moi psychologiquement très important. De plus, le Gong commence à intéresser les Anglais, surtout parce que cela vient de France. « Rolling Stone » nous a demandé d'accorder une interview, « Friends » a consacré deux pages à notre groupe.

J'ai deux façons de jouer de la guitare : Rude and Banana et Camembert. Quand je suis pourri, je suis très Camembert. Quand je suis plus pur, c'est plutôt Banana. Je joue aussi Primitive Australien, car je viens de Chine. Nous devons prochainement jouer lors d'une fête à Verderone, dans un château. Il s'agit d'une sorte de cérémonie du feu avec des danseurs et une sorte de rituel. L'orchestre de Constantin Simonovitch

va jouer l'Intégrale de Varèse. Dès qu'il aura terminé, nous jouerons notre répertoire. Ensuite, nous allons essayer d'établir avec les musiciens classiques une sorte de discussion sous forme de questions et de réponses musicales : poèmes dits et soutenus par l'orchestre symphonique, un instrument qui pose une question et l'orchestre qui donne la réponse. Ça tourne en changeant de timbre et d'instrument. Nous avons donné à Constantin Simonovitch des bandes d'enregistrement et lui nous a signifié l'orientation de l'ambiance. Il y a eu une sorte de préparation.

Dans le disque du Gong « Camembert Électrique » que nous enregistrons aux studios Magne et qui doit sortir chez Byg en octobre, Constantin Simonovitch joue l'intro du premier morceau au piano. Ce disque témoignera de l'évolution, et du répertoire du groupe, depuis six mois. Ce sera la musique du groupe telle quelle, le travail de studio n'intervenant pas sur toutes les pistes. Il y aura mélange des éléments du Gong : cinq ou six éléments. L'un sera consacré aux effets et aux trouvailles électroniques. »

#### PRÉSENTATION DES MUSICIENS

**CHRISTIAN TRISCH (BASSE, GUITARE)**

« Être musicien, c'était pour moi, à mes débuts, un travail comme un autre. J'ai joué derrière Claude François aux côtés de musiciens comme François Jeanneau, Mimi Lorenzini, et Rachid Houari. Mai 68 a tout changé. On était occupés à autre chose. On a tous quitté la fonction que l'on assumait tant bien que mal avant cette date. Le rock and roll devenait la musique de la révolution. Après mai 68, j'ai joué avec Jacques Thollot, Eddie Gaumont et Barney Wilen en Allemagne. Avec Joachim Kühn aussi. »

**DIDIER MALHERBE (SAXOPHONE, FLUTE AMPLIFIÉS)**

Ancien musicien de free-jazz, il a joué avec de nombreux musiciens américains de passage à Paris. Pour lui le passage jazz-pop correspond à une popularisation des intellectuels.

**GILLI SMYTH (VOCAUX)**

Ce n'est pas une chanteuse à texte. Elle utilise sa voix comme instrument de musique : « Ça ne m'intéresse pas de faire la même chose que les autres, je cherche à être complètement originale. J'ai commencé avec la poésie dans des spectacles au Round House de Londres. En partant de la poésie, des lignes de mots, j'ai commencé à élargir les sons qui étaient dans l'idée du mot, l'idée est devenue un son : de plus en plus, des sons plutôt que de la poésie ; une image, une idée archétype qui doit toucher,

quelque chose de très bref et de très précis, comme un flash. En faisant croître les sons de façon inattendue, on peut provoquer, agacer le public, de façon à l'exciter le plus possible. Car c'est l'éternelle question : il ne faut pas que le public reste passif mais devienne actif. Souvent on est frustré car ce que l'on a provoqué, n'est pas suffisant. L'idée essentielle de notre musique c'est de plonger le public dans un état hors de la vie quotidienne. Mais c'est un problème jamais résolu. »

**RACHID HOUARI (ANCIEN BATTEUR)**

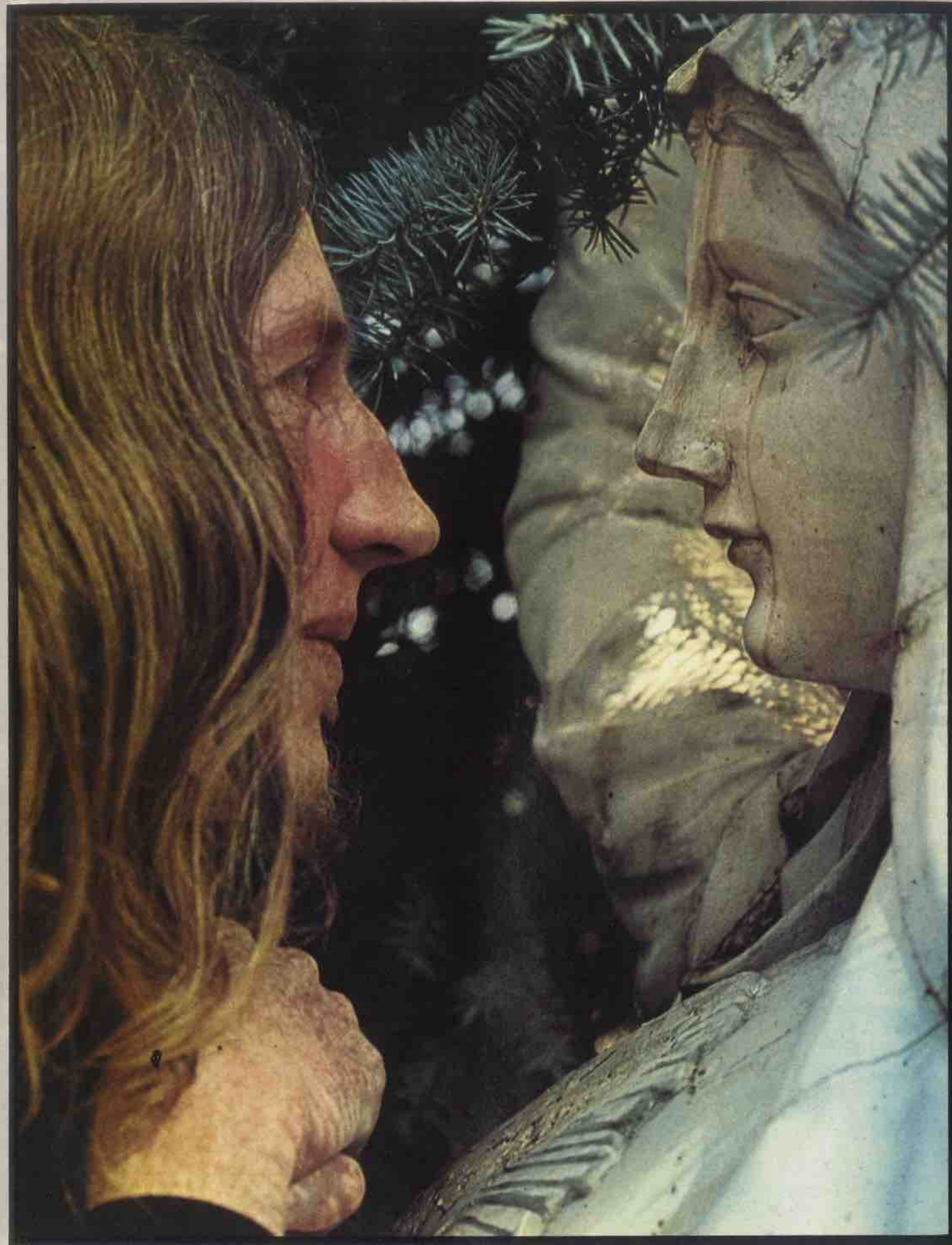
Rachid Houari a en quelque sorte pris des vacances pour réfléchir, pour mettre de l'ordre dans ses idées. Rien n'est définitif. Le groupe pourra peut-être employer deux batteurs.

**A PROPOS DE PIP PYLE (NOUVEAU BATTEUR)**

DAEVID ALLEN : « Pour lui, jouer avec Chicken Shack, ce n'était pas intéressant, car c'était un groupe fonctionnaire dans lequel il avait un rôle de fonctionnaire. Il a formé pendant quelque temps un groupe, Delivery, avec L. Coxhill (saxophoniste de Kevin Ayers). Il apporte au Gong une nouvelle énergie. Il joue d'une double batterie, et si fort qu'il n'est plus nécessaire de le sonoriser. Il nous a obligés aussi à jouer tous plus fort encore. »

**SITUATION DU GONG EN RAPPORT AVEC LES GROUPES FRANÇAIS**

Daavid Allen : « La musique pop est en train d'exploser en France. Depuis longtemps j'avais l'intuition que l'énergie pop allait s'exprimer maintenant ici. Car ce pays qui possède une vieille tradition très forte a été en même temps très influencé par les musiques américaines. La musique pop originale est maintenant faite par des groupes comme Amon Düül en Allemagne, Burning Red Ivanhoe au Danemark, ou Magma en France. La musique de Magma me fait toujours penser à Eisenstein, à Ivan le Terrible. Il n'y a pas de réel problème de la langue française. Le seul problème pour les chanteurs français, c'est qu'ils essaient de chanter comme les chanteurs anglais. Il faut chercher une expression spécifique de la langue plutôt que ce faux accent anglais. Magma en chantant en Kobaien a peut-être trouvé une façon de revenir au français en quittant définitivement la langue anglaise : une sorte de purge pour nettoyer complètement. Aussi, pour l'évolution de la pop en France, Magma est un groupe important au même titre que l'était Ame Son. Martin Circus avait aussi une démarche très personnelle. Le groupe fut déterminant. On connaissait les limites de ces musiciens mais dans ces limites ils ont accompli un énorme travail. Triangle,





lui, n'est pas un groupe original. En fait il y a deux sortes de groupes en France. Ceux qui jouent la musique de tout le monde, fidèles reflets de la musique anglo-saxonne; ils sont nécessaires et il y a toujours une place pour ce genre de groupe. Et d'autres groupes comme le nôtre qui cherchent dans leur planète, leur propre musique. Aussi est-il difficile de faire une comparaison entre Triangle, Dynastie Crisis et le Gong, Ame Son, ou Red Noise. Nous pouvons atteindre un grand public, ce n'est qu'une question de temps seulement. Ce n'est qu'une question de familiarisation avec un nouveau son. Si l'on compare les goûts pour la musique populaire actuellement à ce qu'ils étaient il y a trois ans, on mesure l'évolution. Et puis tout est permis, si le Soft Machine connaît un succès populaire, un groupe pourtant que l'on peut considérer comme essentiellement cérébral.»

#### ÉVOLUTION DU SOFT MACHINE, RAPPORT JAZZ/POP, SITUATION EN ANGLETERRE

Daavid Allen : « Je préférerais chez le Soft l'ancienne formule. La nouvelle orientation est caractérisée par un passage au jazz contemporain arrangé; même si l'on peut considérer la rencontre jazz/pop comme nécessaire. Beaucoup de critiques affirment cyniquement que Miles Davis, puisqu'il ne trouvait plus d'argent dans le jazz, a décidé d'en trouver dans la pop. Alors que c'est un rare musicien de jazz à avoir gardé une large ouverture d'esprit. En Angleterre il ne se passe plus rien d'intéressant; l'énergie s'est déplacée vers la France. Cette situation anglaise actuelle est aussi un effet du travail de sape des maisons de disques. Led Zeppelin au Marquee a joué exactement comme des musiciens de studio dans un disque. Même les solos étaient semblables à ceux des enregistrements, note pour note. Et pourtant tout le monde était content. »

#### LA POLITISATION. LE PALAIS DES SPORTS

Christian Trisch : « La pop c'est peut-être une autre façon de faire la révolution, la politique restant le moyen de rassembler les jeunes, même s'il y a des groupes qui s'engagent et qui fonctionnent comme des partis politiques. »

Gilli Smyth : « Au Palais des Sports, il y avait une énergie extraordinaire. Ce fut un événement, car, peut-être pour la première fois, il y eut communication. Ce ne fut peut-être pas très violent, plutôt très gai. Seule la fin fut triste. »

#### L'IDÉE DE COMMUNAUTÉ. LA NOTION DE GROUPE

Didier Malherbe : « Elle est essentielle

pour la musique du groupe. Le communautarisme n'est qu'un exemple que l'on peut interpréter comme un phénomène politique. Il s'agit de trouver un équilibre entre le show-business et la vie d'artiste, que l'on ne peut atteindre que si l'on vit en communauté. Seul, cet équilibre est impossible. La communauté est aussi une nécessité économique. A la limite, on ne choisit pas de vivre en communauté. C'est le hasard ou plutôt le besoin qui le provoque. Peut-être pour éviter la terreur d'être seul que l'on connaît dans le jazz. »

Daavid Allen : « Si la notion de groupe s'estompe, il peut y avoir un retour. Il est plus facile pour une maison de disques de vendre un nom qu'un groupe. Nous voulons, nous, imposer le nom du Gong. Mais nous ne sommes pas contre les disques en solo : si un disque est un ego trip, ce peut être une régression; si par contre le disque devient l'expression d'un individu, c'est une forme qui n'est pas négligeable. Car le son du groupe n'est pas forcément l'expression particulière de chacun des membres c'est la musique de l'ensemble. Notre fantaisie n'est pas alors toujours réalisée. Aussi on va faire tous des disques hors du Gong. Le Gong, lui, restera au milieu comme noyau. »

#### ÉLÉMENT II CRITIQUE : LES TROIS PÉRIODES DU GONG

Le Daavid Allen Gong est devenu et devient progressivement le Gong. Ce n'est déjà plus Daavid Allen ex-Soft Machine qui domine un ensemble de musiciens mais un groupe qui se veut cohérent et unitaire. Car réduire le groupe à la force, à la personnalité du guitariste serait nier l'apport indispensable particulier de chacun des musiciens, ce qui permet au groupe de tendre vers une sorte de perfection, de force. Car si, jusqu'à présent, on a surtout parlé d'espoir, de potentiel, de virtualité, un ensemble de réalisations, concrétisation de la démarche musicale, nous permet d'étudier l'orientation définitive du groupe. Une série de concerts a aussi permis au Gong d'affirmer définitivement des conceptions et un son différents : des expériences significatives. Jusqu'à la reconnaissance officielle : succès, célébrité en France et aussi à l'étranger (tournée en Angleterre, en Hollande, articles dans « Friends » etc...). Autant d'éléments, de moments, de réalités qui rendent indispensable une étude critique d'un des groupes les plus importants apparus en France. Un groupe dont Daavid Allen reste pourtant la plate-forme, l'élément central qui organise, provoque.

#### 1er TEMPS

Un retour historique est nécessaire, qui



Christian Trisch.

permet de suivre l'évolution du groupe. La première apparition du Gong date du festival d'Amougies : naissance d'un groupe ou plutôt d'une association de musiciens qui n'était pourtant encore qu'une somme d'individualités. Des moments forts : présence de la comédie et de l'aspect théâtral fait de dérision, d'humour absurde et qu'exprimait Daniel Laloux. Musicalement, une plus grande part était réservée à l'improvisation avec des accents essentiellement free : saxophone de Didier Malherbe, mais aussi violon de Dieter Gewissler. Une folie sonore, une violence, autant de composantes d'une démarche originale qui s'affirmaient dans la démesure sans être à la recherche d'une quelconque perfection formelle. Le disque de Daavid Allen, « Gong », témoigne imparfaitement de cette première période. En effet, l'enregistrement vit une association hétéroclite de musiciens de free-jazz (Burton Greene, Earl Freeman, etc.) autour de Daavid Allen et de Gilli Smyth avec la présence de Didier Malherbe et Rachid Houari. Mais il a le mérite de préciser une orientation musicale et de désigner le passage de la scène au disque (composition, travail électro-acoustique).

#### II<sup>e</sup> TEMPS

Le deuxième temps de l'expérience sera marqué par le départ de Laloux et de Dieter Gewissler après l'apparition dans le cadre de l'Open Circus. De cette deuxième période est née cette ambivalence qui détermine la position musicale du groupe; d'une part, démesure : (sons, sonorités de la guitare, frottements, voix de Daavid Allen heurtée, hurlante, rageuse ou ricanante, le travail



Didier Malherbe.

sur les mots, l'absurde et la pataphysique, le travail sur la voix de Gilli Smyth, utilisée comme instrument, sons étirés, grincements, hurlements qui apportent à la musique du groupe profondeur, trouble et fantastique); d'autre part, force, précision et efficacité rythmique (Christian Trisch à la basse, Rachid Houari à la batterie). La position de Didier Malherbe sera, elle, intermédiaire.

Ce musicien free partisan de l'esthétique du cri va redéfinir au sein du groupe son jeu et ainsi sa fonction. Son rôle sera complémentaire de celui de Gilli Smyth : soutien rythmique, soutien des phrases, introduction des thèmes, redoublement en écho sarcastique, ironique, limitant l'improvisation à quelques mesures. Donc l'évolution du groupe dans ce deuxième temps est marquée par ce passage de l'ouverture totale des sons à une cohésion tournée vers l'efficacité. Mais paradoxalement, la force qui naît de cette précision revendiquée vient limiter la portée subversive du groupe puisqu'elle gomme la folie, joue comme concession. Cette nouvelle orientation musicale est la conséquence d'une volonté de toucher un plus grand public, de ne plus l'effrayer. Cette musique témoigne aussi, très précisément, de l'attitude sociale et du mode de vie du groupe, de son ambiguïté. En effet, cohabitent une philosophie, des gestes, un vocabulaire « hippie » (non violence, mysticisme, macrobiotisme, goût et fascination pour l'herbe) en même temps qu'une conscience politique (déterminisme du mouvement de mai sur la pop en France et sur le public, sur les musiciens qui l'ont vécu). Le groupe a choisi de s'imposer en France, donc de se confronter délibérément à ce public, de



Gilli Smyth.

jouer dans les meetings (Black Panthers), fêtes populaires (Normale Sup), de s'exposer ainsi à prendre position politiquement et stratégiquement (Palais des Sports), etc... S'ils vivent en communauté à la campagne dans une vaste maison isolée, livrés au calme et à la méditation, loin de la terreur quotidienne de la ville, ils n'en gardent pas moins une conscience, relative, de la répression, de l'oppression qui s'exerce sur le public en marge, aux cheveux longs.

Le Gong ne sera donc pas totalement un groupe de rupture à l'intérieur du système pop français mais il affirme pourtant des propositions nouvelles, différentes : délire, exploitation poétique du folklore, des modes, des gestes, des mots d'une tradition populaire française (camembert, « tu viens chéri », etc...); la pataphysique, la dérision, le délire des textes sont soulignés par les sonorités : le discours musical se voulant expressionniste.

#### III<sup>e</sup> TEMPS

C'est cette ambiguïté que le groupe tente de résoudre dans le troisième temps qui a vu un léger changement qui s'avère déterminant : le départ du batteur Rachid Houari et son remplacement par Pip Pyle. En effet, à l'écoute du groupe lors de ses meilleurs concerts (Théâtre de la Musique par exemple), il y avait manque. Une affirmation sonore insuffisante, comme un manque de puissance, celle que donne une ascension ferme qui prédomine, qui précède, qui entraîne le reste des instruments, l'ensemble musical, rôle fourni dans la pop par la batterie. L'arrivée de Pip Pyle permet à cette troisième période de

devenir celle de la vérité : le groupe s'impose, s'affirme, arrive à assumer son ambiguïté ou bien se montre continuellement dissimétrique. On entre dans la période des réalisations, de la concrétisation nécessaire : le bilan en est l'enregistrement d'un disque qui permet de vérifier le chemin parcouru, de mesurer l'efficacité d'une orientation musicale. Cette période est décisive, mais le groupe en est conscient.

Donc trois enregistrements coup sur coup : la musique du film de Jérôme Lapérouse, « Continental Circus », consacré au champion motocycliste australien Jack Findley; celui, déjà évoqué, de Daavid Allen à Londres; mais surtout, celui du Camembert Électrique, premier véritable LP du Gong. « Continental Circus » est un disque de commande. Le propos du film délimite l'orientation de la musique qui doit se faire évocation. Mais si le sens et l'idée de la musique, sa finalité sont préétablis, il n'en reste pas moins que le disque permet de vérifier l'efficacité nouvelle du groupe qui provient manifestement de son nouveau membre Pip Pyle. Si la porte est fermée définitivement à la folie sonore spontanée, au délire débridé de la première époque, le décalage à l'intérieur de la musique du groupe entre l'expression et le soutien rythmique est dépassé. Il y a maintenant cohérence totale, mais ceci au détriment de la spontanéité et de toute proposition subversive. Le groupe est solidement charpenté, structuré à l'extrême, entièrement tendu vers l'efficacité. C'est la voie définitive, celle qui doit conduire au succès, puisque sont réunis l'originalité de propositions nouvelles et une propulsion fortement rythmée.

Le groupe joue plus fort, c'est une impression qui se dégage des premiers échos de l'enregistrement à paraître du « Camembert Électrique ».

**MAIS DURANT L'ÉTÉ DEUX ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS, CONSIDÉRABLES MÊME, ET QUI CONCERNENT DIRECTEMENT L'AVENIR DU GROUPE SE SONT PRODUITS. ILS INTRODUISSENT PEUT-ÊTRE UN 4<sup>e</sup> TEMPS DANS L'ÉVOLUTION DU GONG.**

En juillet Kevin Ayers dissout le Whole World et rejoint Daavid Allen et les autres membres du groupe. Quelques semaines plus tard, c'est au tour de Robert Wyatt qui, lui, se sépare définitivement du Soft Machine, de venir s'associer à cette véritable communauté de musiciens. A priori, des apports qui semblent d'une richesse considérable. Mais que peut signifier une orientation musicale totalement et fatalement différente à un moment où le groupe pouvait obtenir la consécration lors de son passage à la Fête de l'Humanité? — PAUL ALESSANDRINI.



# WEELEY OU LA NON FETE

Un dur week-end pour Jacques Chabiron.

Le festival de Wight n'ayant finalement pas eu lieu, c'est à Weeley, au nord-est de Londres, près de la côte de la Mer du Nord, que se déplacèrent cette année les foules que les festivals drainent régulièrement. Weeley est un patelin de quelques centaines d'habitants, et la principale voie d'accès est la gare, minuscule, qui n'avait très certainement jamais été le théâtre d'une telle agitation.

Le site du festival s'étendait juste à côté de cette voie ferrée et, après avoir rendu votre ticket, il vous fallait présenter ou acheter celui qui vous permettrait de voir et entendre de la musique pendant deux jours complets. Petit moment de petite angoisse, comme d'habitude, au contrôle; les laissez-passer sont-ils ou non valables? On ne sait jamais, n'est-ce pas? Ils l'étaient, et le restèrent, dans les conditions pré-

vues. Evidemment, un souci de moins. Des milliers de tentes déjà plantées sur les champs juste fauchés tachaient à perte de vue ce paysage gris-vert, légèrement vallonné. Des gens, par groupes ou bien solitaires, arrivaient de partout, convergeant vers le sommet de la colline, sous le regard impavide des campeurs qui attendaient minuit, l'heure où le premier groupe se présenterait sur la scène. Sur les camping-gaz rouillés, de

vieilles bouilloires cabossées sifflaient tandis que certains parachevaient leur installation, que d'autres jeunes gens buvaient leur nième thé de la journée. Beaucoup semblaient être là depuis plusieurs jours. Ceux qui n'avaient pas d'abri ramassaient la paille abandonnée sur le sol et se construisaient des huttes, parfois sommaires, parfois fort élaborées, charpentées au moyen de branches.





D'une chapelle, sur la gauche, semblait provenir cet « Atom Heart Mother » qui étendait ses lentes vagues sonores sur le camp et la campagne toute entière. Cela s'annonçait bien.

Par contre, l'enceinte dans laquelle on se proposait d'installer les amateurs de musique me parut bien petite, déjà fort convenablement garnie alors que des milliers de personnes se trouvaient dans le camp et que d'autres milliers de gens étaient annoncés pour les journées du samedi et du dimanche. Nous n'étions que le vendredi 27 août, et ce week-end était chargé de promesses, dont celle de voir et d'entendre quelques groupes de qualité sur les quarante annoncés. Le dimanche 29, à 14 h., lorsque je quittai Weeley, alors que les musiciens s'étaient sans arrêt succédés sur la scène, je n'avais vu qu'un seul groupe vraiment intéressant. C'est peu.

### Folk morose

Le groupe qui ouvrit le feu nous fut annoncé comme venant de signer chez Island. J'aurais bien voulu comprendre son nom, mais la sono était tellement pourrie qu'elle le rendit inaudible. Et pourtant, ce n'était pas cette sono la seule responsable de la médiocrité navrante de ce groupe. Guitare, basse, batterie, un chanteur énorme, au visage gras, mauvais chanteur, guitariste nul de surcroît, qui tenta en vain de faire plaisir à quatre-vingt ou cent mille personnes. Island a sans doute voulu trouver de nouveaux Free, et parviendra certainement à faire un disque acceptable avec ce groupe. C'était le premier, on pardonna. Douze heures plus tard, alors que rien d'intéressant n'avait eu lieu, on ne pardonna plus. Si vous savez ce qu'est un festival, ce que c'est que se faire marcher dessus par des types qui s'excusent d'un « Sorry » mécanique; que d'avoir mal au cul à force d'être assis sur une terre qui se durcit de minute en minute; que, dès que vous voulez vous lever, pour vous dégourdir, des dizaines de « Sit down » retentissent (si vous êtes danseur, défoncez de préférence, on ne vous dit rien); si vous connaissez tout cela, et le reste, vous savez que si le spectacle/musique se traîne, une irrésistible envie de foutre le camp ne tarde pas à vous marteler les tempes.

Tous ces groupes se ressemblaient comme des frères. Tous les guitaristes jouaient trop mal pour pouvoir normalement oser seulement se présenter. D'ailleurs, ils jouaient tous de la même façon, les mêmes choses, et il fallait surtout jouer très, très vite, c'est sans doute très important. Tous les groupes folk étaient tristes à pleurer, qu'ils soient d'Écosse ou d'ailleurs. Certains commençaient leur set d'une façon qui pouvait éveiller l'intérêt, mais

cela ne dura jamais au-delà d'une ou deux chansons. L'on retombait vite dans ces tentatives de dépoussiérage des vieilles chansons anglaises. Ils avaient beau arriver avec des banjos, des contrebasses et autres instruments insolites, ça ne changerait rien. Tout le monde, j'en suis sûr, s'emmerdait. Seul Al Stewart, peut-être, qui vint le samedi soir interpréter « Love Chronicles », sa chanson-fleuve, obtint un succès digne d'être pris en considération. Les quelques groupes qui revinrent étaient bien davantage poussés à nouveau sur la scène par les disc-jokeys que rappelés par le public.

Le public, d'ailleurs, était bien plus occupé à se défoncer consciencieusement à l'acide qu'à se passionner pour la musique. Edgar Broughton, lui, fut merveilleux, dans le petit matin de ce samedi. Il tint la scène plusieurs heures, arrachant les gens à leur sommeil, les forçant à reprendre en chœur des thèmes simples, tels que, bien entendu, « Out demons out ». Et cela marcha, car Broughton prit sa tâche à cœur, et il voulait faire un tabac, pas tellement pour sa gloire, surtout pour faire plaisir aux gens. C'est réellement un personnage attachant, Broughton, qui se dépense sans compter, mouille vraiment sa chemise. Il a d'autre part une belle voix forte et claire, très pure dans son genre, et il est accompagné par un groupe à la cohésion parfaite, qui semble parfaitement comprendre les desseins de son leader et le soutient en toute occasion impeccablement. Il est difficile de décrire sa musique : rien de génial, c'est cette pop véritablement anglaise qui, lorsqu'elle est de bonne qualité, comme celle-ci, n'a plus grand chose ni du blues, ni du rock. Simple de la musique très électrifiée, pas désagréable en l'occurrence.

Les Pink Fairies vinrent. Je fus non seulement fortement déçu mais effaré d'avoir pu penser qu'il s'agissait d'un bon groupe. Encore un guitariste qui joua sans s'arrêter pendant plus d'une heure, encore un batteur qui osa faire un solo de dix minutes, alors qu'il ne savait même pas respecter un tempo. Beurk.

Mungo Jerry fut le plus grand succès populaire de cette première journée, et je n'hésite pas à dire que je les préfère, et de très loin, à toutes ces horreurs qui nous abrutirent sans complexes. Le son était assez bon, pour une fois, et Mungo fit son truc, et il le fit bien, en véritable professionnel. Tout est en place, ça balance, on ne s'ennuie pas. Ils connaissent leurs limites, savent qu'il ne sert à rien d'improviser pendant une demi-heure si l'on n'a rien à dire. Eux, au moins, ont le respect du public, savent qu'un festival n'est pas un concert ordinaire. Même sans goûter la musique de ce groupe, on se doit



Maggie Bell.



Rod Stewart.

d'admettre que tous connaissent parfaitement leur métier — et cela compte beaucoup.

D'autres groupes insignifiants défilèrent toute la journée. Au village, on allait contempler les épaves de voitures qui brûlèrent pendant la nuit : des rigolos allumaient du feu, dans les champs, près de leur campement, et allaient faire un tour. Le vent violent attisant les flammes ne tardait pas à faire se propager le feu qui embrasait le chaume et la paille, provoquant quelques drames. « Release », l'organisation qui apporte du secours aux mal-drogés et autres nécessiteux, fit une collecte qui rapporta quelque chose comme 230 livres sterling pour les dégâts causés aux victimes.

### L'ordure

Quant au village, il commençait à être envahi par les assiettes en carton aban-



T. Rex.



Un ange.

données sur le sol, par les détritiques en tout genre, dont ces boîtes de coca auxquelles on prête de multiples usages, par exemple : filtrer la fumée du hash (on perce un trou dans la boîte, on fiche le joint dans ce trou, et l'on aspire la fumée par l'autre ouverture). La crasse et l'ordure s'installaient partout, envahissaient tout; on croyait rêver. Situation encore plus pénible dans l'enceinte où vous vous asseyez tranquillement sur le tas d'ordures que votre voisin a accumulé pendant des heures. Les Anglais font toujours la queue, pour manger, boire ou pisser. Pour manger. Ils mangent n'importe quoi, des frites sucrées, recouvertes d'une épaisse couche d'oignons. L'odeur d'oignons flotte sur tout Londres, sur toute l'Angleterre, pourrait-on dire. Oignons frits, absolument partout, distribués à la louche. Ils respectent si peu leur estomac, que celui-ci finit par ne plus

être facilement dégoûté. Normal, donc, que les Anglais, pas écœurés du tout, restent calmes à la vue de ces immondices puantes, à la vue de cette souille dans laquelle ils oublient complètement toute dignité, toute retenue ou sens de l'hygiène le plus élémentaire. Eux-mêmes sont sales et déplorables, ne font aucun effort pour lutter contre ces conditions de vie indignes.

Le village d'un festival devient maintenant une très importante opération commerciale. Outre les stands de boustifaille, il y a des dizaines d'échoppes dans lesquelles on trouve des objets allant du ceinturon clouté aux disques vendus « au prix usine ». Il y a même des astrologues. Une pompe a débordé, imbibant la terre et la rendant plastique, molle. Les porteurs d'eau pataugent jusqu'aux chevilles. Quelques Hell's Angels traînent. Hier, ils ont avahcés les barrières métalliques qui délimitaient l'enceinte réservée à la presse, laquelle est maintenant réduite à sa plus simple expression : c'est devenu leur territoire, et il vaut mieux rester où l'on est. Les Hell's ont déjà fait quelques dégâts, comme toujours. Quelques bonnes actions, aussi, par exemple en éteignant un incendie qui menaçait de s'étendre dangereusement. On les a remerciés avec quelque chose qui les a saoulés, sans doute, et ils ont cassé la gueule à un type, juste à côté de moi. Tellement à côté que j'ai reçu un bon coup de pied qui ne m'était pas destiné. Le type rossé a été pris à parti parce qu'il portait une veste de Hell's Angels, alors qu'il n'était visiblement pas un Ange de l'Enfer. Ses explications véhémentes semblaient les satisfaire et ils se préparaient à le laisser partir lorsque l'un des Maudits s'est aperçu que l'autre tremblait de peur. Un grand coup de tête a été le signal de la bagarre. Ce gosse de seize ou dix-sept ans s'est

en un éclair vu assaillir par quatre ou cinq Maudits qui lui tombaient dessus à coups de gourdin, coups de pieds et autres traitements de choc. Ils ne raffinent pas, les Angels. Ils cognent, dur, et le même avait la moitié de la figure emportée. Plus tard, les flics ont confisqué les motos, et les Anges ont aussitôt fait une déclaration comme quoi « que si nos bécanes nous étaient pas rendues vite fait et même plus vite que ça, on allait aller chercher nos pots et qu'on ferait une descente à trois ou quatre cents et que ça ferait mal ». Des costauds d'un service de sécurité privé ont fini par virer les Angels.

### Bonne et mauvaise musique

Stone The Crows fut magnifique de bout en bout. Lee Harvey est un excellent guitariste, Colin Allen un batteur passionnant, et Maggie Bell une grande chanteuse qui sait, elle, se tenir sur une scène. Elle n'est pourtant pas très belle, hein, mais il fallait la voir dans sa salopette à carreaux, cette mèche rouge vif qui partait de ses tempes, arpentant la scène à grands pas, exécutant volte-face sur volte-face, se frottant à ses compères d'une façon suprêmement explicite. Et cette voix qui en rappelle certes d'autres, mais qui ne peut que vous prendre, vous secouer et vous faire mal. Elle était plutôt excitante, Maggie Bell. Il aurait mieux valu aller faire une promenade d'amoureux en sa compagnie plutôt que de rester écouter ce lamentable groupe qu'est devenu Colosseum. Empressons-nous d'ajouter que cette appréciation ne vaut que pour Colosseum par rapport à lui-même, à ce qu'il pourrait être, et non pas par rapport aux groupes précédemment évoqués et sur lesquels nous avons craché notre noir venin.

En comparaison de certains, bien entendu, Colosseum est assurément le meilleur groupe du monde. N'empêche qu'à force de se mordre la queue, elle va finir par se couper. En clair, si Colosseum ne change pas très rapidement sa ligne de conduite, le groupe risque fort de se dissoudre. Le guitariste ne prend plus du tout son pied en jouant cette musique, Heckstall-Smith joue de plus en plus mal (ou, s'il essaie quelque chose, ce n'est pas du tout convaincant), Hiseman nous a encore gratifié de son solo/démonstration de vingt minutes (dix, en fait), Chris Farlowe est bien plus souvent dans les ailes que sur la scène venant de temps en temps montrer qu'il a l'une des voix les plus extraordinaires de l'Angleterre. D'ailleurs, la seule fois où il a pris les choses en mains, il a recueilli une phénoménale ovation. Le reste du temps, Colosseum a joué dans une indifférence polie, faisant applaudir son nom et sa réputation. (suite p. 97) — JACQUES CHABIRON.



# HISTOIRE DE BABY JAMES



« They're gonna put me in the movies, They're gonna make a big star out of me. I'll play the part of a man who's sad and lonely »

And all I have to do is act naturally... » C'était une nuit de l'été dernier, à Tucumcari, petite ville du désert du Nouveau Mexique choisie par Monte Hellman pour y tourner « Two-lane blacktop », son premier long métrage depuis 1965. Cette année-là, il avait dirigé un Jack Nicholson encore inconnu dans « Ride in the whirlwind » et « The shooting », westerns psychologiques qui ne trouvèrent jamais de distributeur aux States malgré l'accueil réservé par la critique lors de leur projection à Paris. Pour « Two-lane blacktop », qui conte l'aventure de deux « drag racers » désireux de connaître l'ivresse de ces routes infinies que chantait Bo Diddley (« Roadrunner ») vers le milieu des années 50, Hellman se vit offrir 900 000 dollars par Universal Pictures et décida de ne pas employer d'acteurs professionnels : il engagea Dennis Wilson (le batteur des Beach Boys), une lycéenne de dix-sept ans du nom de Laurie Bird et James Taylor, auquel il donna le rôle principal...

Cette nuit-là donc, une atmosphère enfiévrée régnait dans le motel où la production avait loué une suite pour la totalité de la durée du tournage ; une party avait été organisée pour marquer l'anniversaire de Beverly, la publiciste d'Universal, et toute l'équipe était réunie, ainsi que les acteurs ; on notait également la présence de Joni Mitchell venue retrouver son « old man », James Taylor : arrivée la veille lors d'une party qu'il donnait dans sa chambre, elle avait exprimé le désir de jouer « for all the beautiful people who are here » et, tandis qu'un ami lui apportait son dulcimer, Sweet Baby James avait accordé sa guitare et commencé à chanter « Mr Tambourine Man »... Bientôt Joni s'était jointe à lui, imitée en cela par le cercle des invités présents, et les accords de « The Hunter » et de « For free » avaient envahi les murs de la chambre. Puis tout le monde s'était tu afin de laisser James et sa lady interpréter le magnifique « Circle game » pendant lequel on avait vu Michael Goodwin, le critique cinématographique de Rolling Stone, essuyer quelques larmes... A deux heures du matin, le couple s'était

retiré et ses amis ne l'avaient retrouvé que tard dans l'après-midi : Taylor jouait de la guitare assis au bord de la piscine et Joni lui tricotait un pull pour l'hiver qu'ils ne passeraient pas ensemble...

Mais ce soir, tout n'était pas aussi « cool ». Les derniers applaudissements résonnaient encore dans la pièce, les invités de Beverly ayant tenu à marquer leur admiration pour ce répertoire que le couple venait, une fois encore, d'interpréter avec une merveilleuse sensibilité. Sweet Baby James semblait maintenant se morfondre ; il jeta un long regard vers Laurie Bird, sa partenaire féminine de « Two-lane blacktop », assise seule dans un angle du mur et commença à chanter : « They're gonna put me in the movies/They're gonna make a big star out of me/I'll play the part of a man who's sad and lonely/And all I have to do is act naturally... » Laurie releva la tête et lui sourit tandis que le silence tombait soudain sur l'assistance. James Taylor venait de perpétrer un de ces actes de désespoir dont il est coutumier, créant un « anticlimat » lourd d'implications pour la foule présente qui semblait maintenant presque honteuse du bruit qu'elle avait provoqué durant toute la soirée, des propos anodins échangés et de l'enthousiasme témoigné à ce jeune homme de vingt-deux ans cynique et fatigué. Cette foule se rappelait brusquement que Sweet Baby James, s'il était la première star des Seventies, n'en restait pas moins un malade mental aux rechutes fréquentes, un junkie depuis longtemps familiarisé avec l'éventail des substances prohibées par la société qui l'avait rendu fou. Une fois encore James Taylor fournissait, par son magnétisme, la preuve involontaire de ce que l'Amérique croyait voir en lui depuis plusieurs mois déjà : IL ÉTAIT MALADE... Semblable en cela à des milliers de gens de sa génération, il souffrait d'une maladie dont l'Amérique se sentait enfin responsable... Une maladie qui saisissait et rongait Noirs et Blancs sans faire de distinction, frappant les fils de famille aisée de la même manière qu'elle frappait les laissés-pour-compte des ghettos : au bras de préférence... Une maladie qui devenait chaque jour plus exigeante et ne disparaissait jamais sans emporter quelque chose... Ce

soir-là, dans le petit motel de Tucumcari (New Mexico), l'Amérique écoutait chanter Sweet Baby James sans penser à l'interrompre : elle n'ignorait plus désormais qu'il faudrait beaucoup de temps et de patience pour le guérir...

## Taylor and Co

Il n'est pas pensable que l'on puisse aborder le cas James Taylor sans s'arrêter un instant sur l'histoire de sa famille, originaire de Caroline du Nord et dispensatrice de docteurs, d'alcooliques et de personnages aux tendances suicidaires. Chez les Taylor, il semble qu'une génération sur deux se heurte à des problèmes insurmontables : la plus chancelante tire les enseignements de la conduite de la précédente, réussit dans la médecine et fait des enfants instables qui, à leur tour, se trouvent confrontés à des situations dramatiques... Le grand-père de James était un physicien qui donna lui-même naissance à son fils Isaac, ce qui causa la mort de sa femme la semaine suivante ; pour oublier, le grand-père Taylor se mit à boire et succomba après deux mois d'ivresse perpétuelle. Isaac, le père de James, fut élevé dans le souvenir constant de cette vie ratée, reçut une éducation très stricte, devint Doyen de la section de Médecine à l'Université de Caroline du Nord et eut cinq enfants : James, Livingston et Kate prirent avant leur majorité le chemin des hôpitaux psychiatriques ; Alec, l'aîné, se révéla très tôt être un solide buveur ; Hugh, le seul qui ne chante pas, semble pour le moment avoir échappé aux tragiques destinées de sa famille...

La raison de ces adolescences tourmentées provient certainement du fait que le Dr Taylor s'attachait toujours à développer chez ses enfants un goût immodéré de l'exceptionnel. Ils furent élevés au milieu d'une forêt de pins, dans une magnifique demeure à l'architecture chinoise emplies de vieilles lampes au verre teinté et d'antiquités orientales. Le couple Taylor, qui était quelque peu musicien, possédait une discothèque de folk assez vaste ; les enfants se familiarisèrent très vite avec les chansons de Woody Guthrie et de Leadbelly ; Alec apprit le violon, Livingston et Kate le piano et James se mit au violoncelle... Comme le déclare encore aujourd'hui Isaac Taylor, « vous ne pouviez pas

grandir dans un tel environnement sans avoir à attendre un jour beaucoup de votre personne. L'architecture de la maison contribuait à faire sentir aux enfants Taylor qu'ils étaient des gens spéciaux promis au succès ». A un reporter qui évoquait un jour cette phrase de son père, Livingston répondit : « Quand vous arrivez dans le monde réel, vous découvrez tout à coup que vous ne possédez rien de spécial et vous vous demandez « Que suis-je ? ». Alors vous commencez à chercher les moyens de prouver à chacun que vous êtes spécial... ».

C'est lors d'un séjour dans la résidence d'été que la famille possédait à Martha's Vineyard, petite île du Massachusetts, que les enfants Taylor choisirent la musique pour prouver leur talent. James fut le premier touché ; il initia Livingston à la musique de films et persuada Alec d'acheter des disques de blues ; Kate se joignit bientôt à eux et ils se forgèrent un solide répertoire de classiques. L'été, il arrivait que James entraînant Livingston dans une tournée de camps de vacances où ils interprétaient des hillbilly-songs. Et puis il y eut la rencontre avec Kootch...

## Kootch et McLean

Kootch, de son vrai nom Danny Kortchmar, est aujourd'hui guitariste de Jo Mama et devait devenir le meilleur ami de James. Il vint jouer un soir dans la résidence d'été des Taylor qui commençaient à acquérir une certaine renommée auprès de la population locale. Lorsque le Révérend Gary Davis donna un concert à l'Unicorn Coffee-house de Martha's Vineyard, Kootch et James se produisirent en première partie et scellèrent leur amitié d'un passage que le propriétaire ne consentit à payer que sous la menace du revolver du Révérend... Cette date marque le début d'une époque qui devait s'avérer capitale pour James : il commençait à prendre certaines distances vis-à-vis de sa famille et de l'atmosphère étouffante qui y régnait parfois. Avec Kootch, il fit de longues randonnées dans l'île afin de trouver de problématiques engagements ; il leur arrivait souvent, lorsqu'ils stoppaient sur des routes peu fréquentées, de rester des heures entières dans le calme et le silence de ces endroits à la limite du magique ;

James se pénétra profondément de cette quasi-spiritualité que partagent les solitaires et ce fut son premier trip, le plus beau...

A l'automne de cette année-là, James entra à la Milton Academy de Boston où il s'ennuya et passa la majeure partie de son temps à jouer de la guitare dans sa chambre. L'été suivant il retourna en Caroline du Nord, dans la grande demeure de Chapel Hill, et forma sans trop y croire un orchestre de r'n'b', « the Fabulous Corsayers », dans lequel Alec était chanteur, lui-même tenant la guitare rythmique. Et puis, lors de sa dernière année à la Milton Academy, James fit une dépression nerveuse et entra au McLean Hospital, une institution mentale pour gens riches et inadaptés... C'est là qu'il composa le fameux « Knockin' round the zoo » qui décrit l'atmosphère dans laquelle on « guérit » les « malades » : « Il y a des barreaux à toutes les fenêtres et les cuillères sont comptées... Maintenant le gardien va essayer de me calmer/En me disant que je vais bientôt m'en aller/Mais je sais qu'il ne peut le souhaiter/Car je ne cesse pas de l'énerver... ». Ce dont James souffrit le plus lors de sa captivité fut certainement l'impossibilité totale de s'adonner à la musique. Livingston eut un peu plus de chance puisqu'il trouva, en arrivant l'année suivante pour y soigner une « crise d'adolescence », un psychiatre de McLean qui le conseilla à Jon Landau des journaux Rolling Stone et Crawdaddy ; quand le moment fut venu pour Kate d'entrer à McLean le même psychiatre avait formé trois orchestres : la petite Taylor prit la direction de l'un d'eux qu'elle baptisa Sister Kate's Soul Stew Kitchen. Si Livingston et Kate supportèrent sans trop de difficultés leur réclusion, il n'en alla pas de même pour James qui, après avoir reçu une lettre de Kootch, décida de partir pour New York afin de former un rock'n'roll band. Pour réaliser ce projet, il s'attacha les services d'une infirmière qu'il avait séduite et inventa un prétexte pour faire pénétrer un ami qui possédait un camion dans la cour du McLean Hospital dont il devint le seul pensionnaire à s'être échappé...

## Le trip new-yorkais

Dès son arrivée à New York, James



Qu'est-ce qui  
fait le succès de James Taylor?  
Rien. Rien  
« d'important », tout au moins.

retrouva Danny Kootch qui, après un séjour chez les King Bees avec le batteur Bishop O'Brien, avait décidé de former un nouveau groupe. James se joignit à eux et ils trouvèrent un vieil ami, Zach Weisner, qu'ils engagèrent comme bassiste. Vers la fin de 1966, les quatre membres de Flying Machine s'installèrent dans l'atelier de Kootch à Greenwich Village; ils débutèrent au Café Bizarre et se produisirent ensuite dans un des hauts-lieux du folk new-yorkais, the Night Owl; leur répertoire était alors composé de « Don't talk now », « Rainy day man », « The blues is just a bad dream », etc., morceaux dont James devait faire son premier album, paru deux ans plus tard chez Apple. The Flying Machine enregistra un simple, « Night Owl/Brighten your night with my day » (deux compositions de James) pour Rainy Days Records et les producteurs n'hésitèrent pas à sortir, début 71, un album de « demos » réalisées il y a quatre ans qu'ils regroupèrent sous le titre de « James Taylor and the Original Flying Machine »...

New York, pour James, ce fut la drogue plutôt que la musique: l'acide, la mescaline et tous les gentils euphorisants que sont le hasch et l'herbe, naturellement, mais aussi l'opium, la cocaïne et l'héroïne... Au sujet de cette dernière, il semble que James se montre aujourd'hui fort discret; l'époque à laquelle il devait satisfaire cette habitude coûteuse ne lui a laissé aucun sentiment de fierté, dit-il... « Ce fut très facile, pour moi. J'avais suffisamment d'argent pour entretenir mon esclavage et je ne suis jamais allé jusqu'à cambrioler pour m'en procurer. J'ai eu des amis; certains sont morts et d'autres sont « accrochés » depuis des années; j'ai parfois l'impression de leur voler quelque chose et je n'en suis pas très fier... » (Propos recueillis par Timothy Crouse. Rolling Stone.)

Après avoir passé un hiver glacial dans des conditions matérielles désempérées, les membres de Flying Machine se séparèrent à l'arrivée des beaux jours.

James, lassé de la vie new-yorkaise, prit la décision de s'expatrier pour un temps indéterminé... Kootch, qui était sur le point de joindre les Fugs, allait une fois encore avoir une influence bénéfique sur les destinées de son ami :

juste avant que celui-ci s'embarque pour l'Angleterre, Kootch lui donna le numéro de téléphone de Peter Asher que les King Bees avaient accompagné à l'époque de l'invasion du continent américain par les groupes issus du Liverpool Sound...

#### Le trip londonien

James arriva à Londres, s'installa à Notting Hill Gate où il loua un appartement et enregistra une maquette de démonstration dans un studio de Soho. Lorsqu'il la présenta à Peter Asher, celui-ci était devenu le producteur attitré d'une compagnie révolutionnaire que quatre garçons talentueux mais naïfs, les Beatles, venaient de former; Peter Asher fit écouter la bande à son patron, Paul McCartney, et, avec l'approbation de ce dernier, James Taylor devint l'un des premiers artistes à signer chez Apple... En février 1968, Asher décida que le moment était venu pour le jeune exilé américain d'enregistrer un album: il lui donna un pianiste (Don Schinn), un bassiste (Louis Cennamo, futur Renaissance) et lui permit même de faire venir des States Bishop O'Brien, l'ex-batteur de Flying Machine; ils travaillèrent ensemble trois mois pendant lesquels McCartney vint de temps à autre s'informer de la progression de l'enregistrement, puis le résultat des sessions fut porté à un jeune arrangeur du nom de Richard Hewson. L'album, sur lequel figuraient « Carolina on my mind », « Knockin' round the zoo » et « Rainy day man », sortit en novembre 1968 et recueillit d'excellentes critiques de la presse anglaise.

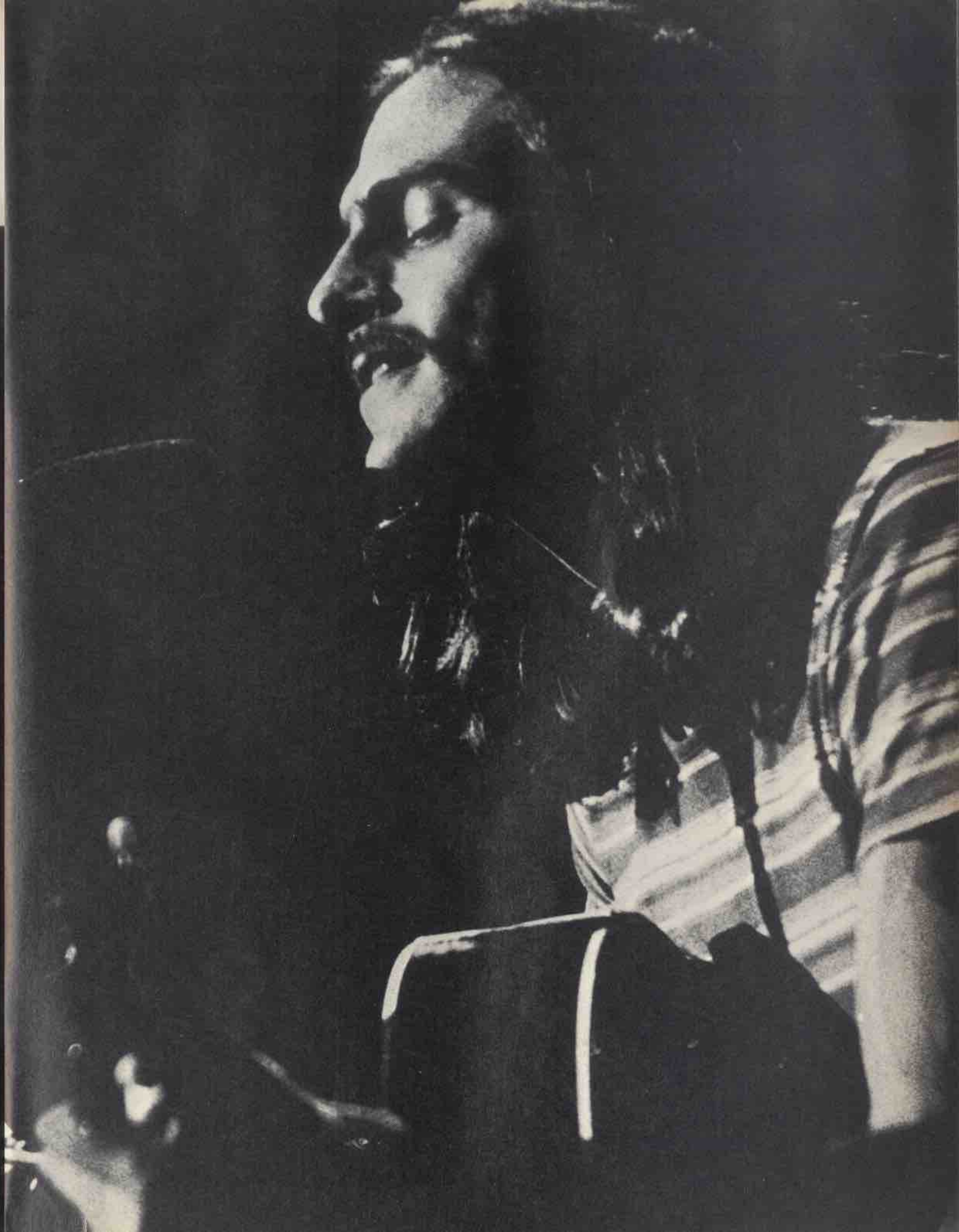
Si la vie lui parut plus supportable à Londres qu'à New York, James ne se détacha pas de la drogue pour autant. Il se piqua pendant la quasi-totalité des sessions de son premier album et, à l'arrivée de Bishop O'Brien, prit des trips d'acide fantastiques, sautant du toit d'un immeuble à un autre, se balançant aux échelles d'incendie... L'année 1969 apporta avec elle une nouvelle crise. Éprouvé par la mort d'une de ses amies (la Suzan de « Fire and rain », morceau qu'il écrivit à cette époque), déçu de voir la date d'enregistrement de son second album constamment retar-

dée, James décida, à l'arrivée d'Allen Klein chez Apple, de retourner aux States. Il prétextait pour cela une allergie insurmontable à l'atmosphère créée par la présence de l'ex-employé des Stones...

#### La première star des années 70

James qui avait réussi, dans ces derniers mois passés à Londres, à se détacher de l'héroïne en faisant usage du visepdone, débarqua aux States dans un état « d'extrême épuisement physique et moral ». Il prit la décision d'entrer dans une institution mentale du Massachusetts, Austin Riggs, y écrivit « Sunny skies » et, une nuit de dépression s'échappa pour aller retrouver Alec et Kate à Martha's Vineyard. Après, ce fut la signature d'un nouveau contrat avec Warner et l'enregistrement du second album auquel Kootch participa. Lorsque « Sweet Baby James » sortit, au printemps 70, l'ensemble de la critique américaine s'enthousiasma sur « Fire and rain », « Sunny skies », « Country road » et « Lo and behold », morceaux devenus aujourd'hui des classiques et l'on put lire, dans la presse « straight » comme dans son équivalente « underground » des citations dythirambiques du genre « Baby James: la première superstar des années 70 » (Don Heckman. New York Post); « James Taylor est-il le nouveau phénomène public? » (G. Aronowitz. New York Times); « Un poète grimaçant » (Robert Christgau. Village Voice); « James Taylor est un génie qui se réserve » (Bud Scoppa. Rock)...

Depuis, la gloire s'est emparée de James Taylor. Lui affiche un mépris souverain des choses du business, refuse les interviews ou déclare qu'il continue à entretenir son personnage, puisque c'est là tout ce qu'on lui demande... Ses amis sont devenus célèbres, tout comme Livingston, Alec, Kate, et pourtant son dernier album, « Mud Slide Slim » est une immense plainte, voile sourd déchiré par des traits d'un effroyable cynisme. Mais qu'est-ce qui fait le succès de Baby James? Rien. Rien d'important tout au moins. Le cri d'un homme qui sombre ou d'un camé qui meurt. Le bruit d'une fille qui pleure ou d'une feuille qui tombe... — YVES ADRIEN.





**JIMI HENDRIX**  
**27.11.42 18.9.70**

Hello my friend  
so happy to see you again  
I'm so alone  
All by myself  
Just couldn't make it.  
Salut mon ami  
Content de te revoir  
Je suis si seul  
Et tout seul  
Je n'y arrivais pas.

Have you heard Baby  
What the winds blowing down  
Have you heard Baby  
A lot of peoples coming right on down.  
As-tu entendu Baby  
Ce que souffle le vent  
As-tu entendu Baby  
Tous ces gens qui arrivent







Communication is coming on strong  
It don't give a damn Baby  
If your hair is short or long.  
Le temps de l'échange est venu  
On n'en a rien à foutre  
Que tes cheveux soient longs ou courts

I said get out of your grave  
Everybody is dancing in the street  
Do what you know don't be slow  
You gotta practice what you preach  
Cause it's time for you and me  
come to face reality.  
Je te demande de sortir de ta tombe  
Tout le monde danse dans la rue  
Fais ce que tu sais faire, ne traîne pas  
Mets tes idées en pratique  
Parce qu'il est temps pour toi et moi  
Viens regarder la réalité en face.

Forget about the past Baby  
Things aint what they use to be  
Keep on Straight Ahead.  
Oublie le passé Baby  
Les choses ne sont plus ce qu'elles  
[étaient]  
Continue d'avancer.

We got to stand side by side  
We got to stand together and organize  
They say power to the people  
that's what they're screamin'  
Freedom of the soul  
Pass it on, Pass it on to the young and old.  
Il nous faut aller côte à côte  
Il nous faut aller ensemble et organiser  
Ils disent pouvoir au peuple  
C'est ça qu'ils crient  
La liberté de l'âme  
Tu dois la passer, aux jeunes et aux vieux

You got to tell the children the truth  
they don't need a whole lot of lies  
Cause one of these days Baby  
They'll be running things.  
Tu dois dire aux enfants la vérité  
Ils n'ont pas besoin de tous ces  
[mensonges]  
Car un de ces jours Baby  
C'est eux qui dirigeront.

So when you give them love  
You better give it right  
Woman—Child—Man and Wife  
the best love to have is the Love of Life.  
Alors quand tu leur donnes l'amour  
Tâche de le bien faire  
Femme - Enfant - Homme et Épouse  
Le meilleur des amours est celui de la  
[Vie.]

Hello my friend  
So good to see you again  
Been all by myself  
I don't think I can make it alone.  
Keep Pushing Ahead.  
Salut mon ami  
C'est bon de te revoir  
J'ai été solitaire  
Je ne crois pas que je peux y arriver  
[tout seul]  
Continue de pousser.

Jimi Hendrix  
August 1970.

Paroles reproduites avec l'aimable autorisation  
de Bella Godiva Music Co. « Straight ahead »  
est interprété par Jimi Hendrix dans le 30 cm  
« Cry of love » (Reprise dist. Kinney).









# DONNEZ-MOI ASILE

Une interview des frères Maysles, réalisateurs du film « Gimme shelter »

**Q :** Comment a été conçu « Gimme Shelter » ?

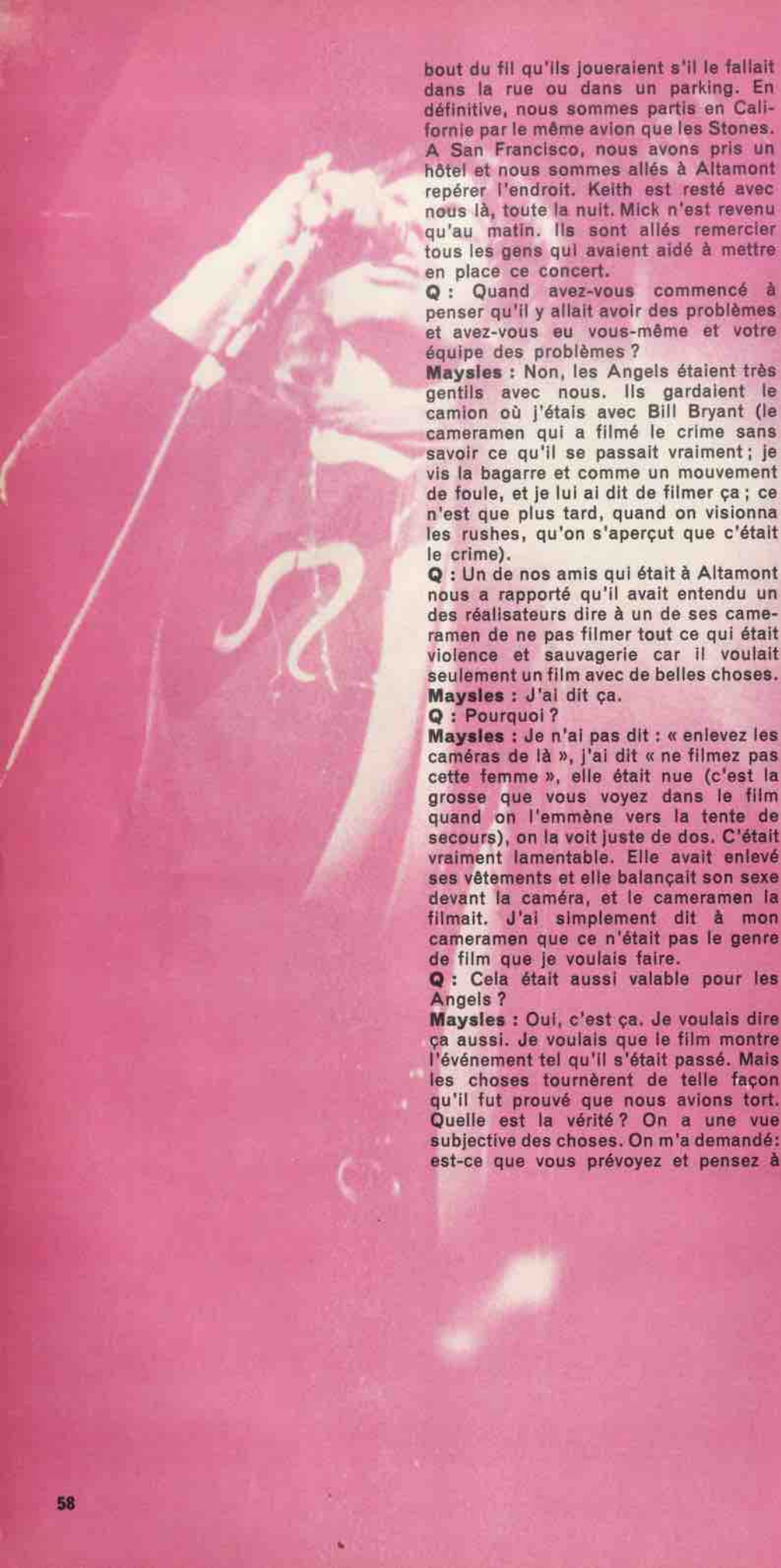
**Maysles :** Nous avons seulement filmé ce qui est arrivé. Nous avons rencontré Mick Jagger pour la première fois la veille du concert de New York. Je venais de Boston spécialement afin de voir dans quelles conditions nous pouvions faire un film sur leurs trois concerts de New York. Jagger me cita et nota les principales chansons, celles qui devaient être les plus intéressantes à filmer. Après cela nous sommes devenus bons amis. Nous commençâmes alors à parler d'un film plus important. Nous n'avons jamais parlé du concert gratuit en Californie. En réalité je ne savais rien de ce concert à ce moment-là. Je ne savais même rien de ce qui allait se passer en définitive. Je suis arrivé tout à la fin de la conférence de presse de

New York où cela fut annoncé. La séquence de cette conférence que vous voyez dans le film n'a pas été filmée par nous. Nous étions là sans équipement et nous avons acquis ce matériel plus tard. C'était seulement une heure et demie après avoir signé l'affaire pour le tournage des trois jours. Jagger dit que cela pourrait être intéressant pour moi d'assister à leur prochain concert et de voir à quoi ça ressemblait, apprendre comment le show était monté. Il m'expliqua comment les éclairages fonctionnaient et il me décrivit exactement le genre de numéro qu'il faisait, comme par exemple le « Prodigal son » avec lui et Keith seuls sur la scène, et ainsi de suite. A ce moment-là, je ne savais rien d'eux. Je ne les avais jamais vus avant. Le concert suivant était à Baltimore, le soir même. Nous arrivâmes en retard à

cause du trafic et nous vîmes seulement les trois dernières chansons ; et puis nous eûmes à revenir à New York pour recruter des techniciens pour le film. Nous commençâmes à ce moment-là à parler de la possibilité de filmer plus longtemps, car nous savions qu'ils devaient faire une tournée en Russie. Altamont n'était même pas inventé encore.

La première fois que j'ai entendu parler d'Altamont ou du concert gratuit, ce fut à Muscle Shoals en Alabama. A ce moment-là, nous continuions le tournage au jour le jour. Nous ne savions pas si nous irions jusqu'en Californie avec les Stones ou pas. La dernière chose que j'ai entendue à ce sujet, c'était Keith qui disait qu'ils avaient des problèmes avec l'emplacement pour le concert ; je l'ai entendu dire à quelqu'un à l'autre





bout du fil qu'ils joueraient s'il le fallait dans la rue ou dans un parking. En définitive, nous sommes partis en Californie par le même avion que les Stones. A San Francisco, nous avons pris un hôtel et nous sommes allés à Altamont repérer l'endroit. Keith est resté avec nous là, toute la nuit. Mick n'est revenu qu'au matin. Ils sont allés remercier tous les gens qui avaient aidé à mettre en place ce concert.

**Q :** Quand avez-vous commencé à penser qu'il y allait avoir des problèmes et avez-vous eu vous-même et votre équipe des problèmes ?

**Maysles :** Non, les Angels étaient très gentils avec nous. Ils gardaient le camion où j'étais avec Bill Bryant (le cameramen qui a filmé le crime sans savoir ce qu'il se passait vraiment ; je vis la bagarre et comme un mouvement de foule, et je lui ai dit de filmer ça ; ce n'est que plus tard, quand on visionna les rushes, qu'on s'aperçut que c'était le crime).

**Q :** Un de nos amis qui était à Altamont nous a rapporté qu'il avait entendu un des réalisateurs dire à un de ses cameramen de ne pas filmer tout ce qui était violence et sauvagerie car il voulait seulement un film avec de belles choses.

**Maysles :** J'ai dit ça.

**Q :** Pourquoi ?

**Maysles :** Je n'ai pas dit : « enlevez les caméras de là », j'ai dit « ne filmez pas cette femme », elle était nue (c'est la grosse que vous voyez dans le film quand on l'emmène vers la tente de secours), on la voit juste de dos. C'était vraiment lamentable. Elle avait enlevé ses vêtements et elle balançait son sexe devant la caméra, et le cameramen la filmait. J'ai simplement dit à mon cameramen que ce n'était pas le genre de film que je voulais faire.

**Q :** Cela était aussi valable pour les Angels ?

**Maysles :** Oui, c'est ça. Je voulais dire ça aussi. Je voulais que le film montre l'événement tel qu'il s'était passé. Mais les choses tournèrent de telle façon qu'il fut prouvé que nous avions tort. Quelle est la vérité ? On a une vue subjective des choses. On m'a demandé : est-ce que vous prévoyez et pensez à

l'avance à ce que vous allez filmer ? Non. Mais vous savez, vous prenez chaque chose comme elle arrive et vous tournez chaque minute, et c'est le travail, et vous dites : prenons ceci et cela et cela, et ne filmions pas les autres choses. Cela n'est vraiment pas l'histoire et vous pouvez avoir tort.

**Q :** Qu'avez-vous ressenti la première fois que vous avez vu le film ?

**Maysles :** J'étais effrayé par ce que je pensais être l'affreuse qualité des images que nous avions filmées à Altamont. Je pensais vraiment que c'était mauvais et minable. Environ un mois plus tard, je me rendais compte que chaque fois que mes cameramen prenaient leurs appareils, ils étaient surveillés étroitement par un Hell's Angel, et ces types sont les plus grands paranoïaques du monde. Ils peuvent vous casser la gueule comme ça. Vraiment, on ne filmait pas dans l'endroit le plus facile. Nous commençâmes à monter les vues d'Altamont, image par image, plan par plan, et nous avions juste assez pour couvrir chaque chanson. Nous n'avions eu aucune caméra en bonne position, juste une vue générale. Nous n'avions pas d'éclairage spécial ou des choses comme ça. Ce n'était pas le genre du film. Nous ne voulions pas demander aux Stones de modifier leurs éclairages. Par eux-mêmes ils sont une action et nous ne voulions pas les changer, ni à Altamont, ni à Madison Square Garden, ni ailleurs. Les gens disaient que leur show était éclairé spécialement pour le film, pour créer l'événement, mais ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais parlé à Chip Monck (le responsable des éclairages des Stones). Nous filmions les gens tels qu'ils sont.

**Q :** Dans le film les Stones ne sont pas montrés à leur avantage. Est-ce que ça ne déplaisait pas à Jagger de voir le film sortir tel qu'il était ?

**Maysles :** Nous eûmes le contrôle artistique total du début à la fin. Je voulais leurs opinions, bien sûr. C'est pourquoi nous leur avons montré le film. Nous avons filmé les séquences de Jagger devant la table de montage à Londres. La qualité de ces images n'est pas celle que nous souhaitions.

**Q :** Comment avez-vous réussi à filmer le crime ?

**Maysles :** Nous ne savions pas si nous l'avions filmé ou pas. Nous devions le chercher. Trois ou quatre personnes disaient qu'elles l'avaient filmé, mais en réalité elles n'avaient rien du tout. Aussi, nous dûmes agrandir quelques prises et les visionner image par image. Ce n'est qu'après le concert que nous avons appris qu'il y avait eu un crime.

**Q :** Quel fut la réaction des Stones à la vision du film tel qu'il est dans sa version commerciale ?

**Maysles :** Seul Mick l'a vu. Il l'a aimé. Il l'a vu le jour de l'An, le jour où il est sorti à New York. Quand les autres l'ont vu, ils ont juste vu un montage grossier et ils étaient assez déprimés. C'est un peu comme un concert. Quand c'est fini vous vous sentez toujours déprimé. Vous avez le même sentiment quand vous sortez d'un concert.

**Q :** Certaines critiques disent que le film confirme les pires opinions que l'on avait déjà sur Jagger.

**Maysles :** Bien. Les gens veulent toujours le voir comme un leader. Ils le veulent pour diriger la révolution, pour les libérer de la prison dans laquelle ils sont.

Vous vous souvenez à Altamont, il y avait une rumeur qui disait que les Stones allaient libérer les prisonniers qui étaient dans la prison près d'Altamont, qu'on attendait ça d'eux. Je pense que Jagger était autant gêné que moi par ce genre de choses. Je pense qu'il se comporte très bien dans de telles circonstances. Ce type qui a été tué, quand il s'est mis à courir vers la scène avec son revolver dans la main, il pouvait aussi bien monter sur la scène et... Cela paraissait possible. Avec tous ces dingues vous ne savez jamais ce qui peut arriver. Si j'avais été à la place de Mick, j'aurais été complètement paniqué. J'étais d'ailleurs assez paniqué, mais moi je pouvais toujours m'échapper, lui il ne pouvait pas. Ne pensez-vous pas que c'est assez courageux et gonflé de la part des Stones de ne même pas avoir empêché la sortie du film ? Ils pouvaient le faire facilement, en ne donnant pas les droits

pour la synchronisation par exemple, mais ils ne l'ont pas fait. Le film n'est pas très conforme à leur image commerciale mais ils n'ont rien fait pour l'arrêter. Il n'y a pas eu de merdiers de ce genre. Tous les distributeurs avec qui nous avons essayé de conclure l'affaire étaient effrayés par le film. Ils ne voulaient pas s'aliéner le marché des jeunes et avaient peur de donner une mauvaise image de leur firme.

Évidemment, le film c'est une vraie descente d'acide, mais cependant une bonne œuvre artistique et en cela même c'est réjouissant et vivifiant. Après tout, les plus grandes œuvres, pièces de théâtre, histoires, et autres œuvres de la littérature mondiale, sont des tragédies. Prenez tout Eugène O'Neill, Arthur Miller, Tennessee Williams ; ce n'est pas « Sunnybrook Farm ».

**Q :** Quel accueil du public attendez-vous pour le film ?

**Maysles :** Je me suis rendu compte que les gosses revenaient cinq, six, sept fois. Ils le voient et le voient encore. C'est le premier film que je fais et qui ne m'a jamais ennuyé, autant pendant le montage que pendant tout le reste. La musique est si fantastique !

**Q :** Comment jugez-vous Jagger en tant qu'acteur ?

**Maysles :** Je pense que Jagger peut faire ce qu'il veut.

**Q :** J'ai cru comprendre que vous avez montré le film aux Angels ?

**Maysles :** J'étais très naïf. Je suis allé droit à leur repaire. Nous avions fait un arrangement par téléphone. Nous leur avons dit que nous leur montrerions le film à la condition qu'ils nous laissent filmer leurs réactions et leurs commentaires. Ils ont trahi cette promesse. Mais quand nous sommes venus, nous leur avons quand même fait une projection. Il y en avait deux qui étaient assis par terre, tout près de l'écran, et quand on en arriva à la scène où l'on voit le couteau qui s'enfonce, image par image, ils se sont regardés en disant : « Out of sight, out of sight » (interjection que je ne peux traduire faiblement que par « du tonnerre » ou « au poil »). Ils prennent vraiment leur plaisir avec la violence dans toutes ses expressions. Je peux

vous en raconter des histoires sur eux !

**Q :** On vous a reproché d'avoir coupé Santana et Crosby, Stills and Nash dans le film afin de faire du sensationnel avec Altamont.

**Maysles :** J'ai suivi Santana jusqu'à Londres, puis en Suisse, et alors ils ont dit que cela ne les intéressait pas, qu'ils ne faisaient pas de politique, que c'était plus l'affaire de l'Airplane que la leur. Peut-être n'ont-ils pas aimé la qualité du son pour leurs prises. Mais c'était la même qualité que pour l'Airplane et ce n'est pas une très bonne qualité. Quant à CSN, je n'ai pas filmé grand-chose d'eux.

**Q :** Que pensez-vous de Woodstock ?

**Maysles :** Long, ennuyeux. Dans le montage je n'ai vu aucun rapport entre les musiciens et le public. Ces trucages, l'écran divisé en deux ou en trois, m'ont ennuyé. Ils font des close-ups sur les drumbeats et ainsi de suite, et la manière dont ils ont filmé les choses, je ne pense pas que ce soit la bonne manière de filmer un groupe de rock : les pieds, le dessus de leurs têtes, puis les guitares. Ça ressemblait à un grand, grand spectacle mis en image d'une façon très arbitraire. Si vous construisez quelque chose vous devez apporter une sorte de conclusion. Quand j'ai vu à la fin les déchets sur le sol, j'ai compris que ce film avait été conçu comme il y a quarante ans.

**Q :** Et le film sur Dylan, « Don't look back » ?

**Maysles :** J'étais complètement « en dehors ». Ces gens qui interviewent Dylan et la séquence avec Albert Grossman... Tout semble avoir été fait trop long. C'était si sombre, c'était comme si on devait me forcer à entendre et à voir tout cela. J'y suis allé avec l'idée d'aimer ce film, je connais bien Pennebaker (le réalisateur) et j'aime Dylan. Je pense que Monterey Pop était une excellente approche, simple, directe. Bien meilleure que Woodstock. Vraiment dans « Don't Look Back » il n'y avait rien qui pouvait vous obliger à rester dans le cinéma. Si c'est ainsi qu'un film doit être sur un tel sujet, je le refuse. — (Propos recueillis par ALAIN COUDERC.)



Il y avait beaucoup de raisons pour faire ce petit voyage, la principale étant probablement cette réputation fascinante qu'ont fait à Amsterdam la plupart des jeunes gens qui y ont été, comme s'ils avaient trouvé là-bas un Kathmandou des plaines. Mais, justement, Kathmandou aussi a eu une réputation fascinante, et puis on en est revenu. Amsterdam est tout ce que l'on attend d'elle, physiquement en tout cas : âgée, vénérable, faite de jolies maisons en briques toutes semblables, prolongées vers le bas par un double presque aussi vrai qu'elles-mêmes tant il est reflété avec précision par l'eau verte et immobile des canaux. On peut presque visiter la ville en regardant l'eau. Il y a aussi les filles dans les vitrines et les hippies qui fument du hashisch dans la rue, mais oui. Cartes postales. La vie entre les briques et l'eau semble paisible, presque ennuyeuse — mais il vaut mieux s'ennuyer un peu en liberté que de buter sur des flics à chaque coin de rue, c'est sûr —, mais je ne sais pas, ce n'est que l'impression de deux jours, pas grand chose.

Une autre bonne raison était le concert. Les. Et elle s'est avérée d'autant plus judicieuse que Creedence ne viendra pas en France. Paris, croyez-le ou non, les a refusés, eux, l'un des deux groupes les plus populaires du monde. L'Olympia ne pouvait pas les prendre à cause de ses magiciens qui ont truffé les planches de chausse-trappes (tiens, il y a donc des trucs ?) ; le Palais des Sports était occupé par le matériel de l'idole nationale ; le TNP, d'abord d'accord, s'est soudain souvenu des « troubles » occasionnés par le concert de Country Joe pour dire « non » au dernier moment ;

le manager du groupe est venu en catastrophe à Paris pour essayer d'arranger le coup, et après que la possibilité de faire passer ses poulains à la Fête de l'Huma ait foiré elle aussi, il s'est rabattu sur la Mutualité qui a dit d'accord un soir pour dire pas d'accord le lendemain matin. Écœuré, le groupe a refusé ensuite de passer à Lyon. On n'est pas près de le revoir en France... Pourquoi cet échec inconcevable ? Parce que Creedence ne fait payer que quinze francs à ses spectateurs ? Parce que quelqu'un de puissant a agi en sous-main pour empêcher les autres de profiter de l'aubaine qu'il n'avait pu saisir ? Un nom revenait avec insistance sur les lèvres de l'entourage de Creedence, écorché mais bien reconnaissable. Ou bien sont-ce les flics qui ont décidé que les grands groupes de rock — ceux qui attirent beaucoup de monde, pas les Pretty Things — constituaient un trop grand danger pour la sécurité de l'État et devaient être bannis de Paris ? Qui sait ? Un peu de tout cela peut-être, et vous, vous ne verrez pas Creedence. On leur a répété, pourtant, que Lyon ça n'était pas « mieux que rien », que c'était mieux tout court sur bien des plans, ils n'ont rien voulu savoir, vexés par l'affront que leur faisait la Ville Lumière. Ils ne sont pas bien subversifs, pourtant, ces trois jeunes gens... Ils descendent dans les Hilton, et n'en sortent que pour s'engouffrer dans des limousines noires, des lunettes également noires sur les yeux ; ils se calefrent dans des loges dont ils sortent en courant, protégés par deux rangées de gorilles, pour se jeter sur scène. Même scénario au retour. Mieux protégés (mais contre quoi ? le choléra ?

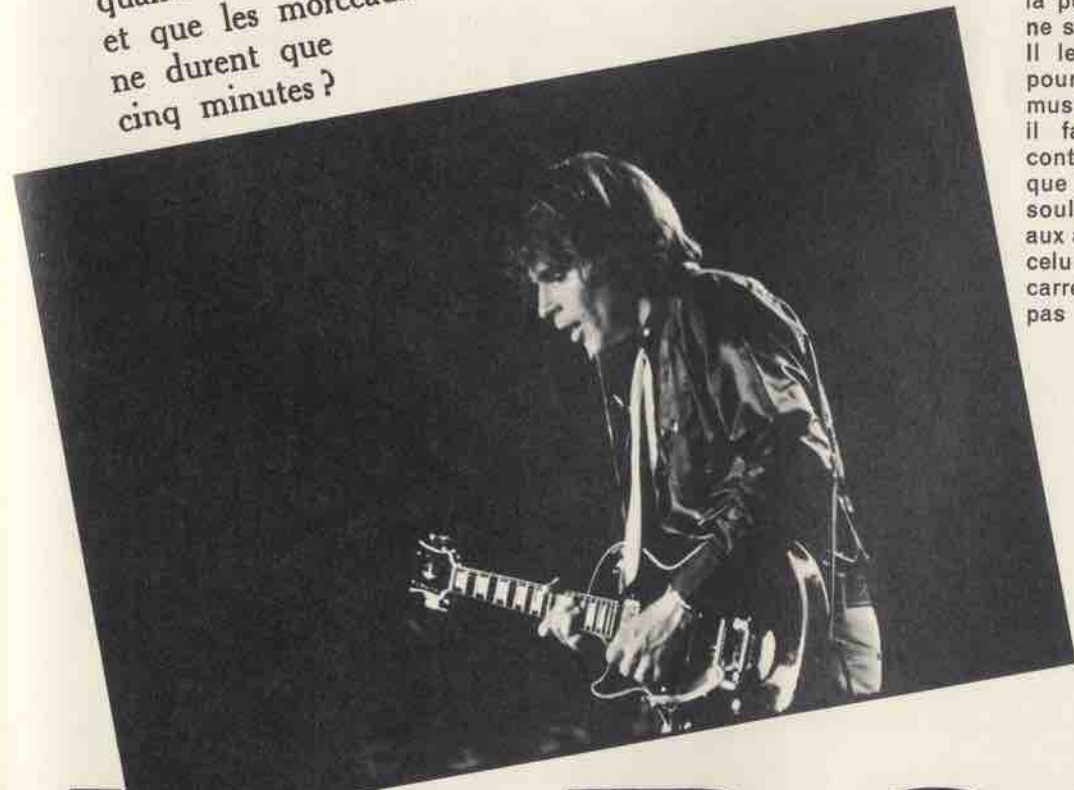
le communisme ? l'amour ?) que Fort Knox, ils traversent l'Europe sans rien en voir sinon les salles de concert hurlantes, les suites sans chaleur des palaces et les aéroports par les hublots de leur jet personnel. Mais, d'un autre côté, ils tiennent absolument à ce que les Européens ne paient pas plus de quinze francs pour les voir, et ceci compense bien cela. Par bien des aspects de leur attitude, John Fogerty et ses deux compagnons continuent la tradition des superstars américaines de la chanson, ces animaux — Elvis, Dylan — que l'on croyait d'un autre âge. Mais une telle mine d'or doit être bien gardée, par des managers ou sous-managers qui font écran entre les « boys » et le reste du monde. Ils ont l'air, ces managers, de décider par eux-mêmes mais ne vous y trompez pas : ceux qui commandent ce sont toujours les vedettes. Il est tellement plus facile de dire « non » par personne interposée et de dire « oui » soi-même... Mais quelle très grande vedette n'est pas, quelle que soit sa mentalité, finalement obligée de vivre de cette façon ?

Le Concert-Gebouw d'Amsterdam est une salle à la fois vieille et neuve, une sorte de petit Albert Hall coquet dont les moulures de plâtre portent en lettres d'or les noms des grands musiciens classiques de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. On doit pouvoir y caser deux mille personnes au grand maximum et, bien entendu, il fut facilement rempli deux fois. Creedence est populaire en Hollande ; plus qu'en France (ou, par exemple, un « Hey Tonight » se vend à un peu plus de cent mille exemplaires) et moins qu'en Allemagne (où le même titre frôle



John Fogerty.

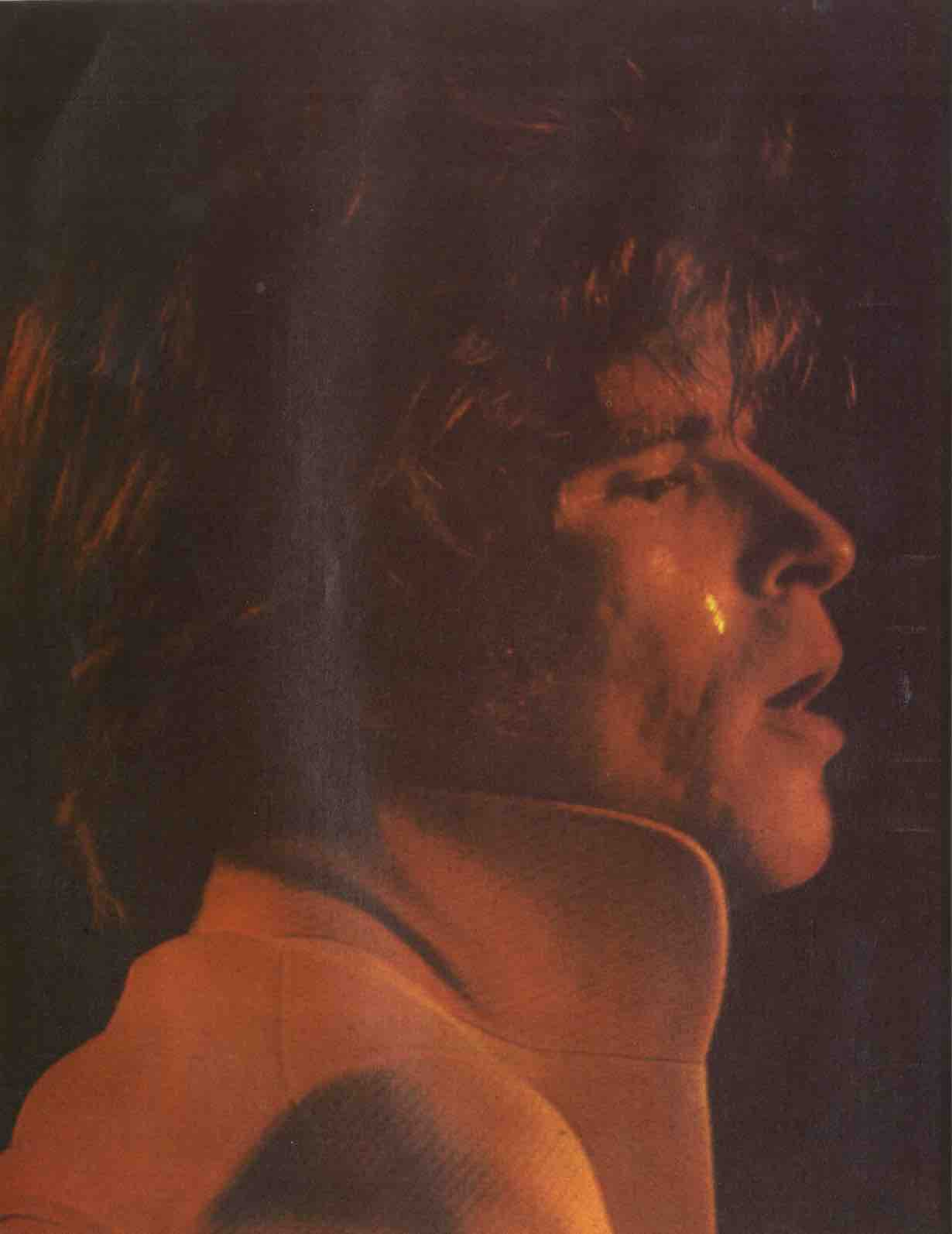
Wow ! Comment  
maintenir une ambiance  
pendant quatre-vingts minutes  
quand on démarre à cent à l'heure  
et que les morceaux  
ne durent que  
cinq minutes ?



le million d'exemplaires vendus). D'abord, et c'était une excellente surprise, il y avait Tony Joe White. Creedence sait choisir ses premières parties — souvenez-vous de Wilbert Harrison l'an dernier —, non seulement en fonction de leur pure qualité musicale, mais aussi par rapport au climat général du show. Ainsi, Tony Joe White et Creedence font des musiques qui se ressemblent par bien des points (leur origine, leur esprit, la façon de les interpréter) mais ne sont pourtant pas littéralement semblables. De sorte que l'on reste plongé dans une même ambiance du début à la fin sans avoir l'impression de réentendre les mêmes choses. Rock and roll sudiste, chaleureux, expressif au plus haut point, dépourvu de toute espèce de précipitation (même quand ça va très vite). Je me rappelle Tony Joe il y a trois ans quand, totalement inconnu, il jouait dans un club de la banlieue parisienne ; s'il y avait cinq personnes en semaine, c'était un succès. Et il chantait déjà quelques-unes des chansons qui font aujourd'hui partie de son répertoire. Le succès a été long à venir pour ce paysan du bayou mais il est maintenant là pour longtemps, même si Tony Joe ne sera jamais une très grande vedette. Il le mériterait pourtant, s'il suffisait pour cela de faire de la très bonne musique, et honnête (malheureusement, il faut souvent faire exactement le contraire). Musique venue de plus bas que la Dixie Line (en dessous on a du soul, au-dessus on fait ce qu'on peut) aux accents trainants et colorés, comme celui, incroyable, de Tony Joe, musique carrée et suffisamment dense pour ne pas avoir besoin de s'étendre bien

# ROCK AND ROLL





John Fogerty.

longtemps sur un sujet. Tony Joe n'est pas très loin du blues du Mississippi, et pour cause : il est né en Louisiane et a passé les dix-huit premières années de sa vie à se balader dans les bayous boueux, chassant les crapauds-buffle ou fuyant les alligators, à ramasser le coton et le maïs dans la pauvre ferme de ses parents, à apprendre des musiciens noirs son art. Authentique.

Une mèche épaisse lui descend à ras des yeux. Nez de boxeur, dents de lapin, les lèvres molles et le menton lourd de Presley. Une voix terriblement profonde et basse qui gronde ou ronronne, un accent du terroir invraisemblable qui change la couleur des mots et les fait swinguer. « Dis is a story abat two kids, dey sit by de river. One is kinda big fella, de oder one's smaller. Name's « Roosevelt and Ira Lee ». Derrière lui, un trio, section rythmique à la façon Memphis (c'est d'ailleurs de là qu'elle vient), solide ; orgue (Mike Utley), basse (Donald « Duck » Dunn) et batterie (Sammy Creason). Tout cela est simple et cohérent. « A night in the life of a swamp fox », du nouvel album de Tony Joe ; son jeu de guitare est remarquable, partagé entre un travail rythmique qui rappelle parfois celui des guitaristes de R'n'B, avec un petit son sec et précis tiré d'une seule corde, et de grandes échappées sonores quand la semelle pèse sur la pédale et que les accords, graves comme la voix, s'ouvrent grands pour se refermer aussitôt, étouffés net. Tony Joe et son groupe vous font danser dans votre fauteuil, sans forcer, sans crier. Le public hollandais, qui a l'air plus au courant que celui de par ici, reconnaît toutes les intros, celle de « Rainy night in Georgia » comme les autres. Tony Joe se fait crooner, phrases plaintives dont la dernière intonation devient soudain étrangement profonde. Toujours les histoires du pays, comme « Mississippi River », superbe chanson dédiée au fleuve (une de plus qui chante les eaux boueuses), interprétée par Tony Joe, seul sur scène, à la guitare acoustique. Et puis du rock avec « My kind of woman » et son riff pareil à ceux des cuivres de Memphis, haché, dur, son tempo gras répété des milliers de fois par les mains, avec « Going back to the country », imitation des rocks des années cinquante, rapide, net, brûlant : « I'm going back to the country where the sweet magnolia grows ». Le magnolia aussi fait partie de la mythologie du Sud. Comme la polk salad que l'on mange des jours de grande famine et qui a inspiré à Tony Joe son plus grand succès à ce jour, « Polk Salad Annie ». Et puis, à la fin du second concert, une excellente et longue version de « Stormy Monday » qui permet à Tony Joe de faire une démonstration de son jeu de guitare solide et coloré. Il a le chic pour ne



Tony Joe White.

jamais s'éloigner beaucoup, en solo, des harmonies fondamentales du morceau qu'il interprète, ornant les accords de base plus qu'improvisant réellement et maintenant ainsi le climat. Les retours sont moins pénibles... Dommage qu'il ne vienne pas en France, Tony Joe : il y aurait certainement plus de succès qu'il y a trois ans... Le gros morceau, c'était tout de même Creedence. Ça m'avait sérieusement intrigué, ces critiques qu'avait soulevé son passage à l'Olympia l'an dernier. Car Creedence est un groupe fantastique, le plus grand qui ait émergé ces dernières années du continent américain, et il n'y avait pas de raison plausible pour qu'il soit aussi bon sur disques et aussi médiocre sur scène. Et, après avoir vu et entendu Creedence deux fois

pendant plus d'une heure, j'en suis encore à me demander. Car ce que j'ai vu et entendu, c'était un groupe qui balançait une musique étincelante et se tenait mieux que bien sur les planches, un groupe qui arrivait à faire danser ses roadies (qui devraient pourtant être saturés) derrière les amplis et aussi les journalistes anglais (alors que c'est un groupe américain). Wow ! Comment maintenir une ambiance pendant quatre-vingts minutes quand on démarre à cent à l'heure ? Comment ne jouer que des succès (et n'en faire durer aucun plus de cinq minutes) pendant ce même temps ? Il n'y a qu'un groupe au monde qui puisse faire cela. Deux, avec les Stones. Ils ne sont plus que trois, comme chacun sait. Tom Fogerty est parti parce



qu'il « en avait assez d'entendre ses disques à la radio », et l'on ne s'en aperçoit même pas — ce qui tendrait à démontrer qu'il est peut-être aussi parti parce qu'il ne servait à rien. Frustration ou saturation ? Son frère John, l'âme du groupe, accentue de plus en plus ces tendances qu'il a toujours montré à se prendre pour un rocker de la « grande époque » : cheveux courts et houppe au-dessus du front — manque cependant la gomina —, costumes de scène à col relevé et foulard à la Presley, hanches lascives. Finis les tifs dans le cou, les chemises à carreaux et les jeans. Restent les bottes de cow-boy qui font un curieux effet avec l'ensemble. Peu importe, puisque John Fogerty est un musicien exceptionnel, à coup sûr l'un des seuls capables de donner autant de plaisir à son public.

Neuf micros sur la batterie de Doug Clifford, qui a aussi des bras de bûcheron. Deux belles petites Gibson noires pour John. Un bassiste. Et c'est parti, vite. Tout groupe construit son répertoire de scène en fonction de la qualité, de l'impact et de la popularité de ses morceaux, gardant généralement les meilleurs pour la fin. Que Creedence débute son show par « Born on the Bayou » est très révélateur : si le meilleur est au début, le meilleur sera aussi à la fin. Une note tenue longtemps, comme un sifflement, et puis, simultanément, les trois autres répétées à l'infini pendant que la basse et la batterie entrent ; toc-a-toc... tchac... toc-a-toc... tchac... when I was just a little boy standing on my daddy's knees my papa said « son don't let the men get you 'n do what they've done to me cause they'll get ya maamama... ». John mord littéralement le micro, la bouche vorace, éructant les mots de sa chanson, secouant sa mèche et frappant les planches du talon. Pas moyen d'ignorer, dès cette chanson initiale, que Creedence est le plus fameux groupe de pur rock qui ait jamais existé, que John est l'égal des plus grands de ses inspirateurs. Musique purement physique dont la fonction est de faire naître l'excitation, c'est sûr ; mais son grand avantage est de le faire avec une parfaite honnêteté et d'arriver à ses fins sans employer le moindre artifice. Le rock de Creedence est pur, dépouillé, simple comme bonjour mais cependant inimitable. Il est en effet le résultat d'un nombre de qualités auquel peu de formations peuvent prétendre : le talent de musiciens de ses trois membres, la voix de John, la cohésion absolument remarquable de l'ensemble, et surtout le génie de John pour écrire des mélodies totalement évidentes (quatorze chansons et vous pouvez toutes les siffler en sortant) et les paroles qui vont avec, plus cette intelligence rare qui permet au groupe de s'en tenir à une simplicité

qui fait sa force alors qu'il a — aucun doute à ce sujet — les possibilités techniques de compliquer un peu les choses. C'est ce dépouillement volontaire qui fait penser à certains que Creedence est un « groupe pour disothèques ». Eh, oui, on entend ses chansons dans les disothèques, on les entend à vrai dire partout dans le monde, chez les riches et chez les pauvres, chez les connaisseurs comme chez les profanes, dans les quartiers résidentiels comme dans les bidonvilles, en Finlande comme à Tokyo. Et tout le monde danse. Il n'y a que les Beatles qui avaient réussi cela...

« Susie Q » est le seul morceau du show qui ne soit pas une composition de John Fogerty. Peut-être un peu de sentimentalisme, souvenir des débuts difficiles, du premier album et de la timbale enfin décrochée ; sûrement plaisir de jouer ce riff à la guitare, flexible et chantant, d'interpréter ce morceau qui aurait pu être de John, tellement dans sa manière. « Susie Q » s'étire, change imperceptiblement et se fond dans « Commotion » sans même que l'on s'en rende compte. Stu Cook, qui a des faux airs de John Lennon mais qui rit plus, chante à son tour, d'une voix râpeuse, sa propre composition « Door to door ». Le morceau balance bien, rebondit sans trêve, « you know I'm in a hurry », mais n'a pas ce moelleux, ce balancement inimitable des mélodies de John. Même un morceau comme « Travelin' Band », qui implique l'urgence des titres de Little Richard sur lesquels il est copié à la lettre, possède malgré tout un parfum spécial, celui de Creedence, qui ôte à ce genre de composition toute raideur. De cela, il faut rendre responsable les trois hommes en tant que musiciens, et particulièrement Doug Clifford et Stu Cook qui, morceau après morceau — et particulièrement dans ceux du style de celui-ci au cours desquels John est plus lead guitariste qu'accompagnateur —, bâtissent derrière leur leader cette formidable assise rythmique, magnifiquement économique, surpuissante mais non rigide. Il n'y a pas à cela d'explication mystérieusement technique : ce que font Clifford et Cook n'est pas compliqué ; simplement, ils swinguent et vous font remuer votre derrière quand d'autres, qui jouent exactement la même chose, ont l'air de planter des clous. Encore que pour atteindre à une telle précision rythmique et sonore — regarder Doug Clifford battre, poser ses interventions, relancer un morceau par ses roulements impeccables, assurer les breaks et les reprises sans une bavure, est un régal en même temps qu'une bonne leçon — il soit sans aucun doute indispensable d'être un peu plus que bon musicien. « Fortunate Son », à travers les paroles duquel certains ont voulu voir en Cree-

dence un groupe socialement engagé. « I ain't no fortunate son ». Pourquoi pas ? Ce qui est certain, c'est que Fogerty est un parolier intéressant, bien dans la tradition de ses maîtres les grands du rock, fruste mais vrai. Un homme qui parle de ses expériences d'homme, de son enfance, d'autres hommes (le Père), de ses ennuis d'argent aussi. Mais, et c'est là la différence, très rarement des femmes. Fort peu parmi les chansons de John Fogerty sont des chansons d'amour — heureux ou malheureux ; on dirait qu'il évite le plus possible le sujet, pudiquement. Il est frappant de remarquer que les chansons interprétées par Creedence qui mettent en scène des femmes sont justement celles que John a empruntées à d'autres : « Good Golly Miss Molly », « Susie Q », « I put a spell on you », « I heard it through the grapevine », « The night time is the right time », etc. Peut-être que John ne veut pas parler de ce qu'il ne connaît pas ? Peut-être estime-t-il indigne d'un vrai homme de l'Ouest de s'attarder à ces fadaïses ? « John est un gentleman », m'a dit l'une des jolies groupies hollandaises qui tournaient autour du trio. Qu'a-t-elle voulu dire ?

Maintenant, et c'est le plus grand plaisir que l'on puisse éprouver avec Creedence, le John en question démontre quel fantastique guitariste rythmique il est. Inimitable cette sonorité des cordes caressées d'une main paresseuse mais rapide, cette impulsion, balancement moelleux qui introduit « Lodi » « ...the man from the magazine/Said I was on my way/Somewhere I lost connection/Ran out of songs to play... If I only had a dollar/For every song I sung/Every time I had to play/Where people sat there drunk/You know I'd catch the next train goin'/Back to where I live... ». Paroles typiques de John Fogerty, souvenirs des temps difficiles. On a du mal à imaginer que ces multi-millionnaires ont crevé la dalle et joué dans des clubs miteux pendant dix ans. « Bad moon rising » aussi possède ce même balancement lascif qui permet de reconnaître Creedence à dix kilomètres, et un sens du drame intéressant. L'Apocalypse selon Creedence Clearwater Revival, l'évocation un peu inattendue ici de la mort, déjà envisagée dans la chanson la plus dramatique du groupe, « Graveyard Train ». C'est à ce moment, alors que John danse dans son costume jaune, que l'on réalise qu'ils n'ont jusqu'à présent interprété que des succès formidables, et l'on a la vague impression que cela ne peut durer. Impression immédiatement infirmée par l'introduction en forme de roue de bateau du Mississippi de « Proud Mary », chanson dans laquelle sont résumées toutes les qualités de Creedence. Le plus fascinant, là encore, est l'enchaî-



John Fogerty.



Doug Clifford.



Stu Cook.

nement des accords de la guitare, coulés, ronds, tellement évocateurs à eux seuls de l'idée de la chanson ; il y a bien trop de chaleur là-dedans pour que l'on puisse comparer Creedence à une machine, comme on l'a fait parfois « ...you don't have to worry/Aah you have no money/People on the river/Aahappy to give/Big wheel keep on turnin'/Proud Mary keep on goin'/Rollin'/Rollin'/Rollin' on the river... ». A la fin de chaque morceau, Stu Cook saute en l'air en riant, comme s'il avait eu peur de ne pas y arriver sain et sauf. John Fogerty a de tout petits yeux noirs et une bouche immense. « Up around the bend », « Hey tonight », « Sweet hitchhiker ». Et pour la fin une version renversante de « Keep on chooglin' » mitigée de « Pagan baby » au cours de laquelle le groupe s'achève lui-même pendant dix minutes d'une violence impressionnante. On ne sait plus très bien qui tire et qui pousse, le volume sonore s'enfle jusqu'à étourdir, les accords de guitare se pressent, accélérés jusqu'à l'extase, jusqu'à la libération d'une jouissance partagée par les musiciens et ceux qui dansent entre les fauteuils. Mais, toujours, cette précision, cette économie suprêmement efficace. Le menton appuyé sur la scène, un petit Hollandais à lunettes regarde avec dans les yeux plus d'amour que vous n'en avez jamais vu. Dans sa main, un petit appareil de photo dont il a oublié de se servir pour fixer son rêve inouï.

Ce fut un concert parfait. Il fut, comme tous ceux de cette tournée européenne, enregistré sur le seize-pistes que le groupe trimballe avec lui, et il y aura bien à la fin de quoi faire un album live superbe, qui sera en même temps un « Best of Creedence ». Et le groupe avait encore en réserve quelques chansons non négligeables comme « Bootleg », « Green River », « Wrote a song for everyone », « Down on the corner », « Feelin' blue », « Molina », « Born to move », etc. Incroyable abondance de biens... Mais : aucune nouvelle chanson. Mais : un titre comme « Sweet hitchhiker », qui est la dernière composition en date de John Fogerty, peut être considéré comme faible, non pas dans l'absolu mais en comparaison de joyaux tels que « Proud Mary », « Lodi » et presque tous les autres du concert. Mais : combien de temps mettra l'inspiration de John à s'épuiser ? Cette inspiration qui lui permit de graver cinq albums (le premier n'était pas vraiment de lui) pratiquement sans déchet. Est-ce fait déjà ? Une fécondité aussi invraisemblable que celle des deux dernières années ne peut durer éternellement, c'est évident. Des questions, comme ça. Mais : pourquoi être pessimiste au sortir d'un pareil bain de rock and roll ? — PHILIPPE PARINGAUX.





La Courneuve, 11 et 12 septembre.

# une fête pop ulnaire

Fête de l'Huma. Fête du peuple. Culture populaire ; et toutes ces choses. Ouais. Tout de même, le sourire grince un peu, malgré la belle organisation. Et puis il y a des trucs qui m'échappent : je ne suis pas ouvrier, ne l'ai jamais été, et aurais bien du mal à le devenir. 40-48 heures par semaine, j'ai connu cela il y a longtemps, jusqu'à ce que je découvre que je pouvais gagner ma croûte en me faisant moins chier, parce que mon éducation me le permettait (me permettait de concevoir l'idée qu'on n'était pas obligé de s'écrouler dans un bureau 8 plombs par jour pour faire travailler sa matière grise). Les HLM, j'ai jamais su l'impression que cela faisait de vivre dedans. Quant aux patrons... C'était plutôt les profs, surgés, adjudants, avant les flics. Aussi, il y a des trucs que j'ai du mal à comprendre quand je mets les pieds dans une grande fête populaire française. D'abord parce que mon esprit critique bourgeois me fait penser que la culture populaire ce n'est peut-être pas ça. Une idée qui ne me quittera pas pendant deux jours : faut-il pour distraire les gens — c'est-à-dire, en principe, pour les rendre heureux — leur offrir le même barnum d'abrutissement que celui qu'ils côtoient tous les jours ?

La bouffe d'abord. Il n'y avait pratiquement que ça. Évidemment, deux millions de personnes à nourrir... Mais alors, pourquoi ce manque total d'origi-

nalité dans la distribution, sinon dans les produits eux-mêmes ? Uniformité glauque et monotone des baraques de saucisses-frites, s'étendant à perte de vue, avec pour seule variante le nom d'une fédération quelconque. Les gens ont pourtant grand besoin de quelque chose de différent. Pour les réveiller un peu, d'abord. Politiser, c'est d'abord surprendre, au risque de déranger. Sinon, on retombe dans la crasse conditionnante, abrutissante, quotidienne (télé, journaux ; le médium est le message...). Il ne faut pas hésiter à faire un pas de côté de temps en temps. A force de marcher dans les traces du voisin, on finit par s'enfoncer. Un pas de côté, c'était peut-être sortir des choses habituelles (les concerts pop, nous verrons cela plus loin). Taper autre part qu'au niveau du tube digestif. Il y avait trop de spectacles grotesques : je pense à ce malheureux éléphantéau soumis aux photographes de famille devant un tableau de jungle africaine. Et puis il pleuvait, le ciel était gris, bas, les nuages filaient au ras des HLM. On cherchait la joie... Elle était autre part. Chassée par un sérieux monumental, piétinant dans les flaques d'eau, bouffant une frite sans saveur, attendant en bâillant le résultat d'une loterie où revenaient toujours les mêmes petits lapins au milieu des potiches roses. Une immense foire du Trône, sans chaleur,

sans tendresse, sans rires. C'était samedi, et il pleuvait.

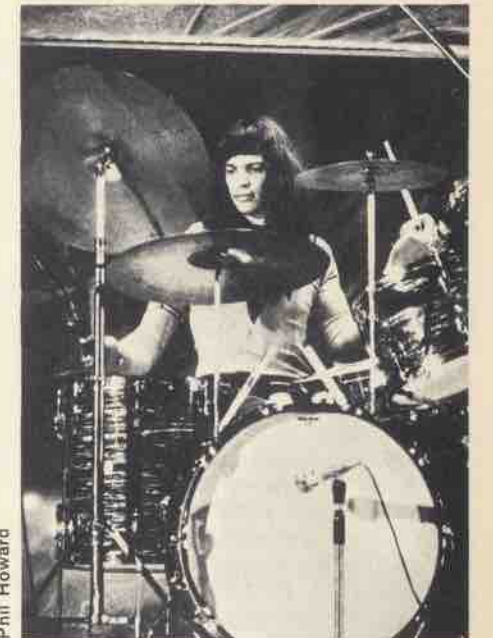
Roulant des idées noires et gluantes comme le ciel, j'errais de stand en stand à la recherche d'un éclair, d'une surprise, et ne trouvais partout que des copies conformes. Et pourtant. Attirés par les noms prestigieux de Joan Baez, des Soft Machine, ou du Gong, des centaines de milliers de jeunes erraient parmi la foule, sans doute cherchant comme moi quelque havre de chaleur tranquille. L'Huma 71, c'était un peu le grand festival qu'on attendait depuis deux ans. Ils étaient bien là 300 000, qui tous écoutent la pop, en parlent, en vivent plus ou moins en attendant l'éclosion, la fête, la nouvelle culture, que sais-je encore ? Comment se fait-il, dès lors, que parmi ces jeunes il ne se soit rien produit, qui ait pu justement être une promesse d'éclosion ? Comme : un journal, imprimé et distribué sur place, des boutiques offrant autre chose que des saucisses-frites, du théâtre de rue, des concerts improvisés, des centres d'information sur les communautés, les Mouvements de Libération de la Femme, les magasins gratuits, les écoles expérimentales, la drogue — origines, conséquences, le tout objectivé... Rien de tout cela. Le calme, le silence total. La France, c'est pas l'Amérique. Il serait peut-être temps qu'elle commence à vivre, cette fameuse nouvelle culture.



Mike Ratledge



Elton Dean



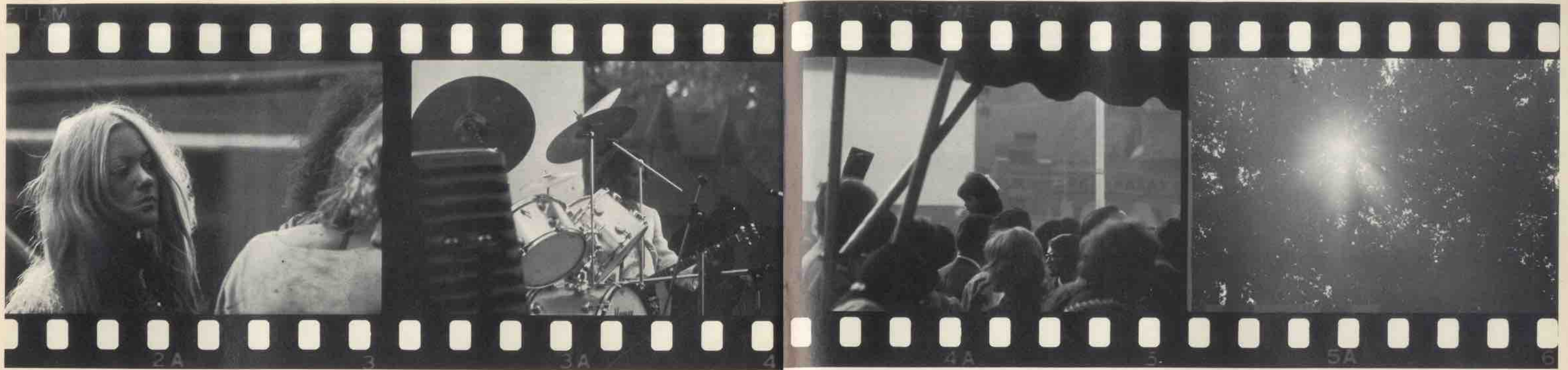
Phil Howard

A moins que l'underground lui soit plus profitable pour survivre. Même dans ce cas, il faudra au moins la défendre. Donc, s'organiser. Restait la pop music. Ah ! la musique. Assis sur son cul, les bras croisés à 200 000 dans l'herbe mouillée, on est bien ensemble, communion et tout et tout. Les records ne font pas partie de mes préoccupations. 200 000 spectateurs

pour les Soft Machine, c'est bien, ça fait un demi Woodstock ; et alors ? Combien parmi ces deux cent mille ont réalisé que ça fait beaucoup de monde, une majorité, qui a quelque chose à défendre ? Ne fut-ce que cette pop music qui est la base de sa culture. Les freaks abondent aujourd'hui dans notre beau pays. Un peu paumés. Très vulnérables, tiraillés entre les marchands

de sapes, de disques, et de bonnes paroles que leur marché potentiel fait saliver. Illumination : à San Francisco, il y a quatre ans, les Diggers brûlaient l'argent et consacraient toute leur énergie à la création d'une véritable alternative au système qui nous étouffe. Pas avec des mots. Une alternative à l'argent, où tout était gratuit. Et cela marchait, très bien même. En France, les freaks,





les jeunes en général (parce que dans ce système de vieillards, la jeunesse représente un anachronisme) se font rouler depuis le début par une masse de types qui les allèchent avec tout ce qu'ils croient leur manquer. Or, ce qui leur manque vraiment, totalement, c'est l'amour, la tendresse, et l'énergie qu'ils suscitent.

Je vous casse les oreilles avec des histoires de problèmes affectifs ? Essayez donc de voir où en sont vos rapports avec votre entourage... Toute personne qui entretient des relations avec vous sans amour, sans chaleur, se fout de votre gueule. Oh ! et puis je fais le moraliste dans un canard à 3 francs 50. Où vous vous masturbez devant Jagger pour vous aider à sortir de votre abrutissement familial, patronal et lycéen. De cela aussi il faudra sortir un jour. Et alors, quoi... ?

Vous voulez que je vous parle des Soft Machine et de mes copains du Gong. Parler de pop music... Là aussi on vous oriente et on vous dit qui qu'est bien et qui qu'est mal. Finalement, les canards pop vous manipulent comme France-Soir fait joujou avec la cervelle de votre papa. Le medium est le message (re). Heureusement, vous ne gobez pas tout. Ça serait tragique ! Alors. D'abord, il y eut Steve Waring et Roger Mason, au palais de la moto. J'aime beaucoup la moto et je vous en recauserai. Il y avait là des machines pas possibles, des trucs insensés de 1937-39 (les années 30, pour la mécanique auto, moto, avion, on n'a jamais fait mieux). Des Vincent, Velocette, HRD, Ratier, qui ne se fabriquent plus, et c'est dommage, parce que ça avait

autrement plus de gueule que les Honda d'aujourd'hui. Il y avait beaucoup de loulous en cuir crasseux, mais pas encore de Hell's Angels. Ah ! Et puis sur une scène, juste derrière les vieilles meules, Mason, Waring, 12 cuillers à soupe, 3 tournevis, une pince-mon-seigneur, 2 clés anglaises, 4 triangles, un banjo, des cloches tibétaines et une guitare. Et tout ça faisait un bruit fantastique, parce que Mason les avait distribués dans la foule et qu'elle prenait un pied monstrueux avec. La participation ils connaissent et ce fut un très bon concert. Chaleureux. Après... après, il y avait bien un peu de free jazz, très loin, mais je n'étais pas trop préparé et je n'ai pas insisté. Restaient les Soft.

Il y avait bien 200 000 personnes, oui. Dont beaucoup criaient assis ! ce qui gênait pas mal l'écoute. Les Soft, ils ont un nouveau batteur — Phil Howard — pas du tout dans le genre Wyatt subtil et tout. Lui, c'est plutôt un roulement continu, plus qu'une ponctuation, un martellement dru, serré, obsessionnel. On doit pouvoir broder pas mal là-dessus. J'ai pensé à la section rythmique de Miles Davis, trame sur laquelle se tissent sans problèmes les improvisations du grand Milou. Chacun des deux sets de Soft Machine fut délivré sans interruption, sans le moindre clin d'œil, répertoire ou autre. Elton Dean — qui joue aussi du piano électrique — et Ratledge se partageant à tour de rôle les honneurs de l'avant-scène. Musique trop forte, trop difficile, trop complexe pour être prise en une seule fois. Il faut la réécouter encore et encore pour, petit à petit, pénétrer la subtilité et

l'incroyable richesse de son langage. Si possible dans le calme. Musique — petite pensée élitiste — qui a dû passer au-dessus de bien des têtes. Les Soft sont difficiles, parce que leur voie personnelle est elle-même difficile. Cela devait apparaître plus clairement dans le concert du lendemain. Beau dimanche, ensoleillé, effaçant les impressions moroses de la veille. La lumière était plus vive, les sourires plus nombreux. La boue était devenue poussière. A l'entrée, un homme de 61 ans qui faisait le tour du monde à pied en traînant un cercueil à roulettes offrait sa petite alternative, sa solution personnelle aux questions qui tournaient dans ma tête. L'odeur de friture était moins pesante, les couleurs des manèges s'étaient rallumées. Sur scène, au fond, au lieu-dit la « discothèque », on commençait à installer le matériel de Magma. J'avais jamais vu encore. Un peu effrayé quand même, a priori, par les déclarations de Vander et ces signes agressifs rouges sur fond noir. On m'avait pas appris ça en Californie ! Et puis, la musique. Je ne sais pas combien de temps. Il y eut des moments pénibles, étouffants, une lourdeur indéfinissable dans la tête, comme des noix qui s'entrechoquent. Des moments légers, aériens, ténus. Des moments monotones, tristes remplissages sans saveur et puis à la fin, après une demi-heure étouffante, à hurler, arrêtez, foutez-nous la paix, un morceau tranquille, rassurant, bon, vous en faites pas, on est arrivés, tout va bien. Magma c'est la vie quotidienne à Paris en 1971. Avec ses rares moments de paix, de lumière, et son abrutissement total pour

le reste, avec quand même, une porte ou une fenêtre en chacun de nous — et c'était peut-être ça le dernier thème. Le kobaïen, c'est, mélangés, le speaker à la télé, les bagnoles, le voisin, les cris du père et de la mère, les ordres et les conseils distribués généreusement pendant 20-30 ans. Le kobaïen, c'est ce qui sort quand on presse la cervelle d'un homme adulte. Reste que l'on peut toujours s'inventer un langage à soi pour trouver une paix et qu'on peut toujours l'appeler « Kobaïa ». Après, c'était le Gong. Bizarre, le Gong, en ce moment. Ils vont très, très bien, la planète verte est toute proche et serait même perceptible depuis que Robert Wyatt et Kevin Ayers se joignent occasionnellement au groupe. Le dernier se trouvait là, si bien que l'on eut quasiment deux concerts Soft : une resucée du premier album et l'autre, perpétuel. Bon. Souhaitons que le nom « Soft Machine » ne serve pas trop à cautionner la multitude de groupes formés par les éclopés du premier et dont la musique, de toutes façons n'a plus rien à voir avec celle que jouent aujourd'hui les seuls détenteurs du nom. Et apprécions la musique du Gong pour ce qu'elle est, farfelue, cosmique, camembert et pop music. Ni française ni anglaise. Gong, simplement. Elle se trouve justement en pleine transformation, sans doute grâce aux changements de personnel — section rythmique roulante de Pip Pyle — aux permutations-Daavid à la basse et Christian Trisch à la guitare dans les morceaux de sa composition. Un brassage toujours profitable. Peut-être que les musiciens anglais dans les groupes français vont leur donner un

sang neuf et faire bouger la machine. Gong, sur scène, c'est toujours un plaisir. Ils ne sont pas constipés, et puis ils ont quelques bonnes idées sur l'action théâtrale. Et il en faut pas mal pour dégeler un peu le public français. Jamais vu un public pareil : tant qu'on ne le viole pas, il ne bronche pas. Il fallut l'arrivée sur scène de Kevin Ayers pour provoquer quelques remous. Kevin est incroyable. Une fille me disait après le concert que c'était le seul vraiment sexy. Les chanteurs et les musiciens pop en France, il faut bien le dire, ne sont pas très sexy. Pour la tronche, ils se prennent tous pour des dieux : tout dans le sourcil froncé et la main frémissante. Mais dans la hanche, l'attitude. Faites de la gymnastique ou du yoga, messieurs, ou allez revoir les vieux films d'Elvis « the pelvis ». La pop doit être sexy, charrier des vibrations sexuelles. « Quand j'écoute le Dead, j'ai envie de faire l'amour ». Citation. C'est quand même pas demain qu'on verra Alice Cooper à la fête de l'Huma. Bon. Pour en revenir au Gong, la fin de son passage avec Kevin Ayers fut, bien entendu, à se lever les fesses pour gigoter un peu (on ne danse pas beaucoup en France dans les concerts pop. Sérieuuuuux !...). Ils jouèrent « I dit it again », ça s'imposait. La prochaine fois, il y aura Robert Wyatt — donc deux batteurs... Le Gong est bien parti.

L'actuelle formation des Soft Machine clôturait le spectacle (...). Démarche radicalement différente. L'enthousiasme populaire baisse d'un cran ou deux. On redevient sérieux. On s'assied et l'on écoute ; ça n'est pas

forcément péjoratif : malheureusement, les Soft Machine sont un des seuls groupes que l'on puisse vraiment écouter. Je veux dire que le fait de les entendre ne suscite pas d'autres besoins — danser, gueuler, se décrocher le nez ou se barrer pour faire pipi — que de les écouter. Ce concert devait être moins long que celui de la veille. Et différent. Il est impossible que deux concerts des Soft puissent se ressembler. La texture même de leur musique les en empêche. Comme la veille, on retrouvait le martellement continu de Phil Howard. Mais Ratledge et Dean semblaient moins éloquents, laissant plus de place au rythme pur, basse-batterie. Hugh Hopper en profitait pour dire toutes les choses qu'il avait à dire. La musique de la Machine Molle est en effet construite de telle façon que n'importe quel (très) bon musicien devrait pouvoir s'y insérer. La section rythmique, par exemple, peut se multiplier. Les solistes aussi. Car il ne s'agit pas vraiment de solistes, puisque chaque musicien en est un. Je ne connais pas ce nouveau batteur, mais il semble que son arrivée au sein du groupe ait une importance énorme. Les phrases de Ratledge, Hopper et Dean collent à merveille à son jeu — encore que le cuivre pousse plus loin, plus haut, plus aigu les accents de son discours. Impossible à saisir, la musique des Soft Machine est sans doute la plus forte, et peut-être la plus violente qui vive aujourd'hui. Elle provoqua des commentaires passionnés (passionnés ?) à la fin du concert, ce qui prouve au moins qu'elle remue quelque chose dans la tête. C'est plutôt bon signe. — ALAIN DISTER.





# PELICULES PLUS OU MOINS PARALLELES

## 4

Après le cinéma indépendant, enfin le cinéma underground : culte de la moto, hell's angels, orgies morbides, démesure et provocation ; une volonté de réveil mais le reflet d'un monde ; mais aussi poèmes, mais aussi préoccupations de l'inconscient, mais enfin cinéma de l'engagement que le temps se prépare à désamorcer tandis que le souterrain s'ouvre à d'autres marginaux.

Cinéma underground, mais aussi ici, cinéma parallèle ou marginal. C'est-à-dire, de toute façon, hors du circuit officiel : se différenciant par le mode de production qui déterminera l'esthétique de ces films. Il ne peut être question d'établir un panorama complet, mais d'essayer à travers les œuvres les plus significatives ou les plus marquantes, de définir les différentes orientations de ce cinéma, prenant ainsi conscience de la valeur idéologique de ces films : efficacité, ou insignifiance, de l'image filmée.

Aux États-Unis, le New Cinéma voit l'apparition, aux côtés du cinéma indépendant (films de Mekas, Shirley Clarke, Kramer, Morissey évoqués dans les précédents numéros) d'un cinéma Underground caractérisé surtout par ses outrances, son jusqu'au-boutisme. Au départ, destruction de toute idée de récit, d'histoire, refus de toute limitation de temps, d'espace (logique officielle du cinéma traditionnel). C'est que ce cinéma se veut transcription directe du rapport entre les fantasmes (émotions) et l'image. Tout sera livré brut, sans réel travail d'épuration, avec un manque de rigueur revendiqué. Un cinéma qui se veut libéré des codes, mais aussi de la morale. Il pratique même une surenchère dans l'érotisme, la pornographie, le monstrueux dont doit naître la beauté. C'est essentiellement un cinéma « artiste », cinéma de poètes, masochiste ou narcissique.

### Scandale et apocalypse

On peut le diviser en trois catégories, marquer trois degrés essentiels dans ce cinéma de rupture. D'une part des films

qui sont en référence constante passés à la tradition hollywoodienne, conservant un goût nostalgique pour les superproductions flamboyantes, les superstars. Courant qui se caractérise par le recours constant au « camp », la célébration des fastes d'un cinéma baroque, pompier, extravagant et d'un luxe outrancier. Toute cette mythologie sera bafouée ouvertement, mais dans ce qui constitue un hommage indirect. Pas de démarche cohérente : fantasmes et exhibitionnisme, névroses, serviront de motivations cinématographiques et seront la matière première de la création. C'est un cinéma drogué qui témoigne directement, anarchiquement, d'une certaine réalité américaine contemporaine, celle de la confusion. Dans la masse énorme des films, parmi une pléiade de réalisateurs, on peut extraire les noms de Kenneth Anger, Markopoulos ou Jack Smith.

Kenneth Anger livrera son cinéma à la magie noire, aux rituels mystico-religieux, mais aussi érotico-fantastiques. Il y a chez lui l'héritage de grands poètes magiciens comme Aleister Crowley : trois films définissent précisément sa démarche et ce, de façon complémentaire. « Fireworks », sorte de poème pédérastique, muet, tourné en noir et blanc, décrit un rituel masochiste, rêve ou délire symbolique : marins qui violent et martyrisent un jeune homme.

« L'inauguration du dôme du plaisir », dans sa débauche de couleurs, de luxe et d'orgies, est l'un des sommets de cette célébration apocalyptique du plaisir pervers et de la démesure. Orgie grandiose, flamboyance des images, outrances des maq illages et des décors. Quant à « Scorpio Rising », il décrit très

précisément les obsessions de Kenneth Anger : fascination pour Hell's Angels de Brooklyn, goût des messes noires, des profanations, du morbide. Dans la première partie, on assiste à la célébration du culte de la moto ; tout un cérémonial s'instaure autour du montage des éléments épars d'une moto, suivi de la cérémonie de la parure, tandis qu'est revêtu le costume d'un rituel sauvage : fétichisme des bottes, des blousons cloutés sur un fond de musique bubble-gum des années 60. Flashes de Marlon Brando sur un écran de télévision, d'Hitler, du Christ au milieu de ses disciples, profanation de la croix et orgies homosexuelles, jeu constant avec la mort.

De Jack Smith, il faut citer le « scandaleux » « Flaming Creatures », film rejeté, censuré ou encensé. Ici aussi c'est une cérémonie orgiaque d'apocalypse, tournée et photographiée dans l'imprécision, qui donne l'impression d'un film trouvé, venu de nulle part ; dépravation au cœur de laquelle le Hollywood des stars sophistiquées est continuellement présent.

« Twice a man », de Gregory Markopoulos, est, lui, une tentative pour déstructurer le récit classique. Il s'agit aussi d'une sorte de poème en couleurs, homosexuel, artistiquement travaillé sur des surimpressions de brefs et incessants retours en arrière, la représentation obsédante des images mentales des personnages.

D'autres cinéastes veulent, eux, rompre avec tous les phénomènes de représentation, de spectacle. Aucun parti pris au départ, si ce n'est l'affirmation du hasard, de l'aléatoire. Ils illustrent le slogan « tout est possible et il faut tout





Zouzou et Pierre Clementi dans « Le lit de la Vierge » (Philippe Garrel).

tenter sans préjuger des résultats ». Cela peut aller jusqu'à l'écran blanc ou l'image fixe qui se prolonge. Le plus célèbre représentant de ce courant est Stan Brakhage. Il aime se griser de toutes les ressources ou aberrations « techniques » possibles : accélérés, flous, sur-expositions, sous-exposition, lentilles, filtres, collages, etc... Il devient le « truqueur suprême », destructeur et provocateur. (cf. surtout « Dog star man ».)

Le troisième courant est constitué par ceux que l'on pourrait appeler les abstraits, pour la plupart des peintres qui veulent dépasser le caractère figé de leurs œuvres en faisant de l'animation. Il s'agit ici de recherche expérimentale à travers les techniques du cinéma. On pourrait rattacher à cette tendance, même s'il n'en épouse pas directement tous les aspects, Ed Emschwiller, plasticien qui compose de véritables ballets de l'image, par des effets photographiques, la décomposition des mouvements. Contrairement aux autres cinéastes underground, il revendique une perfection formelle rigoureuse. Le

plus célèbre de ses films est « Relativity », poème remplaçant l'homme parmi les éléments et l'univers. Tout y est stylisé, d'une beauté froide, sans artifice, avec un travail sur les sons (souffles, battements de cœur).

#### L'espace et le temps

Chaque film underground est l'œuvre d'un créateur solitaire qui élimine les intermédiaires du cinéma traditionnel en tournant en 16 mm, et même en 8 mm : un journal intime, une perception imagée des fantasmes, mais aussi un constat d'impuissance angoissée. Le spectateur, lui, est livré à sa propre image ; aussi ne peut-il réagir que passionnellement c'est-à-dire être l'acteur inconscient ou refuser cette opération de transfert. Mais le cinéma underground poursuit surtout une course suicidaire. Une tragique grandeur peut émerger de ce suicide en images. Ce cinéma a donné quelques chefs-d'œuvre, mais il n'existe que comme constat passif d'une impuissance infranchissable, un immobilisme décadent. Le refus de poser les problèmes théoriques et politiques inhérents

à toute création prête à confusion. C'est dans son excroissance monstrueuse de porte-parole de l'idéologie bourgeoise décadente que le cinéma underground se présente comme un phénomène intéressant : l'image d'un monde qui se meurt en se contemplant, un chant du cygne, un dandysme sanglant et pervers. De là cette frénésie sado-mosochiste, cette fascination pour les voyous, les rituels orgiaques, pour les produits caricaturés d'une idéologie bourgeoise arrivée au stade suprême de son évolution. D'autant que les formes mêmes que prend ce cinéma l'amènent rapidement à une récupération par l'industrie pornographique, la mode (Warhol), l'esthétisme culturel ou la simple révolution de Prisunic.

En France, Etienne O'Leary a été un précurseur de cette forme de cinéma, utilisant les mêmes artifices techniques destructeurs du spectacle, que les cinéastes américains : « Day trip », « Home », « Chromo sud ». Pierre Clementi s'inspirera lui aussi de ces tentatives et de ces conceptions : déluges d'images heurtées, surimpressions,



« Echoes of silence » (Peter Emmanuel Goldman).

désir de jouer sur et avec les sens (« Psychédélic »). Le groupe de Sylvina Boissonas (Zanzibar Films) a lui au contraire délimité un champ d'exploration original. On pourrait presque parler d'école dont le chef de file serait Philippe Garrel. Il s'agit d'un cinéma intériorisé, fait de longs plans-séquences, et qui refuse les artifices du courant underground, en proposant au contraire une épuration, presque une sophistication de l'image. On y sent le désir de pénétrer l'inconscient et d'en exorciser les traumas. Un cinéma périlleux qui joue sur les notions d'introspection, quasi pathologique. Garrel y inscrit totalement ses rapports physiques avec la caméra et le film. Il réinvente pour cela toute une pratique du cinéma en jouant avec le temps, en le portant à l'infini. Tous les thèmes sont freudiens, religieux, métaphysiques, que ce soit dans « Marie pour mémoire », « Le lit de la Vierge », « la Concentration », « le Révélateur » ou le dernier en date « La Cicatrice intérieure ». Si tout semble s'ordonner à partir d'une vision subjective, ses films renvoient tous à une compréhension plus

large du monde, des rapports humains, de la spiritualité et du mysticisme, d'une position en face de la matière et de l'univers. La poésie angoissante de son cinéma vient de cette quête continue des personnages, à la recherche de leur vérité, de leur unité. Et ceci par des moyens cinématographiques nouveaux, spécifiques, insérés dans la logique d'une dimension intemporelle. On sent la présence obsédante de l'image de la mère, le cruel désespoir de la solitude, avec un désir acharné de recourir à l'ordre d'une vie élémentaire : la matière, le feu, l'eau, la terre, les déserts, les montagnes, les rivières, les glaces. Un parti pris de dépouillement accentue cette impression de solitude. On parle peu dans les films de Garrel (Le « Révélateur », par exemple est un film muet). C'est que tout doit être dit par les images, le son, les gestes, le déplacement de la caméra, des acteurs devant cette caméra. Dans « La Cicatrice intérieure », Nico et Garrel lui-même (interprète) s'épuisent à rechercher la rencontre, donnant au film la dimension d'un drame que viennent

accentuer la voix et les harmonies religieuses de Nico (cf. Desertshore). Un deuxième thème obsessionnel et constant : la femme enceinte, et l'enfant. C'est-à-dire à la fois la vie prête à être délivrée et l'innocence, la fragilité qui s'oppose à la puissante terrorisante de l'espace et du temps. Garrel fascine par ce jeu incessant avec l'espace et le temps, les étirant vers l'infini, brisant tout repère physique ou chronologique, coupant tout lien, sauf organique (l'essentiel de nos rapports avec cet espace et ce temps, la vie, la mort). S'il s'agit de poésie et de beauté, ce sont celles qui naissent d'une pratique consciente du cinéma et de ses moyens propres, contrairement à l'underground qui, lui, refuse la maîtrise pour n'utiliser que les artifices. Garrel ordonne, délimite, codifie, en suivant une logique intérieure obsessionnelle, certes, mais cohérente dans sa démarche poétique. De « Marie pour mémoire » à « La cicatrice intérieure », la quête se prolonge, suivant un code dont il faudra un jour démonter les mécanismes. C'est Sylvina Boissonas qui a assuré la production



de la plus grande partie de ces films, libérant ainsi Garrel de toute contrainte économique, donc esthétique. Son mécénat fut moins heureux avec les œuvres de Serge Bard (« Détruisez-vous », « Ici maintenant », et « Fun and Game for Everyone »), Fournier (« L'homo-graphie »), Jacqueline Raynal, etc... Sa seule réalisation : « Un film », constitué d'un seul plan fixe, en contre-plongée, d'elle-même enfermée dans un cylindre qui se remplira d'eau avant de se vider, puis se remplira de nouveau de sable, se veut entreprise de libération de ses obsessions. Elle a produit, en outre, « Vite » l'un des deux films du peintre Daniel Pomereulle, l'une des figures les plus caractéristiques de la mythologie underground parisienne et l'un des acteurs du film d'Éric Rohmer, « La Collectionneuse ». Son premier film, « One more time », est de caractère « fantastique », inspiré par Edgar Poe ; « Vite », tourné au Sahara, est une œuvre sur le non-sens : un homme et un enfant errent dans le désert.

### Militantisme

Si Peter Emmanuel Goldman est Américain, ses préoccupations esthétiques, le contexte dans lequel est tourné son long métrage « Wheels of Ashes » l'apparentent aux marginaux français proches de Garrel. « Echoes of Silence », sa première œuvre, est un moyen métrage accompagné d'une bande sonore exclusivement constituée de musique de jazz. Le film livre une suite d'impressions, d'images, moments d'une réalité prise sur le vif, qui illustrent l'incommunicabilité et la solitude. Un film contemporain, nostalgique, qui témoigne précisément du trouble de la jeunesse, de son désespoir et de l'illusion des rencontres. « Wheel of Ashes » prolonge ces thèmes en pénétrant dans les milieux des marginaux à Paris. Les images très contrastées, le grain très apparent de la pellicule, soulignent la quête mystique, les obsessions sexuelles de celui qui finira par s'enfermer dans une chambre. Malgré une certaine naïveté des poncifs à la mode (poésie de l'artiste, bouddhisme et macrobiotisme) c'est là un des films marquants du jeune cinéma marginal.

Le Français Michel Auder fait partie de la « bande à Warhol », celle des décadents sublimes qui peuplèrent l'Hôtel Chelsea à la grande époque. Mari de Viva, la plus célèbre des superstars de l'underground, il lui a dédié un hymne à la femme-objet inspiré du maître Warhol, « Viva Viva ! » « Cleopatra », son deuxième long métrage, est une remake underground du célèbre film de Cecil B. de Mille, un hommage nostalgique à l'âge d'or d'Hollywood. Aux côtés de Viva, on retrouve Taylor Mead, Louis Waldon. Deux films qui se rapprochent

des partis-pris esthétiques narcissiques et voyeurs de cette « école » underground New-Yorkaise. C'est plus pour leur moyen de production et de diffusion qu'il faut évoquer ici les noms de Barjol et d'Eustache. Leur marginalité ne provient pas d'une utilisation « artiste » de la caméra. Bien au contraire, tous deux refusent les artifices pour donner des « documentaires » réalistes. Leur conception du cinéma peut les rattacher aux ethnologues, puisqu'ils essaient de pénétrer le fait brut. Ainsi de « La Rosière de Pessac » d'Eustache, « Le Cochon » co-réalisé par Eustache et Barjol, « Hivertume » de Barjol. Avec « Le père Noël à les yeux bleus », Eustache donnait une chronique de l'ennui d'une ville de province.

Au festival d'Hyères est apparu subitement le nom d'un nouveau cinéaste Jacques Robiolles, avec « Les yeux de maman sont des étoiles », film entièrement muet, qui délimitait tout un univers poétique.

Le cinéma parallèle, et cela depuis mai 68, se caractérise aussi par tout un courant de militantisme. Plusieurs groupes ou collectifs travaillent au service de la révolution et du prolétariat : films d'information ou de propagande, mais aussi films-réflexions sur la démarche du film politique. Les groupes Slon, Medvekine, veulent informer sur les luttes sociales, les combats de libération populaires à travers le monde. Le groupe Dziga Vertov s'est formé autour de Jean-Luc Godard qui a franchi ainsi une étape dans sa radicalisation politique. Ce collectif essaie de s'opposer cinématographiquement, c'est-à-dire par le son et l'image, à tout le système bourgeois de production. Il veut tendre vers un cinéma matérialiste en faisant des films politiquement « justes », déga-gés de l'idéologie dominante. Des nombreuses productions du groupe, « Pravda », « British Sound », etc., c'est « Lutte en Italie » qui pousse le plus loin cette recherche théorique d'un cinéma politique. « Vent d'Est » et « Vladimir et Rosa » (évoqué dans le précédent Rock & Folk), marquent un retour au cinéma de fiction, à un cinéma godardien proche du « Gai Savoir » et de « One plus one ». « Vent d'Est » par exemple se présente comme un western politique avec une réflexion sur le film à l'intérieur du film.

Le cinéma underground ou marginal n'a pas seulement explosé aux États-Unis. Il existe de la même manière des cinéastes en marge en Allemagne, au Canada, et en Italie. Il serait hasardeux de vouloir citer toutes les tentatives. Parmi les rares films que l'on peut voir ici, même s'ils ne répondent pas totalement aux critères de marginalité, on peut noter ceux réalisés par Carmelo Bene, « Notre-Dame des Turcs », sa première œuvre, est un somptueux opéra

baroque où le délire, la folie, sont assumés totalement. « Capricci » et « Don Giovanni », constituent une suite à ce cinéma paroxystique. La dernière en date de ces œuvres, « Don Giovanni », adaptation d'une nouvelle de Barbey d'Aureville, mêle l'opéra et le fantastique, le baroque dans la débauche des couleurs, des formes, ou Carmelo Bene acteur grisé outrageusement projette ses fantasmes. Le cinéma italien a aussi produit un film, « Necropolis », qui, parce qu'il constitue la caricature des films de Warhol, parce qu'il met en scène et réunit toutes les stars de l'underground international (Viva, Michel Auder, Pierre Clémenti, Carmelo Bene, Tina Marquand), se devait d'être signalé. L'abondance des œuvres, leur mode de production en marge, leur format, leurs outrances, leurs atteintes à la morale, leur esthétisme différent, posent évidemment le problème de leur diffusion. Aux États-Unis, grâce au soutien de la Coopérative des cinéastes indépendants, de la revue Film Culture de Jonas Mekas, de tout le réseau parallèle des universités, elles peuvent être vues. En France, seule la cinémathèque, et quelques studios d'art et d'essai à l'occasion de programmes exceptionnels en permettent une vision. Le Collectif Jeune Cinéma (1) est l'une des premières tentatives pour rassembler à l'exemple de la Coopérative new-yorkaise les cinéastes indépendants ou marginaux, pour diffuser et promouvoir leurs films. Une salle, l'Olympic, leur consacra des « Nuits blanches ». Se passionner pour ce cinéma, c'est évidemment essayer de franchir les barrières d'un cycle traditionnel de diffusion, aller à la découverte de toutes ces œuvres en rupture. Si aucun de ces films n'est directement pop, tous sont solidaires ou témoignent, de façon différente et parfois diamétralement opposée, d'une jeunesse en marge, en rupture avec le système de pensée, de vie, institué par la bourgeoisie. C'est le cinéma de la marginalité, comme la rock and roll music et l'underground music sont la marginalité musicale. Il faut découvrir ce cinéma avant qu'un par un, ces cinéastes ne soient récupérés par la machine broyeuse de l'avant-garde, après avoir vu, avec le temps, leur violence désamorcée. On construira bien sûr, dans quelques années, des statues à Philippe Garrel, Carmelo Bene, etc... pendant que les nouveaux marginaux s'enfermeront dans les souterrains obscurs auxquels on les condamne. — PAUL ALESSANDRINI.

(1) Collectif Jeune Cinéma, 27 bis, rue de la Jonquièrre, Paris-17<sup>e</sup>. Tél. : 627.49.67.

Projections tous les jours de 18 à 20 h et de 0 à 2 h à l'Olympic, 10, rue Boyer-Barret, Paris-14<sup>e</sup>.

Melody  
Maker

# POP 30

Melody  
Maker

## SINGLES

- 1 (1) I'M STILL WAITING Diana Ross, Tamla Motown
- 2 (4) HEY GIRL DON'T BOTHER ME ... Tams, Probe
- 3 (3) WHAT ARE YOU DOING SUNDAY? Dawn, Bell
- 4 (2) NEVER ENDING SONG OF LOVE  
New Seekers, Philips
- 5 (5) LET YOUR YEAH BE YEAH ... Pioneer, Trojan
- 6 (8) IT'S TOO LATE ... Carole King, A & M
- 7 (7) SOLDIER BLUE ... Buffy St. Marie, RCA
- 8 (14) BACK STREET LUV ... Curved Air, Warner Bros.
- 9 (18) DID YOU EVER ... Nancy and Lee, Reprise
- 10 (19) NATHAN JONES ... Supremes, Tamla Motown
- 11 (6) IN MY OWN TIME ... Family, Reprise
- 12 (13) BANGLA DESH ... George Harrison, Apple
- 13 (10) DEVIL'S ANSWER ... Atomic Rooster, B & C
- 14 (11) MOVE ON UP ... Curtis Mayfield, Buddah
- 15 (9) GET IT ON ... T. Rex, Fly
- 16 (—) REASON TO BELIEVE/MAGGIE MAY  
Rod Stewart, Mercury
- 17 (12) TOM TOM TURNAROUND ... New World, RAK
- 18 (17) HEARTBREAK HOTEL ... Elvis Presley, RCA
- 19 (15) WON'T GET FOOLED AGAIN ... Who, Track
- 20 (28) YOU'VE GOTTA FRIEND  
James Taylor, Warner Bros.
- 21 (20) WE WILL ... Gilbert O'Sullivan, MAM
- 22 (30) I BELIEVE (IN LOVE) ... Hot Chocolate, RAK
- 23 (27) FOR ALL WE KNOW  
Shirley Bassey, United Artists
- 24 (16) CHIRPY CHIRPY CHEEP CHEEP  
Middle of the Road, RCA
- 25 (—) WHEN LOVE COMES ROUND AGAIN  
Ken Dodd, Columbia
- 26 (—) TAP TURNS ON THE WATER ... C.C.S., RAK
- 27 (—) TWEEDLE DE TWEEDLE DUM  
Middle of the Road, RCA
- 28 (21) LEAP UP AND DOWN (WAVE YOUR  
KNICKERS IN THE AIR) ... St. Cecilia, Polydor
- 29 (—) COUSIN NORMAN ... Marmalade, Decca
- 30 (26) AT THE TOP OF THE STAIRS Formations, Mojo

## PUBLISHERS/COMPOSERS

1 Jobete/Carlin (Deke Richards); 2 Lowery (Whitley); 3 Carlin (Wine/Kevine); 4 United Artists (Delaney and Bonnie Bramlett); 5 Island Music (Jimmy Cliff); 6 Screen Gems Columbia (Carole King); 7 Cyril Shane (Buffy St. Marie); 8 Blue Mountain (Way/Linwood/Ayre); 9 London Tree Music (Bobby Braddock); 10 Jobete/Carlin (Frank Wilson); 11 United Artists (Roger Chapman/John Whitney); 12 Harrisongs (George Harrison); 13 G.H. Music (John Gann); 14 Caman (Curtis Mayfield); 15 Essex Int. (Marc Bolan); 16 Koppelman Rubin/M.R.C. Music (Tim Hardin/Rod and M. Quitten-ton); 17 Chinnichap/RAK (Nicky Chinn/Mike Chapman); 18 Mills (Hoyt Axton/Durden/Elvis Presley); 19 Fabulous (Pete Townshend); 20 Screen Gems Columbia (Carole King); 21 April/MAM (Gilbert O'Sullivan); 22 RAK (Tony Wilson/Errol Brown); 23 United Artists (Fred Carlin / Rob Wilson / Arthur James); 24 Fleming (Spot and Cassia); 25 Melania (Endrigo and Owen); 26 RAK/C.C.S. (John Cameron/Alexis Korner); 27 Sunbury (Lally Stott (G & M Capuarao); 28 Jonjon (Keith Hancock); 29 Catrine (Hugh Nicholson); 30 Lowery (Huff/Akines).

## AMERICA'S TOP 10

- 1 (2) SPANISH HARLEM  
Aretha Franklin, Atlantic
- 2 (3) SMILING FACES SOMETIMES  
Undisputed Truth, Gordy
- 3 (9) UNCLE ALBERT / ADMIRAL  
HALSEY Paul and Linda  
McCartney, Apple
- 4 (6) GO AWAY LITTLE GIRL  
Donny Osmond, MGM
- 5 (1) TAKE ME HOME COUNTRY  
John Denver, RCA
- 6 (14) THE NIGHT THEY DROVE OLD  
DIXIE DOWN  
Joan Baez, Vanguard
- 7 (10) AIN'T NO SUNSHINE  
Bill Withers, Sussex
- 8 (4) HOW CAN YOU MEND A  
BROKEN HEART Bee Gees, Atco
- 9 (15) I JUST WANT TO CELEBRATE  
Rare Earth, Rare Earth
- 10 (13) WON'T GET FOOLED AGAIN  
Who, Decca

FROM "CASHBOX"

## ALBUMS

- 1 (1) EVERY GOOD BOY DESERVES FAVOUR  
Moody Blues, Threshold
- 2 (2) BRIDGE OVER TROUBLED WATER  
Simon and Garfunkel, CBS
- 3 (4) TAPESTRY ... Carole King, A & M
- 4 (5) RAM ... Paul and Linda McCartney, Apple
- 5 (3) EVERY PICTURE TELLS A STORY Rod Stewart, Mercury
- 6 (6) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON  
James Taylor, Warner Brothers
- 7 (10) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 5  
Various Artists, Tamla Motown
- 8 (7) MASTER OF REALITY ... Black Sabbath, Vertigo
- 9 (8) BLUE ... Joni Mitchell, Reprise
- 10 (11) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stones Records
- 11 (23) WHO'S NEXT ... Track
- 12 (9) TARKUS ... Emerson, Lake and Palmer, Island
- 13 (13) LOVE STORY ... Andy Williams, CBS
- 14 (16) HOT HITS Vol 6 ... Various Artists, MFP
- 15 (—) EVERYTHING IS EVERYTHING Diana Ross, Tamla Motown
- 16 (12) TOP OF THE POPS Vol 18 ... Various Artists, Hallmark
- 17 (14) C'MON EVERYBODY ... Elvis Presley, RCA
- 18 (24) THIS IS MANUEL ... Manuel, Studio Two
- 19 (26) STEPHEN STILLS 2 ... Atlantic
- 20 (18) SWEET BABY JAMES ... James Taylor, Warner Brothers
- 21 (25) IN HEARING OF ... Atomic Rooster, Pegasus
- 22 (—) WORLD OF YOUR 100 BEST TUNES Various Artists, Decca
- 23 (30) LOVE STORY ... Soundtrack, Paramount
- 24 (14) THE SPINNERS LIVE PERFORMANCE ... Contour
- 25 (17) LIVE FREE ... Island
- 26 (18) ANDY WILLIAMS GREATEST HITS ... CBS
- 27 (—) MAGNIFICENT 7 ... Four Tops/Supremes, Tamla Motown
- 28 (20) EXPERIENCE ... Jimi Hendrix, Ember
- 29 (22) AFTER THE GOLD RUSH ... Neil Young, Reprise
- 30 (28) JIM REEVES GOLDEN RECORDS ... RCA
- (—) LOVE LETTERS FROM ELVIS ... Elvis Presley, RCA

Two titles tied for 16th, 24th and 30th positions.

## America's Top 30 LPs

- 1 (1) TAPESTRY ... Carole King, Ode
- 2 (6) EVERY PICTURE TELLS A STORY Rod Stewart, Mercury
- 3 (7) EVERY GOOD BOY DESERVES FAVOUR  
Moody Blues, Threshold
- 4 (5) WHO'S NEXT ... Decca
- 5 (2) RAM ... Paul and Linda McCartney, Apple
- 6 (3) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON  
James Taylor, Warner Brothers
- 7 (4) CARPENTERS ... A & M
- 8 (8) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stones Records
- 9 (10) JESUS CHRIST SUPERSTAR ... Decca
- 10 (12) AQUALUNG ... Jethro Tull, Reprise
- 11 (18) SHAFT ... Original Soundtrack, Enterprise
- 12 (20) SOUND MAGAZINE ... Partridge Family, Bell
- 13 (9) BLOOD, SWEAT AND TEARS 4 ... Columbia
- 14 (11) WHAT'S GOING ON ... Marvin Gaye, Tamla Motown
- 15 (13) STEPHEN STILLS 2 ... Atlantic
- 16 (17) L.A. WOMAN ... Doors, Elektra
- 17 (15) THE SILVER TONGUED DEVIL AND I  
Kris Kristofferson, Monument
- 18 (19) 4 WAY STREET Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic
- 19 (16) TARKUS ... Emerson, Lake and Palmer, Cotillion
- 20 (52) MASTER OF REALITY ... Black Sabbath, Warner Brothers
- 21 (24) ONE WORLD ... Rare Earth, Rare Earth
- 22 (21) TEA FOR THE TILLERMAN ... Cat Stevens, A & M
- 23 (22) ARETHA LIVE AT FILLMORE WEST  
Aretha Franklin, Atlantic
- 24 (25) BLUE ... Joni Mitchell, Reprise
- 25 (23) POEMS, PRAYERS AND PROMISES ... John Denver, RCA
- 26 (14) THE ALLMAN BROTHERS BAND AT FILLMORE WEST  
Capricorn
- 27 (26) INDIAN RESERVATION ... Raiders, Columbia
- 28 (37) THE DONNY OSMOND ALBUM ... MGM
- 29 (35) HOMEMADE ... The Osmonds, MGM
- 30 (34) CHASE ... Epic

FROM "CASHBOX"

Rock & Folk publie désormais, chaque mois, le nouveau Pop 30 du Melody Maker dans son intégralité. Ce classement, très complet, indique les meilleures ventes de disques, simples et albums, en Angleterre et aux U.S.A. (grâce aux hit-parades de Cashbox pour ce dernier pays). Il est à noter que les références, voire les marques des disques classés ci-dessus ne sont pas valables pour les éditions françaises de ces disques.





## disques hors étoiles

### WHO

**WHO'S NEXT.** Baba O'Riley. Bargain. Love ain't for keeping. My wife. Song is over. Getting in tune. Going mobile. Behind blue eyes. Won't get fooled again. POLYDOR 2484.026/30 cm. Oui, ils font toujours le même disque. Et ce n'est pourtant jamais le même. C'est ce qui assure la continuité de leur succès et fait leur charme. Pas de grands bouleversements chez les Who, mais de subtils aménagements à l'intérieur des limites fixées une fois pour toutes (?) par Pete Townshend à son formidable groupe. L'évolution est réelle et constante, il suffit de réécouter tous les albums des Who pour s'en assurer, mais la personnalité fondamentale de l'ensemble reste inchangée, immédiatement identifiable. Quand on est l'un des plus grands groupes de l'histoire du rock on aurait bien tort de changer d'identité, n'est-ce pas? « Who's Next » possède toutes les qualités que l'on est en droit d'attendre d'un album des Who: la violence rageuse de la musique, la force d'impact de mélodies typiques de Townshend, la force sonore et le drame, la netteté en toutes choses. Tout ce

qu'il faut pour confecturer du très bon rock and roll, y compris quatre musiciens impeccables. Daltrey est l'un des chanteurs les plus justes du rock; Moon allume ses pétards au détour de chaque morceau, infatigable pulsation rythmique, bouillonnante et précise à la fois; Entwistle, revenu de son album-solo, reste ce qu'il a toujours été, un bassiste économique et solide et, accessoirement, un très honnête chanteur (sur sa propre composition « My wife »). Mais Pete Townshend reste l'important, pour ce qu'il est en tant que musicien et pour ce qu'il est en tant que leader. C'est lui la vraie force créatrice et directrice du groupe; les autres ne sont que de très bons musiciens. C'est lui qui a fait des Who un groupe différent, par sa méthode et ses folies cal-



culées au millimètre. Chef minutieux et perfectionniste, il ne cesse de polir et de repolir son œuvre ajoutant un petit truc par-ci, en supprimant un autre par-là, à la recherche de l'idéal. De son idéal. Rien dans un album des Who n'est laissé au hasard, et moins encore dans celui-ci que dans les précédents. La production en est absolument parfaite (Glyn Johns l'inévitable, ici producteur associé, doit y être pour quelque chose), depuis la prise de son jusqu'à la gravure en passant par le mixage. Quant à la musique, elle est à l'image de la technique, claire et sans défauts (mais non, c'est le contraire qui est vrai). Tous les morceaux, « My wife » excepté, sont signés de Pete Townshend et bien dans sa manière rebondissante, d'un lyrisme virulent, transpercés par ces riffs de guitare dramatiques, dynamités par les explosions de la section rythmique. Cette force si particulière aux Who n'exclut cependant une réelle subtilité et des raffinements sonores fort bien venus en ceci qu'ils sont une bonne garantie contre une monotonie que l'on soupçonne parfois de ne pas être très loin. Additifs utilisés avec assez d'intelligence pour ne jamais devenir gimmicks, ornements nécessaires à cette masse sonore fulgurante qu'est la musique des Who: le violon de Dave Arbus (East of Eden) sur le magnifique morceau d'ouverture « Baba O'Riley »; le piano de Nicky Hopkins (aussi inévitable que Glyn Johns, et aussi talentueux) sur « Song is over »; le VCS3 (Moog anglais) et le synthesiser employés avec beaucoup d'à propos par Townshend (notamment durant l'intro de « Baba O'Riley » qui fait songer à l'homme cité dans ce titre: Terry Riley, ou dans celle de la version de huit minutes de « Won't get fooled again » qui est servie ici brûlante); plus les cuivres incisifs de « My wife »; plus des tas de re-recordings de guitare, sèche souvent, ou de piano (Townshend, Entwistle) qui contribuent encore à l'étoffeement d'une sonorité de base que l'on sait pourtant ne pas être mince. Il y a tout au long de cet album, parfaitement réussi, un remarquable travail du

son, travail d'équilibrage et d'enrichissement. Demeure, derrière ces aménagements passionnants, un groupe qui ne l'est pas moins et qui reste fidèle à son image: violent, animé d'une froide passion, parfaitement maître de lui-même et de son chaos personnel. L'un des plus fascinants d'aujourd'hui, d'hier et de demain. — PHILIPPE PARINGAUX.

### STEPHEN STILLS

**STEPHEN STILLS 2.** Change partners. Nothin' to do but today. Fishes and scorpions. Sugar babe. Know you got to run. Open secret. Relaxing town. Singin' call. Ecology song. Word game. Marianne. Bluebird revisited. ATLANTIC 50.007/30 cm (dist. Kinney). Impeccablement enregistré dans ces temples du trentedix pistes que sont les studios Island (Londres), Criteria (Miami) et Wally Heider's (Los Angeles), voici le second album de ce guitariste - chanteur - pianiste - organiste - compositeur - producteur - arrangeur-chef d'orchestre passablement surestimé qu'est Monsieur Stephen Stills. DÉCEVANT. Ce n'est pas que ce disque soit fondamentalement mauvais mais on y retrouve tous les tics et défauts du précédent et même certains morceaux que Stills n'avait pas jugé bon d'inclure l'hiver dernier. Le reproche majeur que l'on peut faire à l'ex-Buffalo Springfield est de n'avoir pas su, une fois encore, tempérer ce besoin excessif d'éclectisme qui le pousse à faire de chacun de ses enregistrements un amalgame plus ou moins réussi des diverses tendances de la rock music américaine du moment. LE MANQUE DE DIRECTION, voilà ce qui caractérise Steve Stills et fait de lui le touche-à-tout irritant qu'il est. Il est visible que ce qui manque le plus à l'auteur de « Bluebird » est un producteur capable (Tom Wilson) de lui faire éviter ce piège grossier qui consiste, pour un artiste, à donner un aperçu de ses possibilités dans un éventail de styles le plus large possible afin

de prouver sa versatilité et toutes les ressources de son talent. Mieux vaut être le créateur d'UNE musique que l'exposant superficiel d'une infinité. Mieux vaut un album où règne un climat volontairement recherché que l'éparpillement spectaculaire que constituait le premier enregistrement de Stephen Stills. Car il faut bien avouer que Stills, si il est un professionnel (et davantage même: un perfectionniste) sur le plan de la réalisation technique, n'en est pas moins un petit garçon au niveau de la conception générale d'un album... INCAPABLE D'UNE DÉMARCHE COHÉRENTE, CAPRICIEUX, SUFFISANT... Mais le pire de lui-même, Stills vous le réserve dans les paroles de ses compositions où il se révèle bien souvent d'une banalité stupéfiante. Tous les thèmes à la mode sont abordés: écologie (« Eco-



logy song »), astrologie (« Fishes and scorpions »), désengagement politique (« Relaxing town »), etc..., la naïveté des opinions de Stills n'ayant d'égal que son opportunisme. Voilà pour l'aspect négatif de ce disque... En ce qui concerne le positif, le fait essentiel me semble être le souci affiché par Stills de moins se reposer désormais sur la renommée des friends venus jouer avec lui; cette fois-ci, il n'y a plus de stars, mais des musiciens dont le nom est indiqué au verso de la pochette sans pour cela que soient précisés les morceaux dans lesquels ils apparaissent; il faut signaler également la diminution du nombre de ces invités qui se montraient si envahissants sur le précédent album: ici, « seuls » sont présents Eric Clapton, David Crosby, Dr John, Nils Lofgren, Paul Harris, Dallas Taylor, Calvin « Fuzzy » Samuels, Conrad Isidore, Billy Preston, Rocky Dijon et Gaspar Law-

rawal (ex-percussionnistes d'Air Force) et les Memphis Horns... Le résultat de cette diminution de personnel est une plus grande homogénéité des accompagnements, et on ne peut que souhaiter désormais que s'affirme chez l'ex-Buffalo Springfield cette tendance individualiste... Pour résumer, disons que « Stephen Stills 2 » est un album équivoque dans lequel l'excellent côtoie le très moyen. Un bon disque, peut-être. Un disque excellent, certainement pas... — YVES ADRIEN.

### BYRDS

**BYRDMANIX.** Glory, glory, Pale blue. I trust. Tunnel of love. Citizen Kane. I wanna grow up to be a politician. Absolute happiness. Green apple quick step. My destiny. Kathleen's song. Jamaica say you will. CBS S 64.389/30 cm. Un nouveau disque des Byrds est toujours un événement d'importance, toujours l'assurance de retrouver une musique belle, ultra-mélodieuse, une musique sur laquelle le temps n'a pas de prise. Les Byrds, s'ils ont vécu une longue période dans l'ombre, ne se sont jamais démodés, ne participant ni à l'escalade de la puissance ni à celle du gimmick démagogique. Toujours, ils étaient là, et chacun de leurs enregistrements vaut la peine qu'on se le procure, chaque disque montrera à quel point est fort ce groupe qui n'a jamais fait deux fois la même chanson sans jamais changer fondamentalement sa musique. Une fois encore le fan des Byrds (il y en a, et beaucoup), reconnaîtra le son unique de son groupe préféré, pensera peut-être que « Glory, glory » renoue avec une tradition vaguement religieuse absente depuis fort longtemps de la musique des Byrds, que le piano, l'harmonica, les violons, cette fois apparaissent franchement dans « Pale Blue » et « I trust ». Aucune surprise de taille dans ce « Byrdmanix », et l'amateur se renversera confortablement dans son fauteuil défoncé, dont il fera gémir les ressorts en



entendant les premières mesures de « Tunnel of love », dont la rythmique aurait fort bien pu être signée Fats Domino, surtout qu'une petite section de cuivres arrive, sournoisement certes, mais elle arrive tout de même. A peine remis de son étonnement, notre auditeur écarquillera les yeux car voilà « qu'ils » continuent, ces Byrds, avec ce « Citizen Kane », aux sonorités coincées, cette voix qui nasille jusqu'à se moquer carrément de vous, et ces quelques mesures de New Orleans qui rigolent. Ce n'est pas du McGuinn, se dira-t-on, et l'on aura raison, car ces deux chansons sont signées S. Battin-Kim Fowley, respectivement le bassiste et le copain des Byrds. Fowley n'est pas un inconnu, il a signé par exemple deux chansons du précédent disque des Byrds, « Untitled », particulièrement le très étrange « Hungry Planet ». Kim Fowley est aussi réputé pour ses talents de découvreur d'artistes et ses nombreuses excentricités qui firent de lui l'un des personnages les plus pittoresques de la Côte Ouest. Il grava deux ou trois albums pour Imperial et partit signer des contrats avec les groupes islandais, persuadé qu'il était que ces groupes allaient révolutionner la pop music mondiale. En attendant, il écrit des chansons et vient faire des ronds dans l'eau si limpide des Byrds. Tout s'arrange sur la seconde face de « Byrdmanix », et l'on retrouve les vrais Byrds, avec les banjos, les chansons paisibles. Pourtant ce disque semble mal équilibré. Entre « I wanna grow up to be a politician » et « Jamaica say you will », il se passe quantité de petites choses mais aucune grande chose, justement, de celles que l'on écoute après plusieurs années sans que s'atténue le plaisir.

Que tous au sein des Byrds aient le droit et l'occasion de s'exprimer est un fait intéressant et nouveau, (on connaît la jalousie avec laquelle McGuinn défendait jadis sa musique) mais si cela doit se traduire par ces petites choses un peu vaines, ces accords de banjos dont on ne voit pas très bien la raison, par exemple, on est presque en droit de se demander si McGuinn ne ferait pas mieux de canaliser au profit de la musique des Byrds l'enthousiasme de ses si talentueux oiseaux. Un petit peu décevant, « Byrdmanix ». — JACQUES CHABIRON.

### TONY WILLIAMS LIFETIME

**EGO.** Clap city. There comes a time. Piskow's fillgree. Circa. Two worlds. Some hip drum shit. Lonesome wells. Mom and dad. The urchin's of shermèse. POLYDOR 2.425.070/30 cm. Troisième album du Lifetime: Tony Williams poursuit son expérience en groupe. Mais la démarche est radicalement différente de celle du précédent LP, « Turn it over ». Ici prédominent les percussions avec l'apport nouveau de Don Alias et de Warren Smith: congas, clochettes, gongs, etc... La musique est construite sur l'habile dialogue constant de deux masses sonores: d'une part les harmonies, les nappes sonores de l'orgue, de la guitare; d'autre part les rythmes, la profusion des percussions, la basse de Ron Carter servant elle de lien entre ces différents éléments. L'ensemble du disque est extrêmement raffiné, presque sophistiqué, la passion, la puissance du son de l'album précédent ayant laissé la place à une rigueur savante, à une complexité des structures sur lesquelles règne la batterie de Tony Williams: des changements de temps, de climats constants, un jeu précis et efficace, sans emphase et sans bavures. On s'éloigne de la formule pop-jazz expérimentée précédemment, le choix du guitariste le confirme: Ted Dunbar a un jeu classique loin des effets de





distorsion, de chambre d'écho ou du feed back. Tony Williams semble avec cet album suivre une démarche parallèle à celle de son ancien compagnon Herbie Hancock: promouvoir un jazz moderniste qui utilise au maximum les ressources de l'enregistrement en studio (pour l'équilibre des volumes sonores) mais faisant appel au maximum aux percussions, à leur profusion. Tony Williams chante, Larry Young déploie une science musicale impressionnante mais si tout est d'une profonde richesse, l'ensemble, par trop de rigueur, paraît glacé — PAUL ALESSANDRINI.

## MOTHERS OF INVENTION

MOTHER'S DAY. Fountain of love. Brown shoes don't make it. Concentration moon. Nasal retentive caliope music. Let's make the water turn black. Stuff up the cracks. America drinks. Cheap thrills. You're probably wondering why I'm here. The chrome plated megaphone of destiny. No no no. Plastic people. Are you hung up. Help I'm a rock (suite in three movements). Bow fie daddy. Harry, you're a beast. What's the ugliest part of your body. Invocation and ritual dance of the young pumpkin. Later that night. The return of the son of monster magnet. Wowie Zowie. Call any vegetable. MGM RECORDS 2.626.002/2 x 30 cm (dist. Polydor) THE WORST OF THE MOTHERS. Help I'm a rock. Anyway the wind blows. Flower punk. You didn't try to call me. Take your clothes off when you dance. Motherly love. Mom and

dad. Mother people. Wowie Zowie. Status back baby. MGM 2.353.026/30 cm (dist. Polydor) C'est maintenant que l'on veut bien s'apercevoir que les plus importantes créations discographiques de F. Zappa ne commencent pas avec l'enregistrement et le succès de « Hots Rats ». Les premiers albums sont restés dans l'ombre, victimes des arguments « musicaux et artistiques » de la critique pop. Au nom des critères traditionnels et réactionnaires de technicité, de beauté du son ou de feeling, on laissera ignorer qu'elle intégrait dans un système parodique et sarcastique toutes les recherches contemporaines sur le son, le tout confronté au rock and roll. Les collages, l'humour grinçant ou absurde ne restaient pas au niveau de la caricature du théâtre, comme certains l'affirmèrent; une nouvelle dimension musicale, plutôt se créait, vivant et s'enrichissant de tous ses éléments mixés. Une musique contemporaine témoignant fidèlement de l'Amérique. « Mother's day » et « The worst of the Mothers » réunissent un ensemble de morceaux extraits des quatre premiers albums de Zappa: « Freak out », « Absolutely free », « We are only in it for the money » et « Ruben and the Jets ». L'inconvénient d'une telle formule, c'est de rompre l'unité des disques qui se présentaient comme un tout et non comme un assemblage de morceaux. Mais c'est aussi une occasion pour ceux qui les ignorent encore de faire connaissance avec les premières Mamans de l'Invention: Roy Estrada, Billy Mundi, Art Tripp, Don Preston, etc... On verra que cette musique conserve intact son impact provocateur et subversif, se présente comme toujours novatrice, exceptionnelle et



pas encore dépassée dans le monde du rock. Ces disques permettront de combler partiellement un manque et apporteront peut-être aux enregistrements originaux une consécration tardive. Même si la sortie de ces deux LP correspond plus à un désir d'exploiter la musique d'un groupe dont le nom n'est plus au catalogue MGM. — PAUL ALESSANDRINI.

## JOHN LENNON

IMAGINE. Imagine. Crippled inside. Jealous guy. It's so hard. I don't wanna be a soldier Mamma I don't wanna die. Gimme some truth. Oh my love. How do you sleep? How? Oh Yoko! APPLE SW 3.379/30 cm (import Pathé) Pathé Marconi a la bonne idée de réimporter en ce moment tous les premiers albums des Beatles dans leur pressage original. Huit disques dont il n'est pas besoin de préciser qu'ils sont indispensables. Nous en reparlerons. Ce qui nous intéresse pour l'heure, c'est John Lennon, qui fut, vous en souvenez-vous?, l'un des membres de ce fameux groupe, l'un des Fab Four. Intéressant voyage que le sien, dont on entend littéralement naître la personnalité au fil des albums, jusqu'à la maturité d'aujourd'hui. Croyez-le si vous voulez, John Lennon est le seul Beatle qui ait eu et ait encore une grande personnalité; les trois autres n'étaient QUE de merveilleux musiciens, toutes leurs œuvres postérieures à la séparation du groupe le démontrent abondamment. On peut préférer Paul à George ou Ringo à John, ou le contraire: c'est là une réaction sentimentale plus qu'un jugement artistique presque objectif. Chacun des Beatles a toujours eu ses fans à lui et les gardera, quoiqu'il fasse. Mais, entendons-nous bien, il est ici question de personnalité, et ça c'est l'apanage de John Lennon. Son troisième album en solitaire ne fait que renforcer cette certitude, aussi beau que le précédent — la comparaison n'est valable qu'entre

celui-ci et celui d'avant, « Live Peace in Toronto » étant une chose très différente. « Imagine » est une nouvelle et splendide démonstration de la maturité/sérénité spirituelle (ce fut dur) et musicale (ceci découle de cela) à laquelle a atteint John après bien des errements douloureux et des interrogations. A la première écoute, on se dit que cet album est bien plus moelleux, riche, paisible que son prédécesseur. L'amertume et la rage froide qui palpaient dans « Mother » ou « Working Class Hero » semblent s'être dissipées, submergées par de splendides arrangements (John a décidément beaucoup de personnalité puisqu'il arrive à se faire produire par Phil Spector sans que ses disques soient des disques de Phil Spector), noyées dans des climats la plupart du temps paisiblement romantiques. Mais avec un brin d'attention on s'aperçoit vite que la balance est bien faite et que dans les prairies de violons poussent les fleurs du mal. Du mal dénoncé, bien sûr. John continue, ennemi des futilités, à parler de ces choses dont on s'accorde généralement à penser qu'elles ont de l'importance pour la bonne raison qu'elles sont universelles. Plutôt que d'espérer — comme le font beaucoup aujourd'hui les chanteurs américains — que ses auditeurs feront d'eux-mêmes le transfert du particulier au général — du chanteur à eux tous —, il préfère passer directement au général. Plus simple. Plus efficace. Certes, le temps du cri brut, de la souffrance mise à nu semble passé. « Imagine », c'est un instant de réflexion, la mise en forme de quelques idées, l'exposition sereine d'une philosophie. Mais attention, la colère n'est jamais très loin, tapie derrière ces considérations sociales dénonciatrices de toutes les hypocrisies, derrière les urgents appels à la lucidité; ce qu'il a à dire, John le dit de la façon la plus claire qui soit, ainsi dans cette chanson (« How do you sleep? ») dédiée à Paul: « Ainsi Sgt Pepper t'a pris par surprise/Tu devrais regarder un peu à travers ces yeux de mère/Ces freaks avaient raison quand ils te disaient mort/Ta vraie erreur était dans



ta tête/Comment dors-tu?/Comment dors-tu la nuit?/Tu vis avec des squares qui te disent que tu fus roi/Tu manges dans la main de ta « Maman »/La seule chose que tu aies faite était « yesterday »/Et depuis ton départ tu n'es qu'un autre jour/Une jolie figure dure une année ou deux/Mais ils verront bientôt ce que tu peux faire/Ce que tu fais est de la musique pour moi/Tu dois avoir appris durant toutes ces années ». Et ce qu'il dit il le dit bien, car il chante de mieux en mieux, largement aussi à l'aise sur les somptueuses ballades que contient cet album que le fut un jour Paul avec les Beatles. John a la voix chaude, tendre, expressive. Belle. Les musiciens qui l'accompagnent se nomment George Harrison, Klaus Voormann, Nicky Hopkins, Alan White, Jim Keltner, King Curtis, Mike Pinder (au tambourin!) et quelques autres. C'est beau, « Imagine », et c'est aussi plus que cela: c'est John Lennon. Une vieille passion, vous l'aviez compris. « Imaginez qu'il n'y a pas de paradis/C'est facile/Qu'il n'y a pas d'enfer en dessous/Au-dessus seulement le ciel/Imaginez que tous les gens/Vivent pour aujourd'hui... » Même à Hercule on n'avait pas imposé une tâche aussi difficile: nettoyer les écuries de l'esprit. Le petit homme à lunettes rondes s'y essaie, poussé par son ange noir. Vas-y John. — PHILIPPE PARINGAUX.

HOWLIN' WOLF THE LONDON HOWLIN' WOLF SESSIONS. Rockin' daddy. I ain't supertitious. Sittin' on top of the world.

Worried about my baby. What a woman. Poor boy. Built for comfort. Who's been talking. The red rooster (Rehearsal). The red rooster. Do the do. Highway 49. Wang-dang-doodle. ROLLING STONES RECORDS COC 49.101/30 cm (dist. Kinney) THE BUTTERFIELD BLUES BAND. LIVE. Everything going to be alright. Love disease. The boxer. No amount of loving. Driftin' and driftin' Intro to the musicians. Number nine. I want to be with you. Born under a bad sign. Get together again. So far, so good. ELEKTRA 62.001/AB-CD/2 x 30 cm (dist. Kinney) Malgré les déformations que lui ont fait subir les adaptateurs anglais lors de son exploitation à outrance (1967/68), le blues chicagois n'est pas encore mort et les deux albums qui paraissent ce mois-ci chez Kinney en sont, dans un cas au moins, une preuve éclatante. Le premier de ces albums marque la rencontre à Londres d'un certain nombre de stars anglaises qui se révélèrent vers le milieu des années 60 dans des groupes de blues et d'un sexagénaire noir considéré depuis longtemps déjà comme l'un des maîtres de cet art. Le second album est l'œuvre d'un jeune Blanc (par jeune, il faut entendre la trentaine) qui a dédié sa vie au blues de la « Windy City » et est en passe de devenir, si ce n'est déjà fait, le meilleur harmoniciste vivant. Vers la fin de l'année dernière, le producteur Norman Dayron arriva à Londres avec Howlin' Wolf, le guitariste Hubert Sumlin, l'harmoniciste Jeffrey M. Karp et la ferme idée d'assembler un super line-up de British Stars autour du vieux Loup. Il prit les contacts nécessaires en



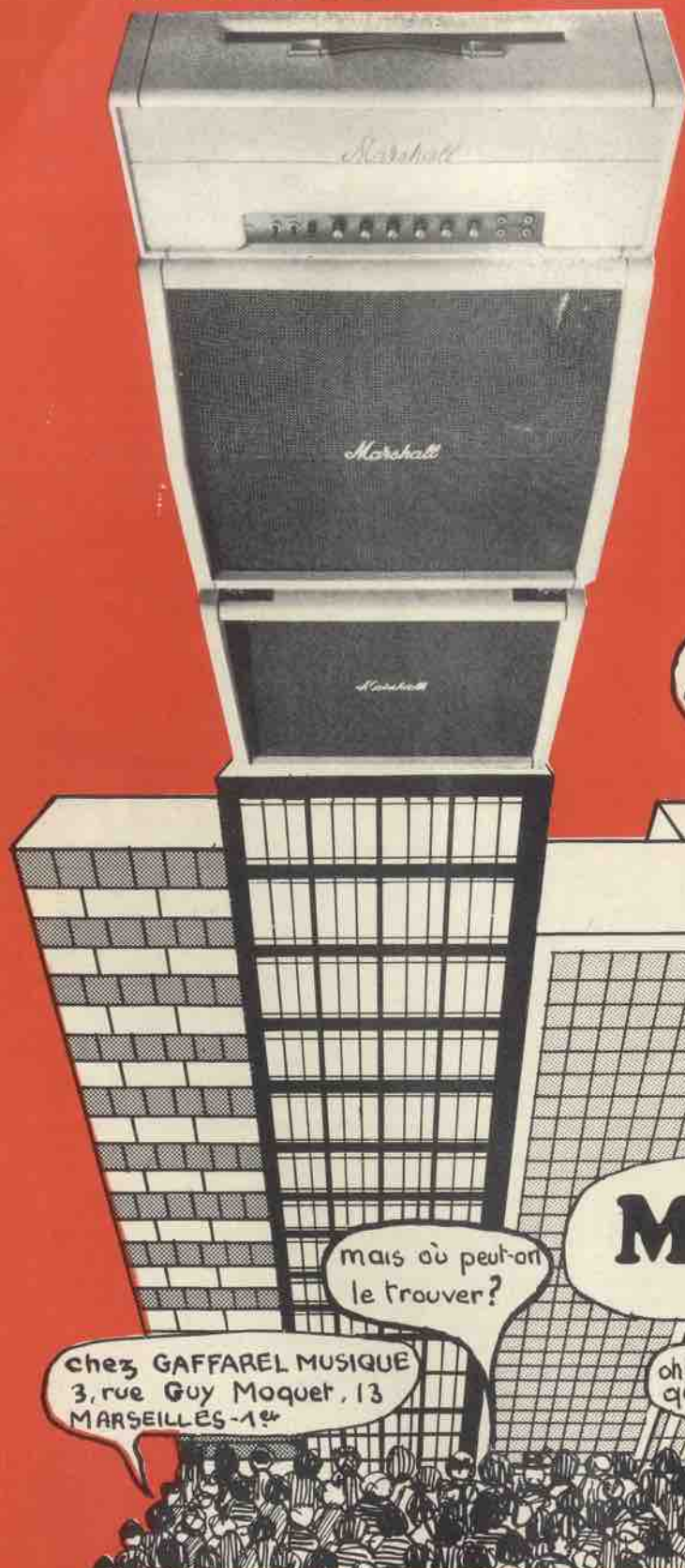
téléphonant à Mick Jagger, Ahmet Ertegun, Marshall Chess, Island Records, la Robert Stigwood Organization et réussit à réunir Eric Clapton, Stevie Winwood, Bill Wyman, Charlie Watts et Ian Stewart (le pianiste des Stones) auxquels vinrent se joindre, au fil des sessions, « Richie » (Ringo Starr), Klaus Voormann, John Simon (le producteur du Band), le bassiste Phil Upchurch, les cuivres Joe Miller, Jordan Sandke, Dennis Lansing et le vieux pianiste Lafayette Leake... Il ne restait plus qu'à trouver des studios libres (ce furent ceux d'Olympic) et à s'entendre sur un répertoire; Dayron choisit cinq morceaux d'Howlin' Wolf (« Rockin' daddy », « Sittin' on top of the world », « Worried about my baby », « Poor boy », « Who's been talking »), cinq de Willie Dixon (« I ain't superstitious », « Built for comfort », « The red rooster », « Do the do », « Wang-dang-doodle »), y ajouta « What a woman » de St Louis Jimmy Oden (plus connu pour son « Going down slow »), « Highway 49 » de Big Joe Williams et demanda à chacun de faire du mieux qui lui était possible... Le résultat de cette rencontre, intitulé « The London Howlin' Wolf Sessions », vient de sortir sur le label des Stones et, contrairement à ce que l'on avait pensé, ne présente rien d'exceptionnel... Howlin' Wolf, encore mal remis à l'époque d'une récente crise cardiaque, ne joue de l'harmonica que dans deux morceaux (« Worried about my baby », « Who's been talking ») et, assez las, a été remplacé par Jeff Karp pour le reste de l'album. La raison majeure du semi-échec de ces sessions londoniennes incombe sans aucun doute à Norman Dayron, le producteur, qui semble avoir voulu profiter de manière exagérée de la présence de ses prestigieux invités anglais... C'est ainsi qu'Hubert Sumlin, qui est un ami d'Howlin' Wolf et un excellent guitariste ne peut être entendu que très occasionnellement, entre deux riffs de Clapton; par ailleurs le choix d'un bassiste comme Bill Wyman s'imposait-il vraiment? Et les pianistes: Lafayette Leake prouve dans « The red rooster » qu'il était de

loin supérieur à tous ceux présents (et surtout Ian Stewart)... Comme le déclarait il y a quelques semaines Ringo Starr: « Si je n'ai joué que dans un seul morceau (« I ain't superstitious ») c'est parce que je n'ai pas aimé la tournure que prenaient les sessions; Dayron n'avait visiblement aucune idée de la démarche et de l'esprit à adopter... Quant au Wolf, il semblait se reposer totalement entre ses mains... » Tout ceci se sent à l'écoute des « London Howlin' Wolf Sessions » dont le sommet est certainement ce court enregistrement d'une répétition pendant laquelle le vieux Loup jouait, seul et avec beaucoup d'application, l'introduction au bottle-neck du « Red rooster » de son ami Willie Dixon. Pour résumer, disons que « The London Howlin' Wolf Sessions » est un solide album de Chicago Blues comme il y en a eu des dizaines d'enregistrés sans la participation de Clapton... ou de Wyman. Paul Butterfield, lui, n'a pas fait appel à des célébrités pour graver ce merveilleux album qu'est le double « Live », son sixième; il a profité d'un engagement au Troubadour de Los Angeles et a prévenu les gens de chez Elektra (Todd Rundgren, Ray Thompson) qui l'ont enregistré à la perfection... Une fois encore on note des changements dans la composition du Butterfield Blues Band: Dave Sanborn (alto) et Keith Johnson (trompette) sont partis; le guitariste Buzzy Feiten et le batteur Philip Wilson ont été remplacés respectivement par Ralph Wash et George Davidson; Gene Dinwiddie est maintenant le plus ancien membre du groupe et le seul survivant de la section de cuivres qui était arrivée pour « Resurrection of Pigboy Crabshaw »... Le répertoire (splendide) est composé de « Love di-





# MARSHALL



## RIEN AU DESSUS

3 CORPS SOLISTE 100 W 8978 F

BASSE 100 W 8978 F

2 CORPS ROLA CELESTION

150 W 6870 F

**nouveau !!**

Oui, et il y a 2 nouveaux modèles à chambre de compression

Ils sont DEMENTIELS!!

mais où peut-on le trouver?

chez GAFFAREL MUSIQUE  
3, rue Guy Moquet, 13  
MARSEILLES-1<sup>er</sup>

mais c'est un  
**MARSHALL**

oh! qu'est-ce que c'est?

IL n'y a vraiment rien au-dessus

les mêmes qu'HENDRIX

VOUS POUVEZ L'ESSAYER CHEZ LES MEILLEURS REVENDEURS D'INSTRUMENTS  
Documentation sur demande

# GAFFAREL MUSIQUE

DISTRIBUTEUR NATIONAL

3, rue Guy-Mocquet, 13 Marseille 1<sup>er</sup> Téléphone: (16.91) 48.34.24

18 bis, rue de Bruxelles, 75 - PARIS-9<sup>e</sup> - Téléphone: 874.40.03

sease», « No amount of loving » (tirés de Keep On Moving), « Driftin' and driftin' » (qui a perdu de son impact), « Born under a bad sign » (issus de « Resurrection of P.C. ») et six morceaux nouveaux que nous retrouverons certainement sur le septième album qui vient juste de paraître aux États-Unis (celui-ci date du début de cette année); parmi les nouveaux morceaux, les plus intéressants m'ont semblé être « Everything gonna be alright » dans lequel Butterfield fait un de ses solos d'harmonica « à la-Little Walter »; « I want to be with you » (magnifique introduction) et « So far, so good » qui brille par le solo de soprano qu'y prend Gene Dinwiddie, certainement le meilleur musicien de l'orchestre avec Ralph Wash, qui fait la preuve de ses talents dans « Driftin' and Driftin' » (ce n'est guère facile d'inventer un solo pouvant faire oublier celui naguère rendu célèbre par Elvin Bishop)... Le Butterfield Blues Band est désormais à mi-chemin entre le jazz, la soul et l'excellente musique funky, les climats lourds et pesants ayant été quelque peu abandonnés. Si vous ne désirez acheter qu'un album de blues ce mois-ci, n'hésitez pas: laissez tomber le Howlin' Wolf et choisissez le Butterfield... — YVES ADRIEN.

## MOTHERS OF INVENTION

FILLMORE EAST - JUNE 1971. Little house I used to live in. The mud shark. What kind of girl do you think we are? Bwana dik. Latex solar beef. Willie the pimp (part one and two). Do you like my new car? Happy together. Lonesome electric turkey. Peaches en regalia. Tears began to fall. REPRISE 44.150/30 cm (dist. Kinney)

Un disque qui marque le grand retour aux Mothers of Invention pour Zappa; contrairement au précédent album qui se présentait plus décousu, une suite de morceaux (« Chunga's revenge »), ici la cohérence

est revendiquée totalement. Comme le laissait pressentir le dernier concert parisien, c'est le retour à la grande époque de la théâtralisation de la musique faite d'humour, de satire, de vocaux parodiques. On trouve dans cet album à la fois des extraits de « 200 motels », comédie musicale, opéra bouffon avec références directes au monde des groupies et des pop-stars, mais aussi des collages, avec la reprise du succès des Turtles « Happy Together » que chantent Howard Kalen et Mark Wolman (ex-Turtles); une interprétation libre de « Willie the Pimp »; ou d'un des vieux thèmes zappiens, « Peaches en regalia ». Parodie encore, avec « The mud shark », de tout un univers américain de la musique « populaire »



et de la danse. Mais on ne reste jamais au niveau de la parodie pure et simple: il y a création dans la façon d'y intégrer la musique, de diriger et d'ordonner tous les éléments, de provoquer la cohésion qui donne cette force satirique, spectaculaire et subversive à l'ensemble. Car, comme toujours chez Zappa, il y a construction d'une œuvre en référence critique au monde musical qui l'entoure, ici toute la pop consommation dont les superstars fabriquées par le show business sont les fleurons. Zappa va détourner à son profit, par une conscience de cette machine, la musique commerciale, pour la ressusciter, mais atrophiée, dérisoire, grotesque. C'est le résultat de ce travail qui rend la musique et l'interprétation qu'en donnent les Mothers, acteurs de ce théâtre de marionnettes, unique, sublime et pratiquement irrécupérable; contrairement aux disques instrumentaux comme « Hot Rats » et « Chunga's revenge » (à noter le départ de George

## HAUT-PARLEURS



**LES PLUS PUISSANTS HAUT-PARLEURS POUR L'UTILISATION EN MUSIQUE ÉLECTRONIQUE ET SONORISATION**

30 cm de 10 à 100 w RMS  
38 cm de 25 à 100 w RMS  
46 cm de 80 à 150 w RMS  
modèle HIFI de 10 à 75 w RMS



### SÉRIE SUPER PUISSANTE « CRESCENDO »

Aimant de 20.000 Gauss

3 modèles: 30 - 38 et 46 cm de 100 à 150 w

Quelques références de constructeurs sérieux utilisant FANE ACOUSTICS dans leurs fabrications:

SOUND CITY (GB)  
SIMMS-WATT (GB)  
WEM (GB)  
IMPACT (GB)  
ORANGE (GB)  
MUSIQUE INDUSTRIE (F)

### LISTE REVENDEURS ET DOCUMENTATION

*musique industrie* 31-33, rue de Lagny,  
94 - VINCENNES - Tél.: 808.89.86 +  
DÉPOT DE LYON: ETS PLAY-BACK  
37, rue Smith, LYON - Tél. (78) 37.86.42





**JESUS**

**JEREMY FAITH**

**DECCA**

83003

Duke). De plus, le « live » ajoute au délire irrésistible, par cette présence qui est donnée au réactions du public devant les mimiques, le grotesque des attitudes, la vulgarité profanatrice et agressive des interprètes de ce ballet des mots, des dialogues, des sons, des gestes. — PAUL ALESSANDRINI.

### ALLMAN BROTHERS BAND

LIVE AT FILLMORE EAST. Statesboro Blues. Done Somebody Wrong. Stormy Monday. You Don't Love Me. Hot Lanta. In Memory of Elizabeth Reed. Whipping Post. CAPRICORN - ATLANTIC (dist. Kinney). 60.011 (1-2). (SD2-802) 2 x 30 cm. Un disque de blues. Bavard, épais, dégoulinant de la sueur du Texas et marqué au coin de l'œil d'un grand coup de vibrette West-Coast par l'intermédiaire d'une super-amplification. Remarquablement enregistré comme ce fut toujours le cas chez Bill Graham (voir « Cheap Thrills », « Wheels of Fire », etc.). Très agréable à l'écoute, parce qu'il rassemble un peu toutes les tendances actuelles du genre, servies par des musiciens fantastiques. Duane Allman en tête. L'un des meilleurs solistes américains, au niveau des Garcia, Johnny Winter, Kaukonen. Phrasé souple et aérien, incroyablement prolixe, dans des morceaux comme « Whipping Post » (toute la dernière face). Rapide aussi, lancinant parfois, bavard par moments, il porte en lui tous les aspects du vrai bluesman, qui sait tour à tour coller le bourdon aussi bien que faire éclater la joie. Derrière lui, beaucoup de monde. Son frère Greg d'abord. Chanteur. Organiste dans la grande tradition des groupes vestecoste, légèrement en retrait, mais assurant un fond sonore insistant, roulant à l'unisson avec une section rythmique diabolique: basse et deux batteries (un truc piqué au Dead?). Un crépitement serré, trame drue qui autorise les plus belles envolées

pour les solistes; formation que l'on commence à trouver dans pas mal de groupes pop et non des



moindres. Importante section rythmique donc, mais discrète, ne venant pas étouffer les belles phrases de l'orgue et de la guitare. Dans des morceaux comme « Hot Lanta », elle est plus particulièrement mise en valeur et donne à l'ensemble une orientation plus rhythm and blues, plus dansable, sans doute — pour ceux qui aiment ça. Les autres morceaux font pratiquement tous ressortir le travail prodigieux des deux frères Allman, Duane surtout. Travail cohérent, où l'on sent à chaque instant à quel point le courant passe bien entre eux. Comme il peut passer avec vous; parce que, sans vous offenser, cette musique, belle, agréable, puissante, ne demande pas que l'on fasse trop d'efforts pour en profiter pleinement. — ALAIN DISTER.

### THE JOHNNY OTIS SHOW

LIVE AT MONTEREY! « The Historic Rhythm & Blues Extravaganza That Rocked The 1970 Monterey Jazz Festival ». Willie and the hand jive (Johnny Otis). Cry me a river blues (Little Esther Phillips). Cleanhead's blues (Eddie 'Cleanhead' Vinson). I got a gal (Joe Turner). Since I met you baby (Ivory Joe Hunter). Baby you don't know (Roy Milton). Preacher's blues (Gene Connors). Good rockin' tonight (Roy Brown). The time machine (Shuggie Otis). Margie's boogie (Margie Evans). Blowtop blues/T. Bone blues/Jelly jelly (Little Esther Phillips). Kidney Stew (Eddie 'Clean-

head' Vinson). The things I used to do (PeeWee 'Crayton'). R.M. blues (Roy Milton). Shuggie's boogie (Shuggie Otis). You better look out (Delmar Evans). Goin' back to L.A. (Johnny Otis & Delmar Evans). Plastic man (Joe Turner). Boogie woogie bye bye ('Ensemble').

EPIC 66.295/2 x 30 cm (dist. CBS).

J'ai tenu à mettre tous les noms, car ceusses qui connaissent ces messieurs-dames ont déjà compris; ils sont en train de courir chez leur disquaire, lequel leur affirmera peut-être imperturbablement que ce truc n'est pas au catalogue, ou bien leur refilera « Otis Redding au festival de Monterey ». J'm'y perds, moi, madame Pijus. J'vous comprends, m'ame Bouziges. Avec tous ces nègres qu'ont le même nom et la même tête!

Enfin, il ne faut pas vous décourager, si vous avez quelques difficultés à vous procurer ce double-album et, surtout, il vous faut insister. Faire suer le ronchon du rayon disques jusqu'à ce qu'il vous dise, « j'ai reçu ce matin, vot'disque ». Parce qu'il en vaut VRAIMENT la peine, le disque en question. Johnny Otis est connu depuis moult années. Il a fait du blues et du rhythm'n'blues toute sa vie. Il les a défendus et a souffert lorsque l'on a oublié cette musique, il a été porté aux nues lorsqu'elle triomphait. Pourtant, il doit en avoir un peu gros sur la patate, Johnny Otis, quand il s'aperçoit que ce qui marche, c'est le popcorn ou le boogaloo, et qu'à lui, le gars qui défend depuis toujours la vraie musique des Noirs, le blues, on ne lui laisse que des miettes un peu condescendantes et une claquette dans le dos qui ne coûte pas cher à celui qui la donne et ne rapporte rien à celui qui la reçoit. Il doit rigoler, tout de même, et aller faire le bœuf avec ses amis, ceux qu'il trimballe dans tous les États-Unis, dans des caravanes, un convoi qui porte dans chaque ville une vivifiante bouffée de swing. Au Monterey Jazz Festival, il n'y a pas de doute: ce n'est pas une bouffée mais une tornade que le Johnny Otis Show a fait fondre sur la ville, et sur la foule. « Willie and the hand jive » est à peine commencé que le

public gueule d'énormes « Yeah » en reconnaissant ce rythme cher à Bo Diddley (que les Stones piquèrent pour l'adapter sur « Not fade away »). Ils n'attendent jamais que les morceaux soient terminés pour les applaudir, ces gens. Le gars qui fait un bon chorus, il a immédiatement droit à sa récompense; et aucun pisse-froid ne s'aventure à réclamer l'attention de l'auditoire par un « Chut » péremptoire! On pourrait conseiller ce disque à quiconque ne possède aucun enregistrement de blues, tellement il est complet, montrant tous les aspects que peut prendre cette musique. La plupart des styles vocaux sont ici représentés. Les chanteurs « à voix », tel Roy Brown; ceux qui sortent tout droit de la communauté de Chicago (Delmar Evans); les chanteuses, Esther Phillips, dont le métier et les possibilités vocales atteignent un très haut niveau; et Margie Evans, paquet de nerfs brûlant. Les musiciens sont tous recensés, il y en a beaucoup, et, à eux tous, forment (sans hésiter) le meilleur orchestre du genre que l'on puisse trouver. Pour comprendre un peu ce qu'est une rythmique swingante, il faut écouter celle-ci. Ça ouvre des horizons. Vous savez qui est le batteur? Paul Lagos. Le gars qu'a récupéré Mayall, ou plutôt, celui qu'Harvey Mandel et Larry Taylor ont gentiment imposé à Mayall. D'ailleurs, Sugar Cane Harris devait bien le connaître, Lagos, lui aussi a joué avec Johnny Otis. A la basse, Lawrence S. Dickens et, quelquefois, Shuggie Otis, le jeune prodige de la guitare électrique. Il prend quelques solos, par-ci par-là, et deux morceaux le laissent livré à son talent. L'un à la slide-guitar (« Time machine »), accompagné par l'harmonica de papa, et



### LIQUATRON

Une variété infinie de formes et de couleurs

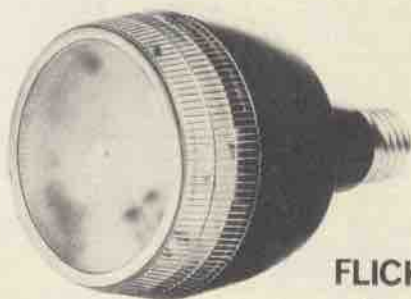


### CLIGNOTEUR 3 EFFETS



### FLASH-FAR

3000 W toutes les 3 sec.



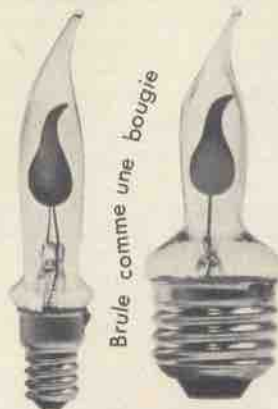
STAND L17

### FLEUR DE LUMIERE

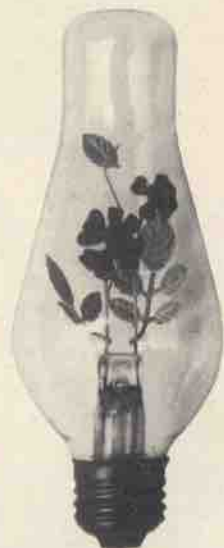
NOUVEAU

Des fleurs... dans une ampoule

### FLICKER-FLAME



Brûle comme une bougie



Fleurs violettes, roses ou mauves

8 modèles. Forme sphérique ou allongée

**SCENILUX-LOCAMAT**





PERFECTION

J. J. Johnson, plusieurs fois lauréat du "Down Beat Readers Poll," joue sur trombone 3-B King avec pavillon argent massif.

Roland Kirk, lauréat du "Down Beat Readers Poll" en flûte, clarinette et saxophone, ne joue que sur instruments King.

"Cannonball" Adderley qui a également remporté le "Down Beat Readers Poll," joue sur saxophone alto King Super-20 avec pavillon argent massif.

**KING USA**

**les plus hautes distinctions dans la recherche de la perfection**

Rempoter un concours signifie, à notre avis, bien plus que la seule consécration de l'artiste lauréat. En fait, c'est le symbole de la volonté d'atteindre la perfection qui anime tout musicien sérieux. Bien entendu, nous sommes fiers que les instruments King soient utilisés par autant d'artistes de premier ordre et dont l'audience a été reconnue. Mais nous sommes encore bien plus fiers de satisfaire leur souci de perfection. Depuis 77 ans que nous fabriquons des instruments de musique, notre seule satisfaction a toujours été de rechercher et d'atteindre la perfection.

**KING MUSICAL INSTRUMENTS - USA**

consultez les distributeurs sélectionnés en France, ou le distributeur en Europe: Ets S.M.L.

**STRASSER-MARIGAUX**  
144-146, BD DE LA VILLETTE PARIS  
XIX - TEL. 208.40.79

**ALPHA**  
ELECTRONICS

**AMPLIFICATEURS  
TOUT TRANSISTORS**

2 et 3 corps  
100 w - 120 w - 240 w



«LE» SON

DE LA «PERCUSSION»

**SÉCURITÉ ABSOLUE  
DE FONCTIONNEMENT  
C'EST LA QUALITÉ «ALPHA»**

Toute documentation chez votre  
marchand habituel ou à  
Alpha Electronics  
3, rue Emile-Level - PARIS-17<sup>e</sup>  
Tél. : 627.39.02

l'autre, le boogie, à la fin duquel il lâche tout le monde et fait son numéro. Wow!!! Il est d'autant plus étonnant qu'il n'avait que seize ans, à l'époque, mais Eddie Vinson l'est peut-être davantage, lui qui atteint un âge vénérable et se permet des choses aussi magnifiques que le chorus de saxo de « Cleanhead's blues ». Et Roy Milton, le vétéran, qui chante superbement, et Pee Wee Crayton, guitariste au son dur, un peu pourri, mais qui, en deux accords, ferait danser un building sur place!

Au total, il y en a pour environ une heure trente. Quand ce sera fini, vous repasserez peut-être « Preacher's blues », pour tenter de comprendre comment Gene Connors, tromboniste surnommé « Grosse bouche », parvient à faire ce qu'il fait là, à moins que vous ne préfériez réécouter « Goin' back to L.A. », chanté en duo par Johnny Otis et Delmar Evans. Un Blanc, et un Noir. Ah oui, au fait: Johnny Otis, sur les photos, est résolument blanc. Vous voyez bien que swinguer est toujours possible. Faut pas désespérer. — JACQUES CHABIRON.

## MC 5

HIGH TIME. Sister Anne. Baby won't ya. Miss X. Gotta keep movin'. Future now. Poison. Over and over. Shunk (sonicly speaking).

ATLANTIC 40.223/30 cm (dist. Kinney).

Une violence rock'n'rollienne assumée de bout en bout, et TOUJOURS LE SON DE DÉTROIT: fureur, martèlement, déluge sonore. Si ce troisième album est très différent du précédent, il ne marque pas un retour sans réserve à l'époque de radicalisation politique du premier. Le jeu s'est épuré, la musique et le travail sur les sons, s'ils laissent des bavures, continuent par cela même à garantir la force d'impact. On assiste aussi à l'éruption d'une certaine perversité dans l'utilisation des vocaux, qui vient se fondre dans la vulgarité. Le disque



est cohérent dans ce viol de l'oreille et des sens, appel constant à la subversion. Depuis leur rupture avec John Sinclair et la Trans-Love Community, les membres du groupe expriment des réserves quant à la philosophie hippie et son confusionnisme (« Over and Over »). Mais l'action politique n'est pas totalement oubliée. Ce qui, en revanche, est toujours revendiqué par le groupe, c'est son unité et sa cohérence. Tous les musiciens de la première époque sont encore ensemble au sein du MC5. S'il y a progression, ce peut être dans ce disque en direction des chemins défrichés par les Stooges où la musique sombre dans le chaos, avec l'introduction des cuivres, en riffs tout d'abord, puis se désagrégeant dans un impitoyable tumulte free (« Shunk »). « Sister Anne » rappelle directement les accents des premiers rockers, mais prolongés, tirant une force nouvelle de leur étirement dans le temps (plus de sept minutes) et de leur violence incantatoire. La rock and roll music, avec le MC5 continue à exprimer l'extase dans la rage et la fureur. — PAUL ALESSANDRINI.

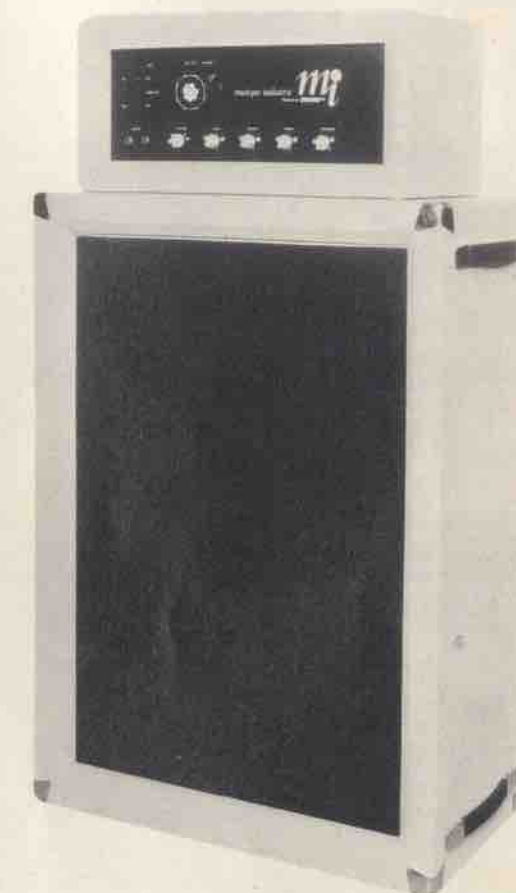
## JOAN BAEZ

BLESSED ARE... Blessed are... The Night they Drove Old Dixie Down. The Salt of the Earth. Three Horses. The Brand New Tennessee Waltz. Laat, Lonely and Wretched. Lincoln Freed McToday. Outside the Nashville City Limits. San Francisco Mabel Joy. When Time is Stolen. VANGUARD (dist. Barclay) 519.039/30 cm C'est difficile de parler de

**CENTRE MUSIC HALLES**

38, rue Quincampoix, PARIS-4<sup>e</sup>

SÉLECTIONNE POUR VOUS LES  
MEILLEURES MARQUES D'AMPLIFICATEURS



Essayez sans plus tarder les  
modèles « MI » 72. Toujours améliorés.  
Prix inchangé.

OCCASION - REPRISE - CRÉDIT

COURS DE GUITARE

FOLK JAZZ - CLASSIQUE  
(Méthode scientifique; il n'est pas  
nécessaire d'apprendre le solfège)

Documentation et renseignements

**CENTRE MUSIC HALLES**

38, rue Quincampoix, PARIS-4<sup>e</sup>

Tél. : 277.72.06



# ATTENTION BIENTÔT DU NOUVEAU CHEZ BINSON

DANS LE PROCHAIN NUMERO !  
TOUS LES DETAILS SUR LA NOUVELLE  
SONORISATION BINSON FRANCE.

**PAUL ROUSTAN**  
AGENT GÉNÉRAL  
13, Rue Maréchal-Foch  
13 - AIX-en-PROVENCE  
B.P. 88 - Tél. : 27.52.08

**MARIUS DAVID**  
Bureaux et Dépôts  
53, Avenue de la Gare  
74 - ANNEMASSE  
Tél. : (50) 38.08.01

Joan Baez. Parce qu'elle le fait très bien elle-même. Bien sûr, on dit que « c'est une emmerdeuse », que le « pacifisme, la non-violence ça ne mène à rien », que « le combat révolutionnaire c'est autre chose », et cætera. Allez savoir maintenant combien de chanteurs (euses) ou de musiciens pop ont, sous nos cieux, refusé de payer leurs impôts, voire brûlé leur livret militaire pour ne pas soutenir financièrement — sinon physiquement — les explosions atomiques à Mururoa? Ou parce que leur pays soutient par ses livraisons d'armes des con-



flits chez « les autres »? Évidemment, la France, c'est pas l'Amérique et les Américains sont des rigolos... On peut quand même préférer leur attitude face à leurs problèmes. Le disque lui-même semble indiquer que Joan a vieilli. Ou plutôt qu'elle arrive maintenant à cette sorte de maturité étrange, où l'on devient nettement conscient du bouillon où l'on surnage, en réalisant à quel point on est pour peu dans sa transformation en quelque chose de vivable. Alors, la voix se fait plus âpre. Ce n'est plus le ros-sinol cristallin des premières chansons de Dylan. La colère pointe derrière l'assurance tranquille. Le choix des textes indique clairement cette orientation nouvelle. L'incertitude pointe. Avec la lassitude, parfois: simple constat de décès de milliers d'hommes qui sont morts, on ne sait trop pourquoi au juste (« Blessed are »). Et, alors que, toujours reviennent les vieux thèmes américains, témoins de l'attachement à une terre, de l'amour d'un peuple et de ses traditions (« The Night they Drove... », « The Brand New Tennessee Waltz », « San Francisco Mabel Joy »), apparaissent par moments des morceaux qui font éclater

ces limites nationales pour rejoindre ceux qui, ailleurs, mènent le même combat (« Salt of the Earth », des Stones). — ALAIN DISTER.

## OSIBISA

OSIBISA. The dawn. Music for gong gong. Ayiko bia. Akwaaba. Oranges. Phallus. Think about the people. MCA 510.001/30 cm (dist. Barclay)

Voici donc, enfin, le premier album de ce groupe qui fait gigoter l'Angleterre, et qui est parti quelque temps aux États-Unis pour y chercher un succès analogue. Il semble d'ailleurs que cette tentative a été couronnée de succès, à un point tel que le premier mot des journalistes anglais qui accueillirent Osibisa à l'aéroport fut « Alors, maintenant que vous êtes des vedettes aux States, on ne va plus vous voir ici ! On connaît, c'est à chaque fois la même chose ! Tous nos bons groupes partent gagner des dollars là-bas ! ». Bons bougres, ils les ont rassurés, d'un « Mais non ! d'ailleurs, tournée anglaise prévue, disque à enregistrer bientôt, etc... ».

Espérons que le second LP sera meilleur que celui-ci, car sinon, personne n'aura envie de faire venir Osibisa en France, personne ne prendra le risque de faire venir un groupe, paraît-il « fantastique sur scène », mais qui ne peut assurer sa promotion par le truchement du disque. Les sept musiciens d'Osibisa, en grande partie originaires de l'Afrique équatoriale, nous offrent ici une musique hybride, une rythmique genre Santana (copiée sur celle de Santana), que renforcerait une section de cuivres proche de celle de Chicago-Le-Groupe. Dans les moments calmes, on pense presque à War, mais là, c'est déjà plus normal !

La plupart des morceaux de ce disque satisferont ceux pour qui musique = danse. Les autres seront gênés en constatant que tout ceci semble du travail bien vite fait, qui gagnerait à être un peu soigné. Et la musique, un peu diversifiée, ne s'en porterait pas



plus mal. A noter qu'un des titres de ce disque, « Ayiko Bia », a été interprété presque mieux, par Ginger Baker. Presque mieux. Osibisa est une machine tout de même bien plus souple que la Forteresse Airforce, laquelle avait bien du mal à prendre son essor. Attendons le prochain Osibisa. Pour l'heure, le disque ne reflète certainement pas la vraie valeur de ce groupe. — JACQUES CHABIRON.

## LITTLE RICHARD

CAST A LONG SHADOW. Lucille. The girl can't help it. Tutti Frutti. Send me some lovin'. Long Tall Sally. Get down with it. True fine mama. Jenny, Jenny. Good Golly Miss Molly. Whole lotta shakin' going on. Any way you want me. You gotta feel it. I don't want to discuss it. Land of a thousand dances. The commandments of love. Money. Poor dog. I need love. Never gonna let you go. Don't deceive me. Function at the junction. Well.

EPIC 66.285/2 x 30 cm  
WOP-BOP-A-LU-BOP A  
LOP-BAM-BOOM. Little Richard est de retour et il n'a jamais été aussi beau... C'est ce que nous dit Chris Albertson dans les notes de pochette de « Cast A Long Shadow » qui est une réédition de « Little Richard's Greatest Hits Recorded Live » et de « The Explosive Little Richard », les deux albums qu'il sortit chez Epic en 1967/68; qu'importe si le procédé n'est pas très élégant : Little Richard n'en est plus à un retour près... et nous ne nous lassons jamais de le voir revenir. « Je suis l'homme le plus beau de tout le business, le seul qui ait été préservé. Aimez-vous ma chevelure...? » demande-t-il à l'audience

de l'Okeh Club de Los Angeles qui lui répond par des cris déchainés: « We love you, man ». Personnage fabuleux à mi-chemin entre Cassius Clay et Alice Cooper, Little Richard a charmé nos douze ans et écrit la plus belle page de l'histoire du rock'n'roll pionnier... C'était le temps où nous allions aux bois avec les petites filles de notre âge que nous abandonnions vers cinq heures du soir pour rentrer écouter la « séquence rock » d'une émission que diffusait quotidiennement une radio périphérique; c'était le temps où nous volions de l'argent à nos parents et prenions le train sans ticket pour aller à Paris où l'on pouvait trouver « Lucille », « Long tall Sally » et tous ces fantastiques 45 t dont nous rêvions le soir en nous endormant. Nostalgie, nostalgie... Dix ans de rock, déjà. En ce temps-là tous les articles consacrés à Little Richard commençaient par ces lignes: « Richard Penniman est né le jour de Noël de l'année 1935 à Macon, en Georgie. Dernier-né d'une famille de quatorze enfants, il était si petit que ses frères et sœurs le surnommèrent Little Richard... ». Vous appreniez ensuite qu'il s'était payé ses premières leçons de piano en économisant l'argent que les enfants de son âge gaspillaient en sucreries et que cela lui avait permis de chanter de très bonne heure au temple de Macon; vous appreniez aussi qu'il avait travaillé avec un vendeur de potions médicinales, composé « Tutti Frutti » et enregistré ce morceau qui était devenu son premier hit sur Specialty Records... Les articles parlaient alors inévitablement de son succès météorique, des films qu'il avait tournés avec Jayne Mansfield, Bill Haley, Gene Vincent et de ce soir de l'automne 1957 où, présentant soudainement sa fin prochaine, il avait jeté toutes ses bagues et objets de valeur dans les eaux du port de Sydney et était devenu pasteur après avoir fait des études de théologie au collège d'Huntsville (Alabama). Les articles se terminaient invariablement sur le retour de Little Richard qui venait, disait-on, d'enregistrer un album de Gospel produit par Quincy Jones pour Mer-

# THE ROLLING STONES Gimmie Shelter

Jumpin' Jack flash  
Love in vain  
Honky tonk women  
Street fighting man  
Sympathy for the devil  
Under my thumb  
Time is on my side

I've been loving you too long  
Fortune teller  
Lady Jane  
(I can't get no) satisfaction

SKL 5 101

DECCA

# the MOODY BLUES Every good boy deserves favour

Procession  
The story in your eyes  
The guessing game  
Emily's song  
After you came  
One more time to live  
Nice to be there  
You can never go home  
My song

THS 5



THRESHOLD



PARIS EST MUSIC



Un coin du rayon « Batteries et percussion »

## le Super-Marché de L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1000 m<sup>2</sup> d'exposition



Un seul but, toujours mieux vous servir:

- Un choix toujours plus important.
- Une équipe de spécialistes soucieux de vous conseiller.
- Un service après-vente rapide et efficace.
- Des ateliers de réparations dans toutes les spécialités.
- Une assurance gratuite "Tous Risques" pour professionnels.

Tous les jours ouvrables  
de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 h 30

NOCTURNES Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.

26, rue Robespierre - MONTREUIL

Tél. : 808.18.50

Métro Robespierre

# DOREMI

4-6, rue du Donjon, VINCENNES  
Tél. : 808.63.58 et ELGAM

mettent l'orgue meuble à la portée de tous avec le LUISIANA P : 2.590 Frs



Clavier  
49 touches plus  
pédalier  
13 notes 2, 4, 8 et  
16 pieds mixés  
8 registres plus  
réverbération,  
Cathédrale,  
vibrato, trémolo  
(effet Leslie),  
repeat et ampli  
incorporé.

Mais si vous  
préférez un  
orgue portable  
vous pouvez  
choisir entre le

ELGAM BEAT 44



44 touches, ampli incorporé 15 watts, 4 et 8 pieds mixés, 8 registres dont 2 pour les auxiliaires, balance graves, volume général, vibrato, prise pour ampli auxiliaire, entrée pour boîte de rythmes ou casque d'écoute, prise pour pédale de volume, mallette gainée sur rack orientable.

et le JUNIOR RTP DE LUXE



49 touches, ampli incorporé 20 watts, 2, 4, 8 et 16 pieds mixés 8 registres + réverbération, cathédrale, trémolo (effet Leslie), repeat rack chromé inclinable, grande valise avec couvercle contenant les pieds et la pédale de volume.

ou le JUNIOR II

Documentation et renseignements chez nos revendeurs, service après-vente, pièces détachées chez STE DOREMI 4 et 6, rue du Donjon, 94 - VINCENNES qui distribue également :  
Pianos : BECHSTEIN, KEMBLE, CRAMER, GUNTHER, B. SQUIRE, SCHULZE-POLLMANN. Amplificateurs et sonos : CDE, MAC, MACK, SIMMS-WATTS, GUYATONE. Guitares, accordéons : FILI POLVERINI, EXCELSIOR, WESTONE, KIMBARA. Instrument à Vent : FLEURY-COURTOIS, BANDMASTER, LAFLEUR-BRASS.

cury... Depuis, les retours de Little Richard se sont succédés; nous assistâmes au premier en 1964, lors de la sortie du simple « Bama lama, Bama loo/Annie's back »; celui-ci fut suivi d'un autre en 1967 où il quitta Vee Jay pour signer avec Epic; le troisième prit place après l'enregistrement de The Rill Thing pour Reprise, l'année dernière; le dernier en date remonte à quelques mois seulement: Richard a rassuré la presse en annonçant que son cancer (?) était guéri... Et pendant tout ce temps, maquillé, perruqué, il a causé de merveilleux scandales en prônant les avantages de l'homosexualité et en déclarant que Presley, les Beatles, les Stones lui devaient leur célébrité puisque c'est lui qui les « avait lancés »...



Et aujourd'hui encore, Little Richard est là, grâce à « Cast a Long Shadow »; le premier volume est un enregistrement « live » qu'il réalisa à l'Okeh Club de Los Angeles devant une assistance qu'il déchaina en interprétant avec sa mesure habituelle une prestigieuse série de classiques entrecoupés de son expression favorite: « Oh, my soul! »; l'orchestre est excellent et comprend notamment Larry Williams et Johnny Guitar Watson. Le volume studio regroupe quant à lui la majeure partie des singles que Richard grava pendant les trois années de son séjour chez Epic; on peut cependant déplorer l'absence de ce magnifique morceau qu'est « Hurry Sundown », enregistré en 1968 pour le film d'Otto Preminger qui portait le même nom. En bref un album à posséder pour comprendre l'évolution de ce grand chanteur de rock qu'est le génial Little Richard. Oh, my soul!... — YVES ADRIEN.

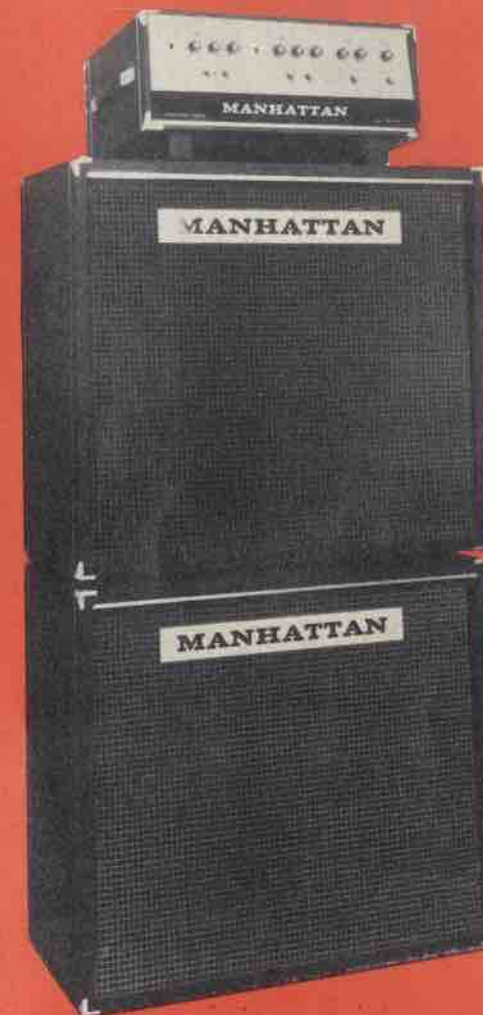
## NEIL YOUNG

NEIL YOUNG. The Emperor of Wyoming. The loner. If I could have her tonight. I've been waiting for you. The old laughing lady. String quartet from Whiskey Boot Hill. Here we are in the years. What did you do to my life. I've loved her so long. The last trip to Tulsa. REPRISE 44 059/30 cm (Dist. Kinney)

Enfin. Il aura fallu plus de deux ans pour que soit édité en France le premier album de Neil Young, jadis importé en quantité ultra-limitée, si bien que personne ne le trouvait. C'aurait très certainement été un échec commercial assez sévère, d'ailleurs, car qui connaissait Neil Young en 69? Le premier disque de Crosby, Stills & Nash était à peine sorti et l'on sait le temps qu'il a fallu pour que ce groupe soit adopté et que ses membres se fassent un nom ici. C'est en fait tout-à-fait logique, aucun d'eux n'étant de ces artistes qui s'imposent aisément. Surtout Neil Young, surtout ce disque.

Après la fin des Buffalo Springfield, avant de se joindre à Crosby, Stills & Nash, Neil Young est contacté par Reprise et enregistre ce disque, aidé par Jack Nitzsche, son ami de toujours. On ne sait trop ce qui se passe alors, car le mixage noie presque complètement la voix du chanteur, la rendant parfois quasiment inaudible, et le disque ne se vend pas. Beaucoup plus tard, il sera réédité, remixé, avec « Neil Young » en gros caractères sur la pochette, mais l'absence totale de promotion ne le fera pas connaître davantage. Il reste cependant un disque passionnant, celui d'un homme seul, déçu voire mortifié par les expériences qu'il vient de vivre. Un homme qui vit dans un univers dont les couleurs sont peut-être celles de la pochette, irréelles parce que vues par des yeux devenus trop perçants. Chaque face s'ouvre par un court instrumental, morceaux de musique baroque qui sont en eux-mêmes le signe d'une volonté d'évasion, d'appréhension différente du monde dans lequel va se dérouler cette histoire. Aucun fil bien précis ne relie entre eux les épisodes, la jonction n'est faite que par d'insensibles change-

## manhattan for the Peppiest Popsound



100 W. RMS (130 en crête)

LIGNE AMÉRICAINE COMPACTE  
SON POP SUPER PUISSANT

## GARANTIE TOTALE

3 CORPS SUPER SOLO REVERB 3600 F  
3 CORPS SUPER BASSE 3500 F

Documentation complète ainsi que liste de nos dépositaires régionaux envoyée gracieusement sur demande.

MUSIKENGRO IMPORTATEUR NATIONAL :  
29, rue Tissot, 69 - LYON-9<sup>e</sup> - Tél. : 83.61.40



Le meilleur des enregistrements  
possibles

Micros :

**SENNHEISER**

Magnétophone :

**NAGRA**

(Mono et Stéréo)



deno

**SIMPLEX ELECTRONIQUE**  
48, Bd Sébastopol - Paris 3<sup>e</sup> - Tél. : 887.15.50

**Orgues Thomas**

Sonorité américaine



A partir de 2.450 F. t.t.c.  
en démonstration permanente chez

**ELECTRONIC MUSIC**

18, boulevard Marx-Dormoy - 93 - LIVRY-GARGAN  
Tél. : 927.29.42 Parking assuré

Attention ! ouverture d'un second magasin :

276, avenue Aristide-Briand  
93 - PAVILLONS-SOUS-BOIS

(Porte de Pantin - RN 3) 2<sup>e</sup> pont S.N.C.F. à droite.

AMPLIS, GUITARES, ORGUES, PERCUSSIONS  
TOUTES MARQUES — CRÉDIT — REPRISES

News!  
**SHELTON**  
products



from 200<sup>w</sup> to 1600<sup>w</sup>  
writing to

**SHELTON**

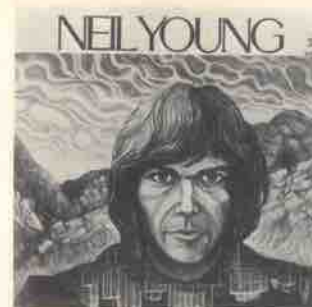
HOUILLES\*FRANCE ☎ 968.70.03



MINI

100<sup>w</sup>

Ed. ECLAF PARIS



ments de couleur musicale, des sons qui restent en suspens pour retomber dans une direction imperceptiblement différente de celle que l'on vient de quitter. Il parle de lui, des autres, des choses, mais ne parvient jamais à s'en détacher, tellement il les ressent, les rêve. La beauté de la campagne le transporte de joie mais en quelques mots, il détruit tout son plaisir, en évoquant les mauvais côtés de son métier d'artiste.

Puis vient cette femme qui l'a quitté, et qu'il se rappelle longtemps, et the last trip to Tulsa, où tout se mélange, « J'étais chauffeur de taxi, j'ai entendu la sirène, je me suis garé et suis parti dans un rêve... les trois filles criaient « la Côte Ouest s'écroule, je vois des rochers dans le ciel », puis, « J'étais une femme, je t'ai emmené faire un tour, je t'ai laissé piloter mon avion, cela semblait te faire du bien, car tu es le genre de type QUI AIME CE QU'IL RA-CONTE » et, « J'étais endormi, avec une couverture sur moi. Je suis resté un bon moment, jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent que j'étais mort. Le coroner fut sympa, je l'aimais bien. Si je n'avais pas été une femme, je crois bien qu'ils ne m'auraient jamais attrapé. Ils me rendirent ma maison, ma voiture, et tout fut dit ». « The last trip to Tulsa », le dernier du disque, scandé par une guitare qui sonne de plus en plus fort, malmenée. A écouter, à connaître, car c'est l'un des aspects de Neil Young que l'on ne retrouve plus si nettement sur les deux disques qu'il enregistra plus tard, l'un avec Crazy Horse, l'autre avec divers musiciens (« After the Goldrush »). Mais partout, cependant, tant avec Crosby, Stills & Nash, qu'avec Crazy Horse ou quiconque lui demandant sa participation à un

enregistrement, partout l'on retrouve des traces de ce son que Neil Young n'a emprunté à personne, et que personne ne peut lui prendre sans en faire une grotesque caricature. — JACQUES CHABIRON.

**LINK WRAY**

La de da. Ice people. Take me home. Jesus. Black river swamp. Rise and fall of Jimmy Stokes. Fallin' rain.



Fire and brimstone. God out west. Crowbar. Juke box mamma. Tail dragger. POLYDOR 2.425.067/30 cm Disque émanation d'une communauté et d'une famille indienne, celle des Wray : Link chanteur et guitariste, Doug batteur, Vernon ingénieur du son, et leurs compagnons auxquels on associe Mama Wray, pour « son café chaud et son chili ». La musique, c'est du blues, du country, avec parfois des accents de gospel. Un groupe perdu dans l'immensité des USA, qui fait sa musique sans quitter son refuge, une musique pour le plaisir qui puise dans le patrimoine américain, sans éprouver le besoin d'être confrontée avec des expériences nouvelles. Elle est commercialisée dans l'espoir de permettre une rentrée d'argent, pour la sauvegarde de la famille hors de l'Amérique troublée. Il ne s'agit pas pour le groupe d'affirmer une musique originale mais de célébrer les vieux hymnes toujours renouvelés du blues, ceux de la vieille terre américaine. Un disque qui se referme sur lui-même, unique objet que l'on savoure comme un vieux souvenir continuellement réalimenté. Rien de nouveau ni d'essentiel hormis ce parfum. C'est un leitv-motiv : un bon disque ! — PAUL ALESSANDRINI.

un grand triple  
**TOM JONES**

**RESURRECTION SHUFFLE**

ebb tide  
(the sea)

45 t hit parade 84.007



**PUPPET MAN**

every mile

45 t hit parade 84.003

**SHE'S A LADY**

my way

45 t hit parade 13.113



**DECCA**



**YAMAHA**

Depuis 1887

Première Industrie Musicale Mondiale



La Beauté du son - Autour du Monde

**YAMAHA** EuropaAgent générale pour la FRANCE Roger ROUSSEAU  
16, bis rue Delizy 93 - PANTIN - Tel 845.56.22

## LE NOUVEL ORGUE CARAVAN GEM !!

Vibrato - Prise pour ampli  
auxiliaire, entrées boîte de  
rythmes et casque d'écoute,  
Prise pour pédale de volume.

un véritable orgue professionnel  
avec 16' 8' et 4', basses séparées et  
ampli de 20 w pour 1150 f  
et toujours  
le Jumbogem pour 1495 f

Documentation sur demande

**GAFFAREL MUSIQUE**18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9<sup>e</sup>

Téléphone : 874.40.03

3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1<sup>er</sup>

Téléphone : 16 (91) 48.34.24

### DEEP PURPLE

**FIREBALL.** Fireball. No no  
no. Demon's eye. Anyone's  
daughter. The mule. Fools.  
No one came.**HARVEST SHVL 793/30 cm**  
(Import Pathé)

Deep Purple aura eu tout  
son temps pour préparer  
son nouveau disque car le  
précédent, « Deep Purple  
In Rock » est toujours classé  
dans les hit-parades, ce  
qui, pour certains, est une  
incontestable preuve de  
qualité. Comme « Fireball »  
ne va pas tarder à l'y re-  
joindre, ces mêmes per-  
sonnes se féliciteront d'in-  
vestir ainsi dans des valeurs  
aussi sûres et aussi dignes  
d'intérêt, youpie et bravo.  
Pour être juste et objectif,  
il faut bien reconnaître  
qu'ayant acheté « Deep  
Purple In rock », et l'appré-  
ciant, on n'aura absolu-  
ment aucune raison de ne  
pas aimer « Fireball » puis-  
que c'est exactement la  
même chose, sauf que  
« Anyone's daughter » a un  
petit côté country — pour  
voir. Et, d'ailleurs, « In  
rock » n'était pas un mau-  
vais disque. « Fireball » non  
plus, n'est pas un mauvais  
disque, s'il est « In rock

bis». Les méticuleux se  
dépêcheront de prétendre,  
après un savant décorti-  
cage, que ça et là on  
trouve quelques différences



subtiles, mais cela ne  
changera rien. « Fireball »  
prouve encore une fois  
que les groupes anglais  
ayant trouvé le truc qui  
marche s'y cramponnent  
jusqu'à l'épuiser. Ah, Deep  
Purple qui, il y a quelques  
années, sortait des disques  
intitulés « Shades of Deep  
Purple », ou « The Book of  
Talesyn », ou encore « Deep  
Purple », disques incroya-  
blement variés, pleins de  
tentatives et d'essais pas-  
sionnants comme cette ver-  
sion de « River Deep Moun-  
tain High », ou bien « Bird  
has flown », et « April »,  
et « Painter » : on pourrait  
tous les citer, tellement ils  
sont différents, ces mor-  
ceaux, et l'on est en droit  
de regretter ce groupe qui  
n'était pas encore un monu-  
ment de démagogie (atti-  
tude qui vise à satisfaire la  
multitude), mais une réu-  
nion de musiciens qui  
créaient sans arrêt quelque  
chose ou, du moins, ten-  
taient de créer quelque  
chose. Ils y sont parvenus,  
d'ailleurs, et ce n'est pas  
cela qu'on leur reproche.  
Ce qu'on a parfaitement  
le droit de leur reprocher  
par contre, c'est de pro-  
fiter de leur succès pour  
fourguer de la marchandise  
qui ne risque pas de dérou-  
ter leur fans, une marchan-  
disé qui leur rapportera  
suffisamment d'argent  
pour fonder très bientôt  
leur propre maison de dis-  
ques. John Lord enregis-  
trera alors un album  
« solo », Blackmore aussi,  
probablement, et Harvest  
s'empêchera de sortir un  
« Best of Deep Purple » ;  
« Music Business ». Ça  
n'empêche évidemment pas  
que Lord soit un très bon  
organiste, Blackmore un  
excellent guitariste, et « Fi-  
reball », un fabuleux LP,  
pour ceux qui aiment ça. —  
JACQUES CHABIRON.

### CAMBON MUSIQUE

49, rue Cambon  
PARIS-1<sup>er</sup>  
(Face à l'Olympia)  
Tél. : 742-93-57

INSTRUMENTS

TOUTES MARQUES :

Guitares  
Amplis  
Batteries  
Orgues  
Sonos  
Effets spéciaux

Neufs et d'occasion  
Réparations  
et Révisions

(LOCATION  
SUR RÉFÉRENCES)

le nouvel orgue portable

**NAPOLI**  
UNIVERSEL

le plus puissant des orgues  
professionnels  
catégorie junior  
30 w rms, 16', 8', 4'  
basses séparées  
réverbération-vibrato  
pour 2590 f

et toute la gamme des  
RIVIERA, CLIPPER, APOLLO  
à partir de 890 f

**MUSIKENGRO**

IMPORTATEUR NATIONAL

25, rue Tissot, 69 - LYON-9<sup>e</sup> - Tél. : 83.61.40



# LES GUITARES GOMEZ Y GOMEZ moi, j'aime

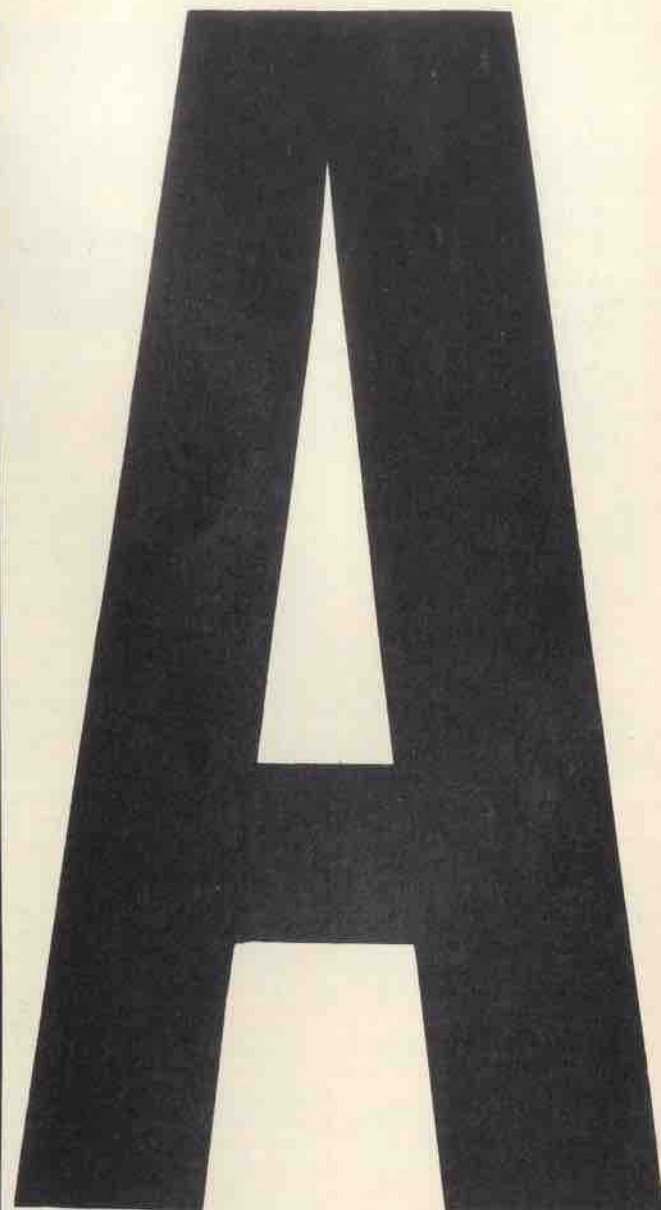


## Dalnet

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF

25, avenue du Président Roosevelt  
78. MANTES-LA-JOLIE • Tél: 477.03.35

LISTE DE NOS REVENEURS SUR DEMANDE



Attention! Si vous vous occupez de disques, d'éditions ou d'instruments de musique, vous devez savoir qu'il existe un bureau spécialisé dans la réalisation des maquettes pour le show-business. Pour vos publicités dans la presse, vos pochettes, affiches ou prospectus, adressez-vous à Publikiosque, 14, rue Chaptal à Paris (9<sup>e</sup>). Tél.: 285-10-20 et 71-37. Ne vous désolez plus de ne pas savoir dessiner. Publikiosque le fera pour vous.

## publikiosque

## IMPORTATIONS GIVAUDAN

Belle rentrée. Bons albums par caisses pleines. D'abord, il y a le longtemps attendu « Bark » de l'Airplane. Marty Balin est parti mais la musique du groupe reste étincelante, traversée par le violon grinçant de Papa John Creach. Le premier disque de l'Airplane sur son propre label est mieux que réussi (Grunt



FTR 1.001). Comme celui des Who, ce qui n'est pas une surprise non plus. « Who's next » est un excellent album de rock, enrichi par les expériences sonores de Pete Townshend au Moog et fantastiquement bien produit; prise de son, mixage, gravure, tout est parfait. Même la musique (Decca DF 79.182). Superbe aussi, peut-être le plus beau de la série, le « Harmony Row » de Jack Bruce qui a enfin réussi son disque idéal. Aidé par Pete Brown, parolier magnifique, il a composé toutes les chansons de ce disque pudique et mélodieux que l'on ne se lasse pas de découvrir (Polydor 2.310-107). Retour en force des groupes anglais avec les albums de Deep Purple, pressé et violent (« Fireball » — Warner Bros 2.564) et celui des Ten Years After, leur premier pour Columbia et, comme par hasard, le mieux produit de tous ceux qu'ils ont enregistrés à ce jour; enfin, le groupe prend une dimension américaine, même si sa musique ne change pas (« A space in time » — Columbia KC 30.801). Il y a aussi la dernière production de Savoy Brown, bon groupe bluesy qui fait de la musique sans se casser la tête, de la musique chouette (« Street Corner Talking » — Parrot PAS 71.047). Et, pour en finir avec les Anglais (d'Angle-

terre), un album de Mick Farren, l'ex-leader des Deviants — un grand souvenir — qui continue son chemin difficile, méconnu, incompris, rejeté (« Mona » — Transatlantic TRA 212). Les USA nous offrent un superbe triple-album, le Woodstock de la Columbia, qui contient des extraits du Festival d'Atlanta (un album, avec Poco, J. Winter, Chambers et Allman Bros., Mountain) et de celui de Wight 70 (deux disques, avec Jimi Hendrix (fantastique), Sly, Cactus, TYA, Procol H, Leonard Cohen, Miles Davis, David Bromberg et Kris Kristofferson). Ces noms parlent pour eux-mêmes. Somptueux... Booker T. Jones a quitté les MG's et enregistre maintenant avec sa femme Priscilla. Leur premier double-album (« Booker T. and Priscilla » — A & M SP 3.504) est une révélation. Dans un style très différent de celui des MG's, les Jones (aidés de quelques « noms ») mêlent avec talent le swing et de superbes mélodies. Priscilla, qui se taille la part du lion, est une remarquable chanteuse. Comme quoi l'amour et les affaires peuvent aller ensemble... Le MC5 revient avec « High Time », un album de rock rageur et électrique qui risque de poser un problème à tous ceux qui ont soutenu que les musiciens du groupe ne savent pas jouer. Ça va vite, ça va fort et il n'y a pas beaucoup de groupes de rock qui peuvent s'aligner (Atlantic — SD 8.285). Mais cela on le savait déjà et la vraie révélation de la journée c'est sans doute Don Nix dont l'album « Living by the days » est une merveille. Chanteur naturel, Nix se place dans la lignée des plus grands Américains, doté d'une assez forte personnalité pour mêler tous les styles et ne jamais y perdre son identité. Don Nix est, de plus, un excellent compositeur et on va entendre parler de lui bientôt (Elektra — 74.101, pochette en feutre admirable). Au rayon blues, un double-album de Muddy Waters regroupant tous ses succès des premières années cinquante. Il n'est pas besoin d'en dire plus aux blues-freaks; les autres devraient jeter une oreille, car Muddy n'a pas fait mieux que cela (« McKinley Morganfield » — Chess



2CH 60.006). Autre grand, Howlin' Wolf dont paraissent enfin ces « London sessions » qui datent de 69. Entouré de noms qui vont le faire vendre (C. Watts, Ringo, Winwood, Clapton, B. Wyman), Howlin' reste tel qu'en lui-même et dévide son répertoire de cette voix rocailleuse que tant de Blancs ont essayé d'imiter. Derrière, les élèves s'appliquent et jouent bien (« The London Howlin' Wolf Sessions » — Chess CH 60.008). On est aussi heureux de retrouver Randy Newman, l'un des plus grands compositeurs d'Amérique (et l'un des plus méconnus aussi) dans un album enregistré en direct dans une petite boîte. Seul avec son piano, Randy interprète toutes ses chansons les plus célèbres de sa voix déchirée, grave, prenante. Un disque absolument magnifique, bourré d'émotion (« Randy Newman / Live » — Reprise 6.459). Encore un double, celui d'Isaac Hayes, musique du film « Shaft », disque inégal mais illuminé parfois par des morceaux somptueusement arrangés et la voix inimitable d'Isaac (« Shaft » — Enterprise ENS 2-5002). Un bon album, le cinquième, de l'organiste-chanteur Lee Mi-

chaels, qui n'a jamais réussi à se faire connaître en France; dommage car sa musique est de l'excellent rock, pas compliqué du tout mais bien swinguant (« 5th » — A & M SP 4.302). Même problème pour Jackie Lomax, Anglais installé aux USA et qui continue à faire de la bonne musique sans que l'on s'en aperçoive. Lomax possède une voix superbe et les arrangements de cet album ne le sont pas moins (« Home is in my head » — Warner Bros 1.914). Et encore deux quasi-inconnus par ici, dont les albums ont peu de chances de sortir un jour dans ce pays, Boz Scaggs, ex-sideman de Steve Miller et qui a enregistré avec son propre groupe un disque superbe, « Moments ». Quel genre? Le genre bon, très bon même, rock subtil qui soutient la voix tendre de Boz. Une musique d'une sensibilité et d'une intelligence remarquables (Columbia C30.454); l'autre est Dino Valente, aujourd'hui chanteur de Quicksilver et dont cet album en solitaire est une pièce de collection ou presque. Folk étiré, voix métallique, poèmes tranquilles ou déchirés; Dino gagne à être connu (« Dino Valente » — Epic BN 26.335). Jazz? OK, quatre albums. Celui du pianiste Joe Zawinul est le meilleur, d'une étonnante richesse sonore, fluide, chantant, plein de magnifiques compositions pareilles à celles dont Zawinul a jalonné le jazz depuis quinze ans, arrangées d'extraordinaire façon. Avec lui, Herbie Hancock, Wayne Shorter, Miroslav Vitous, etc. (« Zawinul » — Atlantic SD 1.579). On retrouve (suite page 101)

VOUS NE POUVEZ PAS MANQUER  
**HEADCOMIX DE CRUMB!**  
96 PAGES DE BANDES DESSINÉES, 9,50F  
(éditions Actuel)  
ET LE MÊME CRUMB, AVEC BIEN D'AUTRES CHOSES  
DANS ACTUEL NOVA-PRESS  
TOUS LES MOIS  
3 FRANCS





# Les professionnels connaissent bien "Le Grand Son Gretsch"

Quand il s'agit de tambours, vérifiez à qui les professionnels se fient. Des types tels que Tony Williams, Jon Hiseman, Elvin Jones, Charlie Watts... Pour la sonorité, ils ne font confiance qu'à Gretsch.

De même pour les guitares. Que ce soit dans la série Chet Atkins ou la nouvelle série Roc Jet,

*Ecoutez ce dont Tony Williams est capable avec la puissance et la qualité de Gretsch dans "Ego", son dernier album chez Polydor.*



La vedette de RCA Victor, Chet Atkins se fie à Le Grand Son Gretsch.



**That  
Great  
Gretsch  
Sound**

The Fred Gretsch  
Company, Inc. 60 Broadway  
Brooklyn, New York 11211

Gretsch a le son que les professionnels connaissent bien et exigent.

Roc Jet —  
La guitare  
électrique  
d'une pièce,  
la plus récente  
et la plus avant-  
garde.



## actualités

suite de la page 17

qu'ils connaissent parfaitement la scène et savent ce qu'il leur faut faire pour faire plaisir au public. Leurs compositions sont alors la plupart du temps réussies car elles sont le fruit des enseignements tirés de la scène, ce qui est le cas pour Barrabas, dont la plus forte personnalité est celle du chanteur-saxophoniste. Barrabas fera peut-être parler de lui bientôt, en Angleterre, peut-être comme Wishbone Ash, que l'on vit au Golf avant qu'il ne devienne la coqueluche de l'Angleterre et des États-Unis, peut-être comme Heaven, groupe anglais que

CBS a lancé en le comparant à un nouveau Chicago et en sortant son disque dans une pochette révolutionnaire et, très chère. De même, lorsque les Who ont joué sur le Tremplin, il y a quelques années, nul ne pouvait penser qu'ils deviendraient un jour ce qu'ils sont aujourd'hui. Aussi, les groupes amateurs français, qui sont un peu inquiets à l'idée de jouer au Golf Drouot, ne doivent pas hésiter, et venir; personne ne les mangera, personne ne leur jettera de tomates. Inscriptions à Henri Leproux, Golf Drouot, 2, rue Drouot, Paris-9<sup>e</sup>, Métro-Richelieu-Drouot.

**Programme d'octobre:** (le programme complet et définitif se trouve dans les Télégrammes). Tremplin des amateurs et semi-pros tous les vendredis 2 et 3/10: Moonlights. Vendredi 8/10: Blues Convention, 1<sup>re</sup> apparition parisienne depuis deux ans. Le 15/10: Salade (ex-Magpye). 23 et 24/10: Ange. 29/10: Linda Keel. — JACQUES CHABIRON.

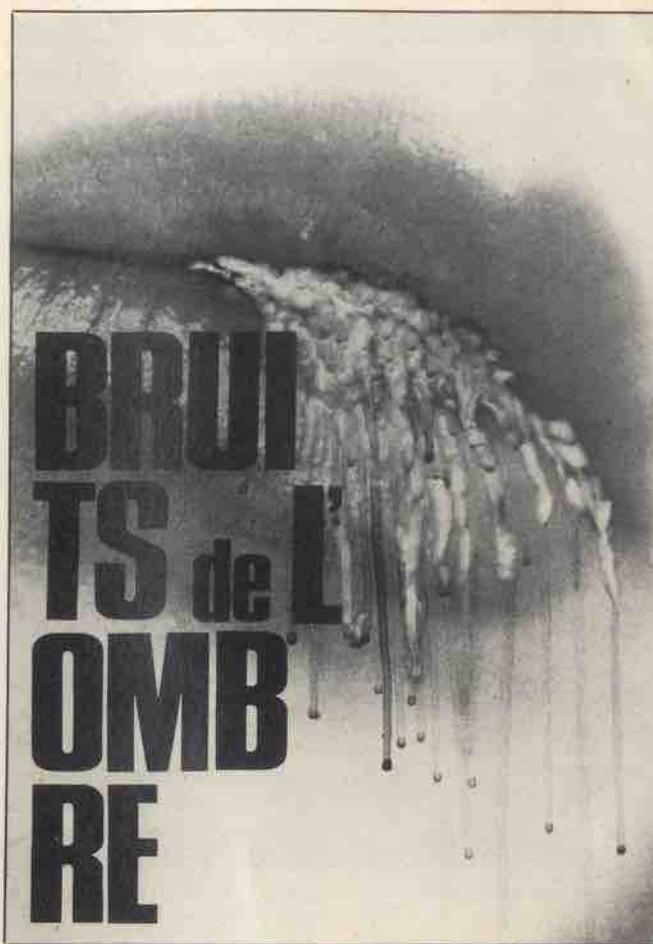
par Laurent Thibault, les « beaux, bien formés et bien nés » ont pour appellation: Solitude, Ergo Sum, Mor, Zabu, Claude Engel. Pour son premier coup, Thélème et son frère Jean n'ont pas hésité à faire les choses en grand. C'est en effet par un double album « live » que commencera à se faire entendre le nouveau label. Un double album où l'on retrouve, outre les artistes pré-cités, quelques-uns des groupes et musiciens les plus en vogue (ou destinés à le devenir d'ici peu). Magma, auquel pour l'occasion se sont joints Lionel (Ergo Sum), Claude Engel et Zabu (anciens membres dudit groupe), Roger Mason et Steve Warring, Catherine Ribeiro, Voyage, Alain Markusfeld, Catharsis et Zoo. Un joli menu cuisiné aux studios d'Hérouville: voilà qui ne sera pas sans déplaire à beaucoup, à commencer par les maisons de disques qui, par leur coopération, auront permis d'une part aux musiciens de travailler en plus étroite collaboration et d'autre part au public de retrouver en deux disques les pointures les plus notables du pays.

Beaucoup de noms nouveaux, cela veut dire aussi beaucoup de bombes différentes et plus dangereuses les unes que les autres. Ces bombes, ce sont:

Zabu, ici bluesman acerbé et plus noir qu'un Noir, Ergo Sum, violent à la Family et pourtant si différent, Mor, les Bretons de l'histoire, que l'on comparera, identifiera « à », mais qu'il sera impossible de ne pas apprécier Solitude, bombe bleue remplie de dirty old blues, Contrepoint enfin, sur le chemin de la machine molle, définitivement rejoint par le sax américain Robert Taylor (sans rapport avec la grande famille bien connue). Pour tous ces groupes, il s'agit là de leur premier enregistrement; la chose est différente pour Catharsis (Saravah), Alain Markusfeld (bombe Barclay), Magma (bombe offensive Philips), Zoo (seconde bombe Barclay), Dave Mason et Steve Warring, Catherine Ribeiro, Voyage et enfin Claude Engel, ancien guitariste de Magma et de Joel Daydé qui fait ici figure de « maître passé maître » en l'art de convaincre le plus discrètement possible, et dont le doigt revêt une classe plus qu'un véritable style. Plus qu'une simple et banale entreprise, Thélème est surtout un moyen de faire progresser en France l'idée de rencontre entre musiciens, de complémentarité des musiques, doublé d'un esprit laissant à tous les intéressés, une liberté d'action peu ordinaire. Du nouveau à toutes les échelles: Thélème respire l'air pur et la bonne note. — BRUNO DUCOURANT.

On s'active chez les marginaux strasbourgeois. Le journal VROUTSCH (7a, quai de la Bruche, 67-Strasbourg) a fait paraître son numéro 2. L'équipe qui participe à l'élaboration du journal semble commencer à mieux posséder les techniques de mise en page et de typographie. A l'effort de clarté correspond un contenu devenu plus riche: textes virulents, informations essentielles pour les jeunes freaks de la région, dessins plus travaillés, etc... On sent aussi un ardent désir d'entreprendre une action hors du système, de ne pas se limiter à une masturbation révolutionnaire-souterraine. Après le journal dont le troisième numéro est annoncé pour le début octobre, et avec l'aide de certains groupements strasbourgeois, ouverture prochaine d'une librairie. Elle sera située 1, rue des Veaux et deviendra le quartier général des différentes associations représentant le mouvement marginal en général. Aussi, à partir du 2 ou 3 octobre, on pourra y trouver près de 80 titres de la presse underground ou parallèle. Seront en vente des livres, des disques (Futura, Saravah, et des pirates); des productions de communautés et d'artisans

y seront exposées (prendre contact directement avec le journal ou la librairie). Ce sera une coopérative, la gestion étant assurée collectivement par les représentants des groupes fondateurs et les bénéficiaires réinvestis en matériel au service de ces groupes. Pour mener à bien leur entreprise, ils leur faut trouver mille sociétaires. Vous qui pleurez sur l'ennui de la vie en province, son manque de lieux de rencontre, ce peut être grâce à cette librairie le début de quelque chose de plus important encore. Parution prochaine, le 1<sup>er</sup> décembre, de Reflets du 21<sup>e</sup> siècle, « revue de synthèse et d'action pour la naissance de l'humanité nouvelle ». R 21 sera illustrée par de nombreuses bandes dessinées. Son but principal: le soutien de la presse underground, libertaire et marginale. Elle se veut aussi la revue de l'expression libre et le « creuset de fusions » de tous les courants d'avant-garde. On nous promet aussi une présentation révolutionnaire, et un tirage de 15 000 exemplaires (adresse: 17, rue Thiers, 38-Grenoble). Dans le domaine des productions discographiques mar-







## le point commun

Parlez des microphones "Shure", n'importe où dans le monde, sur les scènes de musique contemporaine et toutes les grandes vedettes internationales vous prêteront attention ! Toutes ces vedettes utilisent les microphones "Shure". Pour vous-même ou votre groupe, rien n'égale le Shure **Unisphere** ou **Unidyne**. Ces deux microphones sont remarquables avec n'importe quelle sonorisation - y compris la vôtre !

**SHURE**



POUR LA FRANCE

**CINECO**  
72, Champs-Élysées - PARIS 8<sup>e</sup>  
Téléphone : 225-11-94  
DOCUMENTATION SUR DEMANDE

## BULLETIN DE COMMANDE

### RELIURES

Nous mettons à votre disposition des reliures pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 14 F prise à nos bureaux. Joindre 3 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veuillez m'envoyer..... reliures.

### COLLECTIONS

Veuillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 10 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F. 50 par exemplaire (3 F. F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 - le n° 34 - le n° 35 - le n° 36 - le n° 37 - le n° 38 - le n° 39 - le n° 40 - le n° 41 - le n° 42 - le n° 43 - le n° 44 - le n° 45 - le n° 46 - le n° 47 - le n° 48 - le n° 49 - le n° 50 - le n° 51 et le n° 52 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F. F. pour l'étranger) - le n° 53 - le n° 54 - le n° 55 pour 3,50 F. par exemplaire (4 F. F. pour l'étranger). Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....



**12<sup>e</sup> ANNÉE**

Tous les vendredis en soirée au « **GOLF DROUOT** », 2, rue Drouot, Paris-9<sup>e</sup>, le célèbre Tromplin des groupes amateurs et semi-professionnels, parrainé par « **ROCK & FOLK** », OFFRE au vainqueur, en plus des contrats obtenus sur place :  
— Une séance d'enregistrement (trois heures) ;  
— Un disque promotion ;  
— 50.000 anciens Francs.

« **DYNACORD** » remet à chaque formation un diplôme-souvenir de leur passage au « **GOLF DROUOT** ».

Nous mettons à votre disposition : la sonorisation chant (4 micros) Dynacord et 3 amplis Sound City.

**ROCK & FOLK** publiera la photo et la biographie du groupe « révélation du mois », afin d'intéresser un public plus large.

Inscription des orchestres : **HENRI LEPROUX**.

ginales, Gérard Terrones annonce sous son label Futura des enregistrements de Fille qui Mousse, le groupe réuni autour d'Henri-Jean Enu le directeur du Parapluie; de la Horde Catalytique pour la Fin, tentative de musique totale par des expérimentateurs issus de la fac de Vincennes, avec notamment le jeune poète Dominique Tron.

Chez Givaudan (201, bd St-Germain) on peut trouver les disques Fantasy qui retracent toute une période de la poésie beatnik; poèmes, textes dits par Ferlinghetti, Burroughs, etc. C'est aussi un des rares endroits où l'on peut se procurer un disque relativement récent de Ginsberg qui chante avec Peter Orlovsky des poèmes de William Blake (« Song of innocence and experience » - 3 083 MGM). Musique composée en deux nuits au lendemain des incidents auxquels donna lieu la Convention Démocrate de Chicago, et enregistrée au retour de Ginsberg à New York, après qu'il eût déposé au procès des inculpés l'année suivante (juin et juillet 69): mélodies lancinantes, avec harmonium, clochettes, flûtes, etc... Autre rareté l'enregistrement « live » et « clandestin » du « 200 Motels » de Frank Zappa, joué par les Mothers et le Los Angeles Philharmonic Orchestra dirigé par Zubin Metha. Il reste aussi quelques exemplaires numérotés du seul disque existant de l'inventeur du son unique, précurseur de la nouvelle musique: La Monte Young, avec Maria Zazeela.

Aux Éditions du Soleil Noir, parution du « Manifeste électorique aux paupières de jupe ».

La publication d'un recueil de dessins de Crumb traduit en français est un événement considérable. Car il s'agit là d'un des grands maîtres du dessin, mais aussi de l'underground. On a groupé dans ce numéro I d'une série Actuel-Nova Press un échantillonnage de différentes bandes, parues précédemment dans des comix. Crumb, par son humour violent, féroce, vulgaire et provocateur, se livre à une étude psycho sociologique de l'univers mental des Américains; obsessions sexuelles, névroses, mythes, etc... Il a été et il est pillé continuellement sans en éprouver aucune amertume, puisque sa frénésie de caricaturer, de violer les notions de goût correspond aussi à une nécessité de défoulement personnel (en vente dans tous les kiosques 9,50 F). — **PAUL ALESSANDRINI**.

## ERUDIT POP

son Airplane Takes Off (RCA 740.671); Surrealistic Pillow (RCA 740.073); After Bathing at Baxter's (RCA 740.523); Crown of Creation (RCA 740.556); Bless Its Pointed Little Head (RCA 740.591); Volunteers (RCA 4.288); The Worst of Jefferson Airplane (RCA LSP 4.459.) Tous édités en France. Le nouvel album de l'Airplane vient de paraître aux USA sur le propre label du groupe; le titre en est Bark et la référence Grunt FTR-1.001. Vous pouvez également ajouter à cette discographie du J.A. les enregistrements qu'ils ont fait individuellement; ce sont: les deux volumes de Grace Slick and the Great Society intitulés Conspicuous Only in its Absence et How It Was (Columbia CS 9.624 et CS 9.702. Non édités en France); Hot Tuna (RCA 740.061); Paul Kantner and the Jefferson Starship: Blows against the Empire (RCA 443.008) et le nouveau Hot Tuna, First Pull Up, Then Pull Down (RCA LSP 4.550) qui est récemment sorti aux States.

Lecteur assidu de Rock & Folk, j'aimerais, si cela vous était possible, que vous me communiquiez l'adresse des journaux Melody Maker et Rolling Stone car j'habite Strasbourg où il est impossible de se les procurer et je désirerais m'y abonner. J.-L. Kuhn, 233, rue de la Gare, 67-La Wantzenau. Melody Maker: IPC Business Press (Sales & Distribution) Ltd. Subscription Department, 40 Bowling Green Lane, London ECI. Rolling Stone: Rolling Stone English Subscription Department, 28 Newman Street, London WIP 3HA.

J'ai 19 ans, je travaille à Paris. J'ai pris conscience depuis longtemps que quelque chose n'allait pas. Je ne suis pas un révolutionnaire, je ne critique pas la société: elle m'indiffère (...). Je vous serais très reconnaissant (mais si, mais si) de me communiquer des adresses de communautés provinciales (sans drogue) susceptibles de me recevoir pour un temps indéterminé. Vous me rendriez un bon service...

Alain Derouet, route de Parmain, « La Naze », 95-Valmondois. Sachez tout d'abord qu'à la différence des hôtels, les communautés (avec ou sans drogue) n'ouvrent pas aussi facilement leurs portes aux inconnus: les gens qui s'y sont rassemblés l'ont souvent fait au prix de difficultés matérielles énormes et, pour tenir, sont obligés de pratiquer une politique de fermeture vis-à-vis de l'extérieur; d'autre part la bonne marche d'une communauté implique nécessairement la connaissance mutuelle en profondeur de chacun des individus qui la composent. C'est pourquoi je vous conseille d'écrire, en expliquant clairement votre cas, au Bulletin des Communautés (C.): Michel Faligand, 8 allée Roland-Garros, 94-Orly, qui vous mettra en contact avec les gens que vous cherchez. Vous pouvez également vous adresser à Actuel, 60, rue de Richelieu, Paris-2<sup>e</sup> (Tél.: OPE

20-20) qui s'occupe depuis peu de ce genre de problèmes.

Pourriez-vous me communiquer les références (éditeur, prix) de ces trois livres: Do it et We are everywhere, de Jerry Rubin; Steal this book d'Abbie Hoffman.

David Frick, 47, rue d'Audincourt, 25-Seloncourt. « Do it » a été traduit en français cette année et il est sorti aux Éditions du seuil, dans la collection Combats (18 F). « We are everywhere » (Harper Colophon Books) et « Steal this book » sont disponibles au prix de 15 F environ dans les librairies suivantes: Actualités, 38, rue Dauphine, Paris-6<sup>e</sup>. Tarantula-ID Store, 127, boulevard Saint-Michel, Paris-5<sup>e</sup>. Gloire au 17<sup>e</sup>, boulevard de Port-Royal.

Vos articles sur le Captain Beefheart m'ont conquis. J'aimerais me procurer l'album « Lick my decals off, baby » mais, comme vous le pensez, il est introuvable à Toulon. Que dois-je faire? Combien cela me coûtera-t-il? Viviane Lott, 45, tour d'Ivoire, Port Marchand, 83-Toulon. Adressez-vous directement à un magasin spécialisé parisien. Je vous conseille PAN, 11, rue Jacob, Paris-6<sup>e</sup> et Givaudan, 201, bd St-Germain, Paris-7<sup>e</sup>. Si vous désirez vous procurer « Lick my decals off, baby » en édition française (Pathé 2C 062 92.092) cela vous coûtera aux alentours de 28 F; le même disque en édition américaine (Straight STS 1.003) vaut environ 40 F.

J'aimerais vous acheter d'anciens numéros de Rock & Folk. Est-ce possible? Je désirerais plus particulièrement avoir ceux parlant de Bob Dylan, Leonard Cohen et Jimi Hendrix. Pouvez-vous m'indiquer leurs numéros? Illisible, Lyon. DYLAN: n° spécial été 1966, 10, 15, 29, 30, 35, 40, 47. COHEN: n° 29, 41, 44. HENDRIX: n° 5, 8, 15, 19, 24, 45, 49, 54, 56.

Un ami m'a dit qu'il y a quelque temps (en fait ça doit faire plusieurs mois) on avait parlé à Pop 2 d'un livre (ou revue) dans lequel sont parus des textes de l'Airplane. Cet ami a oublié de quoi il s'agit et je ne connais pas l'adresse de Pop 2. Résultat: je suis très embêté, vu que je suis un admirateur de l'Airplane et que j'ai toujours déploré l'absence de ses textes sur les pochettes. Bref, pourriez-vous me donner les coordonnées de ce livre?

Alain Cherbonnier, 14, avenue des Lilas, 1350-Limal, Belgique. Le recueil de textes auquel vous faites allusion est une brochure rédigée par Jonathan Farren, du Parapluie, et vous pouvez la trouver, si elle n'est pas épuisée, en écrivant aux adresses suivantes: Librairie Actualités, 38, rue Dauphine, Paris-6<sup>e</sup>; PAN musique, 11, rue Jacob, Paris-6<sup>e</sup>.

MORE NEXT MONTH...

YVES ADRIEN



# WEELEY OU LA NON FETE

Suite de la page 43

tation. C'est que le groupe joue tellement fort qu'il ne produit ni de la musique, ni du bruit, mais du boucan. C'est que les musiciens sont tellement à côté du sujet que leur musique ne swingue pas un poil. Un comble. Une honte, même, lorsque l'on songe au Colosseum du premier album. Il est maintenant presque aussi lourdaut que BS & T. Il semble qu'une petite leçon de modestie ferait le plus grand bien à ce faraud d'Hiseman qui semble trop sûr de son génie — ce qui n'enlève rien à ses qualités intrinsèques de batteur, ceci étant même la cause de cela.

Il fallut longtemps, très longtemps, pour installer le matériel de Barclay James Harvest et son Symphony Orchestra de quarante musiciens. Fallait oser faire ça, vraiment, installer les pupitres pour chacun, vérifier les micros qui feraient passer le son dans la sono, un à un, faire une balance individuelle et générale. On ne pouvait donc pas entendre de musique, de ces disques qui étaient habituellement diffusés entre les orchestres. Et sans musique, à Weeley, on s'emmerdait un maximum. C'est d'ailleurs à ce moment que les bad trips ont commencé, un peu partout. Le mauvais acid faisait son effet, des types portaient en courant, piétinant ceux qui se trouvaient sur leur passage (beaucoup), hurlaient leur détresse. De petits groupes appelaient des docteurs, à grands renforts de cris, et un projecteur fouillait la nuit, de la tour du light show, localisant ainsi ceux qui étaient en danger.

Sans doute les stupés de ce genre sont-ils nécessaires à certains pour pouvoir endurer ce qu'ils vivent pendant ces quelques journées. Ça devenait tout à fait intenable, de rester sans bouger à sa place, sans pouvoir la quitter sous peine de ne plus la retrouver. Et sentir ces milliers de personnes derrière soi. On a l'impression qu'elles vous pressent

vers la scène, qu'elles vous y écrasent. Et toujours, toujours, des gens arrivent de derrière, qui veulent se mettre plus près, pour voir King Crimson, tout à l'heure. Sans exagération, il y a parfois quatre personnes au mètre carré, et d'autres arrivent, piétinent ceux qui sont installés là. J'ai souvent eu envie de leur crier de partir, de foutre le camp, car ici, il n'y a plus de place. PLUS DE PLACE ! NO ROOM ! NO ROOM AT ALL !!! Une épreuve, épuisante pour les nerfs ; et ce Barclay James Harvest qui n'est pas encore prêt !

## La grande beauté

Ça y est. Les quarante musiciens jouent, conduits par le chef d'orchestre. Ce n'est pas mal, pas mal du tout, même. De la symphonique-pop, avec de grandes envolées d'ensemble, des mélodies dépouillées mais ne manquant pas de richesse, peut-être grâce aux vibrations inégalables que produisent deux douzaines de violons dont pas un seul n'a exactement le même son (ce que Mellotron ou Moog ne peuvent pas restituer). Des trois musiciens de BJH, on ne voit que le batteur, les autres sont cachés derrière, l'organiste et le guitariste. Ils ont surtout interprété les morceaux qui figurent sur leur deuxième disque, « Once again », et quelques-uns de leur prochain, à paraître en octobre. Cette musique n'a rien de prétentieux en soi ; elle suit des chemins depuis longtemps tracés et les arrangements sont faits avec goût, sinon avec talent. BJH connaît la musique et fait son truc que l'on détestera ou adorera.

Il fallut aussi énormément de temps à King Crimson pour faire sa balance, vérifier le bon fonctionnement des six énormes haut-parleurs et altécs qui flanquaient la scène depuis la veille. Le groupe avait décidé ne pas utiliser la sono normale, et il avait bien raison : c'était de pis en pis. Les éclairages avaient également été réglés la veille. Pour l'heure, Pete Sinfield s'était installé sur le praticable installé à dix mètres de la scène, au beau milieu des spectateurs, et il testait ses machines à faire du bruit, vérifiait ses courbes de réponses, réglait, perfectionnait sans cesse. Enfin, le noir fut fait et les quatre Crimson Kings apparurent dans une lueur glauque, à peine verdâtre. Et le son qui sortit des baffles fut en un instant le plus beau quel'on entendit jamais dans ce festival. A côté de King

Crimson, tous (tous) les musiciens vus à Weeley ne sont que de misérables gnomes besogneux qui, au train où vont les choses, ne sauront pas jouer avant quelques centaines d'années. Le show King Crimson est une Splendeur. Le plus beau mélange lumière-musique que l'on peut voir actuellement, les effets lumineux ridiculisant sans appel tous ceux qui tentent de faire coller couleurs et musique. Sinfield est au pupitre, et fait un travail absolument ahurissant, modulant simultanément les sons et les lumières. Il n'arrête pas une seconde, et ne se trompe jamais, connaissant mieux que personne la musique de Crimson. « Cadence and cascade », « Cirkus », « 21st century schizoid man », d'autres, inconnus. Pas assez, en tous cas on en redemandait, on en veut encore. Que c'était beau, et quelle honte de voir qu'un groupe tel que celui-ci est programmé dans un tel contexte, si avilissant, au fond, pour ces artistes qui se voient implicitement confrontés avec des tâcherons qu'ils dépassent de cent coudées !!! Le groupe le fit bien sentir, sans doute, lorsqu'il refusa de revenir jouer pour un rappel ?

Weeley fut donc le festival de la frustration, confinant à l'escroquerie pure et simple. Le principe même, quarante-huit heures ininterrompues de musique, était au départ de la démente. Le fait qu'en trente-six heures, on n'ait vu qu'un seul grand groupe, Crimson, et une myriade de groupillons qui n'avaient rien à faire dans ce qui doit à CHAQUE FOIS ÊTRE UNE APOTHÉOSE DE CETTE MUSIQUE, DE CETTE NOUVELLE CULTURE, est un scandale qui ne pourra pas se reproduire éternellement. Il est impensable d'obliger les gens — ceux qui veulent écouter de la musique — à rester à la même place pendant quarante-huit heures dans de telles conditions d'hygiène et de sécurité. J'ai manqué Rod Stewart, les Faces, Caravan et son nouvel organiste (Caravan a attendu plus de neuf heures avant de jouer), Van der Graaf Generator, les Groundhogs, Heads Hands & Feet, T. Rex. Je me serais bien passé de Juicy Lucy (tiens, j'ai failli l'oublier celui-là — lamentable, J.L.) et des dizaines d'autres qui ont été engagés à bas prix, désireux de pouvoir se montrer à cent mille personnes d'un coup. Weeley était l'anti-festival, le non-festival. — JACQUES CHABIRON.

## DISQUES

(suite de la page 95)

d'ailleurs Zawinul et les deux derniers musiciens cités au sein du groupe Weather Report dont le premier album a fait pas mal de bruit aux USA. Il me semble à moi un peu inférieur, moins rigoureux que celui de Zawinul, mais avec des musiciens de ce calibre on n'a jamais beaucoup de critiques à formuler. Jazz d'aujourd'hui, ni free ni prisonnier, à la Miles (« Weather Report » — Columbia C 30.661). Et le nouvel album de John McLaughlin, tout à fait différent



du précédent ; une face est consacrée à de longues improvisations lyriques et mystiques, très dans la manière d'un Pharoah Sanders, avec un McLaughlin magnifique, Jerry Goodman (de Flock) et des musiciens du calibre de Charlie Haden, Airtio Moreira et Billy Cobham. Sur l'autre face, huit courts morceaux parmi lesquels beaucoup de thèmes devenus des classiques du jazz. Un très beau disque, avec beaucoup de guitare acoustique, plein, sans urgence (« My goal's beyond » — Douglas 9). Et puis, bien sûr, un disque de l'autre guitariste, Larry Coryell, enregistré live en trio et en grande forme dans un club (Mervin Bronson, bs, et Harry Wilkinson, dms). Jazz/rock/blues, peu importe, ça swingue un maximum. Musique électrique, déchirée, heurtée, tout le contraire de celle de McLaughlin mais pas moins (ou

plus) intéressante (« Larry Coryell at the Village Gate » — Vanguard VSD 6.573). Encore un guitariste, et pas des moindres puisqu'il se nomme Jerry Garcia ; on le retrouve sur deux albums, l'un enregistré il y a quelques années avec l'organiste Howard Wales et qui est une jam bluesy assez peu passionnante (« Hoote-rol ? » — Douglas 5), l'autre, beaucoup plus intéressant, avec ses petits protégés, les New Riders of the Purple Sage. Bons débuts d'un groupe très influencé par le Grateful Dead (période country) et composé de musiciens plus que doués techniquement (« NRPS » — Columbia C 30.888). Et trois groupes américains encore, les Allman Brothers dont le double-album live au Fillmore est superbe, heavy blues sur tempos de fer, et, bien sûr, la slide de Duane. D'un bout à l'autre ça démenage sans désemparer (« The Allman Brothers Band at Fillmore East » — Capricorn SD 2.802). Et Pacific Gas & Electric, dont il ne reste plus que le chanteur Charlie Allen, ce qui est apparemment suffisant pour faire un bon album. Blues un peu sophistiqué, remarquablement arrangé et très différent de ce que faisait l'ancien PG & E. Charlie Allen chante de mieux en mieux (« PG & E » — Columbia C 30.362). Et puis ce bon vieux Big Brother, des rangs duquel Nick Gravenites est parti et qui se retrouve dans la même formation qu'au temps des débuts (au temps de Janis) pour offrir un bon album de rock sans problèmes — mais qui a dit que c'était mieux quand on en avait ? C'est chouette, Big Brother (« How hard it is » — Columbia C 30.738). On trouve également, tout récent, le double-album d'un groupe baptisé Madura par son producteur James Guercio (l'homme qui « fit » Chicago et BS & T) ; ou plutôt rebaptisé, car ce trio s'appelait avant Bangkor Flying Circus et avait sorti un assez bon album chez Dunhill. On sent ici la patte de Guercio, production impeccable au niveau technique et bonnes idées artistiques. Les trois musiciens de Madura sont remarquables (batteur) et on n'a pas fini de parler d'eux (« Madura » — Columbia

G 30.794). Le nouveau disque de Poco est loin d'être mauvais lui aussi, mais ce n'est pas une surprise, le groupe nous ayant habitués aux meilleures choses. Country-rock raffiné et mélodies superbes (« From the inside » — Epic KE 30.753). Quant à John Sebastian, il fait toujours dans la joie et la nostalgie mêlées et son nouvel album est un régal, tout plein qu'il est de mélodies et de souvenirs du bon vieux temps.



John est ici accompagné par des gens comme Dallas Taylor, Johnny Barbata ou Greg Reeves, tous anciens de CSN & Y. Faut-il préciser que c'est un bel album (« The four of us » — Reprise 2.041) quand tout le monde sait que John Sebastian ne fait que de bons albums ? Tous ces disques peuvent être commandés par courrier chez Givaudan. La maison envoie régulièrement à ses correspondants la liste complète de ses nouveautés. Les albums (pressage US) coûtent 40 (simple) ou 75 (double) Francs, plus frais d'envoi. Dans les stocks il y a la pelle du Yardbirds, Stones, Dylan, Buffalo S, Velvet U, Mothers, free jazz, musique contemporaine, etc. — Dernière minute : les nouveaux Traffic, « Live at the canteen » (Island ILPS 9166), superbe ; Beach Boys (« Surf's up » — Reprise RS 6453), leur meilleur depuis bien longtemps ; Dr John (« Sun, Moon & Herbs » —



Atco SD 3362), avec des gens comme Jagger et Clapton ; un double Fleetwood Mac (« Black Magic Woman » — Epic EG 30632), avec des vieux titres ; Stephenwolf (« For ladies only » — Dunhill DSX 50110), toujours formidable. Et, quand vous lirez ces lignes, seront arrivés les nouveaux Hendrix, Dead (double) et un double des Yardbirds en public. L'album de Lennon est vendu 25 F.

## GORDON LIGHTFOOT

SUMMER SIDE OF LIFE. 10 degrees & getting colder. Miguel. Go my way. Summer side of life. Cotton Jenny. Talking in your sleep. Nous vivons ensemble. Same old loverman. Redwood hill. Love & maple syrup. Cabaret. Reprise 44.132/30 cm.

Gordon Lightfoot n'a rien d'un nouveau venu : ce Canadien, que l'on peut considérer comme Américain, en est au moins avec « Summer side of life » à son dixième album en huit ou neuf ans. Certaines de ses compositions sont devenues des classiques du folk américain moderne, « In the early mornin' rain » en est l'exemple le plus connu, puisque cette chanson (l'une des plus belles jamais dédiées à l'avion) a été enregistrée, entre autres, par Peter, Paul & Mary, Judy Collins et même Bob Dylan. Plus récemment, Gordon Lightfoot s'est mis à fréquenter assidûment les studios de Nashville où il a enregistré plusieurs disques. C'est le cas de « Summer side of life ». De son pays natal, Gordon Lightfoot garde quelques éléments « folkloriques » comme le froid, la langue française (« Nous vivons ensemble », chanson bilingue) ou le sirop d'érable, qui l'aident à planter un décor. De Nashville, il a adopté le meilleur, comme l'utilisation de la dobro et du violon (« Redwood hill », un vrai régal), et même à l'occasion des chœurs (« Summer side of life »). Mais tout cela, rassurez-vous, est dépourvu de la moindre mièvrerie. A cet égard, la collaboration de musiciens du calibre de Charlie McCoy (harmonica) et la virilité des mélodies (« Love & maple syrup », « Miguel ») est une sérieuse garantie. — JACQUES VASSAL.

LES CELEBRES  
"CUIVRES"  
américains

**HOLTON**  
(trompettes-trombones-cornets, etc.)

sont maintenant distribués en  
FRANCE

par Antoine Courtois  
8, rue de Nancy, PARIS 10°. NOR. 7785



# nouveau catalogue

12 PAGES

DES CENTAINES DE DISQUES RÉPERTORIÉS, ( 16 LPs DES STONES, 12 DE DYLAN, 16 DE MAYALL, etc )



5, RUE DE WASHINGTON-75-PARIS 8<sup>e</sup>  
vente de disques par correspondance, importation  
pour recevoir le nouveau catalogue « INTER 33 »  
écrivez-nous, ou découpez ce bon, en joignant  
1 F 50 en timbres-poste.

« INTER 33 »

5, RUE DE WASHINGTON-75-PARIS 8<sup>e</sup>  
je désire recevoir, sans engagement de ma part  
le nouveau catalogue « INTER 33 ».

NOM .....

PRÉNOM .....

N° RUE .....

VILLE .....

N° DEPT .....

## COURRIER

(suite de la page 27)

ça chauffe hein, tout le monde tape dans ses mains. Seulement, il fut un temps où Emerson avait un musicien INTELLIGENT (encore un) derrière lui, qui s'appelait Brian Davison — vous connaissez ? — mais si, vous savez bien celui qui a fait « Every which way » et qui a osé dire que si son groupe n'a pas eu assez de contrats c'est parce qu'ils jouaient de la trop bonne musique. Mais avant de critiquer vous les avez vus Every which way ? Vous avez écouté le solo de Davison dans « Ars Longa Vita Brevis » ?

Remarquez, vous avez parlé de Patto. C'est un peu dommage dans le fond, et c'est là que je veux en venir : vous nous dites souvent — et à juste titre — que Family, Jethro Tull, TYA etc... c'était bien au début mais que maintenant leur musique s'affaiblit. Il ne vous est jamais venu à l'idée que leur dégradation musicale a commencé le jour où vous avez parlé d'eux ; il ne vous est jamais venu à l'idée que la musique « pop » (comme on l'appelle en France) n'est justement pas faite pour être populaire ; que ces sus-dits groupes, quand ils jouaient devant 100 personnes au Marquee, ne pouvaient pas se permettre de jouer une musique dégueulasse. Parce que les 100 types n'étaient pas là par hasard, parce que ces 100 types savaient qu'ils venaient voir et entendre et AIMAIENT ça — vous savez ce que ça veut dire ? — On avait pas besoin de joints, vous comprenez.

Vous pensez bien que Family, etc... n'en a plus rien à foutre de jouer une musique correcte quand les 100 000 connards qui viennent les voir sont prêts à avaler N'IMPORTE QUOI. A Biot, un type : « C'était bien, hein, Barricades et Red Noise ? » Moi, sans grandes illusions : « Mais Zappa qu'est-ce que tu en penses ? » Lui : « J'sais pas, j'dormais ». Son pote non plus, il savait pas, il s'était shooté. Sur ce, ils sont partis à Aix jeter des bouteilles en l'air tellement c'était bien Mungo Jerry.

Ah, maintenant, elle est populaire la musique, si bien que le minet du Drugstore, après vous avoir dit où il achète ses beaux pantalons, vous parlera des Soft Machine, et embrayera sur le nombre de filles qu'il s'est « fait » pendant les vacances. Tout le monde a le

dernier Floyd dans sa discothèque entre Mungo Jerry et Black Sabbath. C'est gagné.

Enfin vous avez réussi à avoir Family, Jethro Tull, Led Zeppelin et tant d'autres. Seulement il nous reste quelques trucs. Il nous reste Bruce, Coryell, Mitchell. On était 150 à 200 au Ronnie Scott pour les voir, on se serait cru il y a 4 ans, 150 à 200 qui AIMAIENT ça et Bruce était HEUREUX ; vous l'aviez vu heureux quand il jouait devant des salles plus que combles avec les Cream ? Vous saviez que si les Cream s'étaient séparés, c'est parce qu'ils n'étaient pas heureux de leur musique ?

Il nous reste aussi Procol Harum. Ah, ils vous ont bien eus, Procol. Ils ont fait « Whiter Shade of Pale ». Tout le monde a marché ; Procol Harum : groupe à tubes, commercial... Seulement ils viennent de sortir leur 5<sup>e</sup> LP, magnifique comme les autres. Je vous en prie, pas d'articles sur eux. Je me suis tellement marré au Bourget ; on n'était guère plus d'une trentaine à les applaudir. Par contre pour Pretty Things et Wild Angels alors là, tout le monde était debout et tapait dans ses mains. Trower dit qu'il s'en fout ; ils ont l'habitude.

Ne parlez plus de Patto — les quelques mots que vous avez déjà dits sont bien suffisants — peut-être vont-ils tenir plus longtemps que les autres ?

Pour la fin j'ai gardé Magma — eux aussi, et surtout, on aimerait que vous les laissiez tranquilles. De toute façon, je crois que même si vous en parlez, vous n'arriverez pas à faire admettre que leur musique est supérieure à toutes celles que l'on peut entendre actuellement. Le propre du génie a toujours été d'être méconnu ou incompris. Quand Magma joue, nous ne sommes qu'une cinquantaine (les mêmes qu'au Marquee) et ça nous suffit. Peut-être est-ce que ça ne suffit pas à Magma d'ailleurs, mais comme le dit Vander, nous n'avons pas besoin des hypocrites et de ceux qui ne sont pas entièrement acquis à Kobaia.

Bien sûr, vous allez me demander pourquoi j'achète votre journal. En dehors du fait que vos articles sont un peu mieux écrits que ceux d'autres canards du même genre, il faut dire que les photos sont quelquefois bonnes et que Rock & Folk est ma lecture préférée avec Télé 7 jours, Minute, Ici Paris et L'Humanité Dimanche.

Bon, salut.  
A.-G. Vival.

P.S. : AIMER signifie plus que danser sur Procol Harum, écouter Soft Machine dans son bain, mettre les Floyd en fond musical, ou « planer » sur Hendrix, un joint à la bouche.

P.P.S. : Je crois que votre truc le plus drôle c'est encore le « Référendum » !



GRATUITEMENT  
un super 33 T. "POP"  
commenté par  
PATRICK TOPALOFF

## méthode audio visuelle SOLFÈGE ET GUITARE

accompagnement, solo

La seule en France fondée entièrement sur  
l'actualité, chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les plus prestigieux de la  
chanson et des rythmes modernes

toute la technique de la guitare et de la théorie musicale

SOLFÈGE. lecture - harmonie

Technique musicale : improvisations

transpositions : EFFETS SPÉCIAUX

Chansons

FOLK SONG . BEUES . RYTHM'BEUES . JAZZ  
DANSES MODERNES . POP MUSIC . Flamenco

RECEVEZ

sans engagements, notre documentation complète et le  
DISQUE ESSAI GRATUIT

DESTINA TAIRE

LABAT EDITIONS NOUVELLES

7, rue Labat - 75 - PARIS 18<sup>e</sup> (Service R.E.F.)

Je possède ou ne possède pas de guitare

VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT, la documentation et le disque  
ESSAI GRATUIT

Nom .....

Prénom ..... Age .....

Profession .....

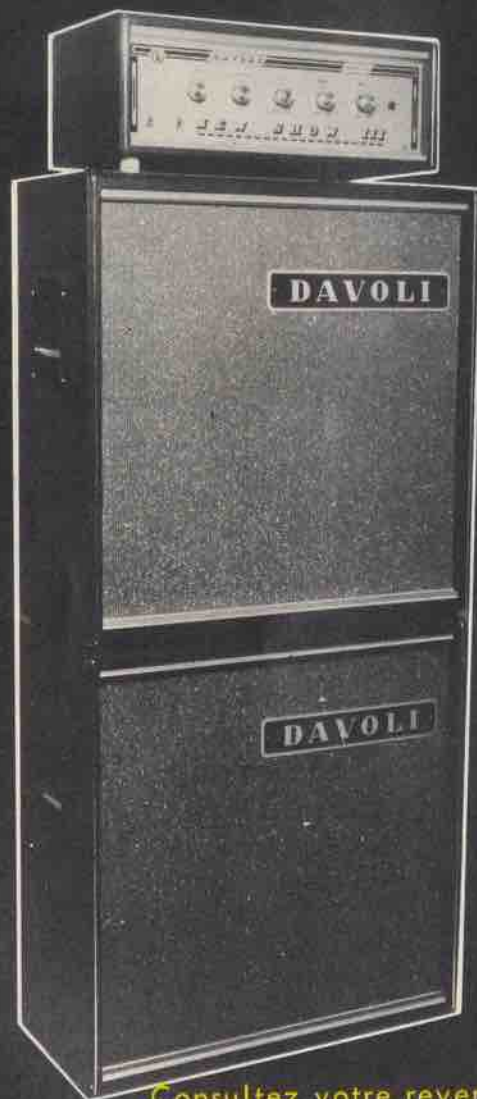
N° Rue .....

Ville ..... N° du Dépt. ....



# DAVOLI CASSE LES PRIX

le 3 corps 100w avec distortion  
reverb écho 2700 f



Consultez votre revendeur  
offre limitée à septembre et octobre 1971

VOUS POUVEZ L'ESSAYER CHEZ LES MEILLEURS REVENDEURS D'INSTRUMENTS  
Documentation sur demande

**GAFFAREL MUSIQUE** DISTRIBUTEUR NATIONAL  
3, rue Guy Mocquet, 13 Marseille Téléphone: (16.91) 48.34.24  
18 bis, rue de Bruxelles, 75 - PARIS 9<sup>e</sup> - Téléphone: 874.40.03

# LA MAISON DU JAZZ

PLACE  
PIGALLE  
RUE FRUCHOT  
RUE VICTOR MASSÉ  
RUE PIGALLE

LA MAISON  
DES  
GRANDES  
MARQUES  
INTERNATIONALES

Le plus grand choix de:

Guitares électriques  
Guitares classiques  
Orgues électroniques  
Amplificateurs  
Sonorisations  
Batteries  
Clarinettes  
Saxophones  
Trompettes  
Vibraphones  
Typiques

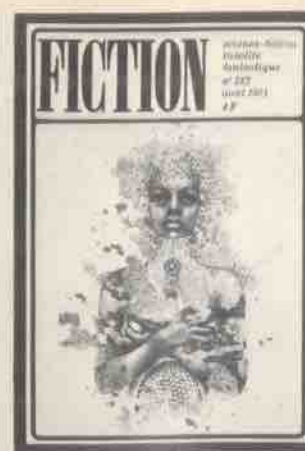
LA MAISON DU JAZZ  
24, rue Victor-Massé  
PARIS 9<sup>e</sup>  
TEL: 878.29.61

AKG  
Framus  
Premier  
Ludwig  
Fender  
Hohner  
Shure  
Conn  
Selmer  
Gibson  
Farfisa  
Rogers  
Ampex  
KING  
Standel  
Gretsch  
VOX

# PRES SELIV RES

auteurs et les lecteurs à leur suite peuplent de leurs fantasmes. Les collections consacrées à ce genre d'œuvres fleurissent, charriant le meilleur et le pire car, comme toujours, dans ce genre en marge, la porte est ouverte toute grande, les lecteurs demandant à consommer du texte étant de plus en plus nombreux.

Nous avons déjà signalé des ouvrages parus dans la collection « Ailleurs et demain » de chez Laffont que dirige G. Klein. Chez Denoël, la célèbre collection « Présence du futur » publie à raison d'un par mois certains des auteurs les plus célèbres dont on réédite aussi les œuvres épuisées. Mais une des plus importantes contributions à l'expansion de la science-fiction est due aux éditions Opta (96, rue de la Victoire, Paris-9<sup>e</sup>). On y publie chaque mois les revues « Fiction » et « Galaxie », la série « Galaxie-bis » (un roman par numéro), et surtout les collections « Club du livre d'anticipation » et « Aventures fantastiques », livres luxueux, illustrés, consacrés aux œuvres prestigieuses, aux auteurs célèbres et qui deviennent très vite des pièces de collection (tirage limité et numéroté). Plus de trente ouvrages (sans compter ceux hors série) ont déjà été publiés dans la collection du livre d'anticipation. On y relève des titres d'œuvres d'Isaac Asimov, Van Vogt, Edgar Rice Burroughs, Theodore Sturgeon, etc... C'est à Robert Heinlein que l'on doit deux des plus récentes parutions, « Route de la gloire » et « Révolte sur la lune ». Mais ce sont « Furies » et « Pavanés », deux textes de Keith Roberts réunis en un seul volume qui apparaissent comme les plus vio-

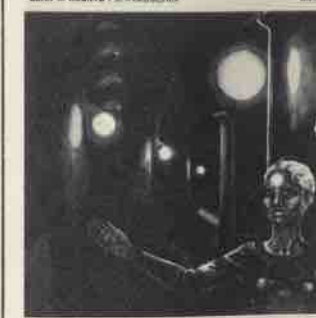


lents, les plus neufs parmi les derniers sortis. « Furies »: des guêpes géantes attaquent les derniers survivants de l'humanité. La terre est envahie par ces insectes monstrueux qui la peuplent entièrement. Visions de cauchemar, d'apocalypse. « Pavanés », ou la projection du Moyen Age et de ses inquisiteurs dans la société de 1985. Affrontement de deux mondes comme si plusieurs siècles d'évolution étaient gommés: une fable philosophique qui confronte les tabous religieux, le monde des sorciers à celui du progrès technologique. Le dernier ouvrage paru dans la collection du livre fantastique est le septième de la série « Les habitants du mirage »: « Sept pas vers Satan », d'Abraham Merritt. L'auteur remplit son texte de références aux civilisations disparues, à leurs mythologies; « Les habitants du mirage » décrit une odyssée dans un monde étrange et merveilleux; « Sept pas vers Satan » est plus directement fantastique et fait appel aux personnages de convention, à la drogue, à la torture. Abraham Merritt s'impose ici, pour ceux qui l'ignorent encore, comme un grand de la littérature populaire.

A signaler que chacun de ces ouvrages est illustré par certains des grands dessinateurs de bandes fantastiques comme Druillet, Desimon, Moebius, etc... Les revues comme « Fiction » et « Galaxie » sont constituées pour l'essentiel de nouvelles mais aussi de rubriques: critiques de livres, de films de science-fiction. Dans « Fiction » du mois d'août, des textes d'Harlan Ellison, l'auteur qui joue avec la syntaxe mais aussi avec la typographie (cf n° 85 de Galaxie: « La région intermédiaire »); « La machine aux yeux bleus »

## galaxie

JAMES E. GUNN / PAR LE FEU SEPTEMBRE 1971 - N° 88  
DEAN K. KOONTZ / SHAMOLAN 3,50 F



mais aussi une nouvelle passionnante de Clifford D. Simak, « Les réponses », etc... Mensuelles, ces revues ont des sommaires plus ou moins inégaux mais offrent toujours quelques textes essentiels. Pour ne pas quitter cette littérature, il ne faut pas oublier les collections de chez Christian Bourgois « Dans l'épouvante » et « Dans le fantastique » dont nous avons souvent évoqué les titres. Dernière parution, « Le rôleur devant le seuil » de Lovecraft et A. Derleth de la série « Dans l'épouvante ». Un livre écrit en étroite collaboration entre le vieux maître et son compagnon, celui qui aida à rendre célèbre son nom en faisant connaître son œuvre. A. Derleth, après la mort de Lovecraft, devait aussi s'adonner à la création de romans d'épouvante et de fantastique. Si ce livre n'est pas la plus grande réussite de cette collaboration, il n'en représente pas moins un moment essentiel de l'œuvre de Lovecraft et de son code mystérieux et fantastique. Il a de plus franchi les plus difficiles barrières du ghetto de la littérature parallèle pour devenir un des plus grands écrivains de ce siècle.



Nouvelles parutions dans la série bête et méchante d'Hara Kiri: « Les jeux de con du professeur Choron », « Paulette » de Wolinski et Pichard, « La vie des gens » de Fournier. Sans avoir autant d'attrait que les premiers parus dans la collection, ils font aussi partie de tout ce qui est à l'origine de la popularité d'Hara Kiri et de Charlie mensuel. « Paulette » est une projection des fantasmes de ses créateurs, « La vie des gens » est une description de l'univers angoissé de Fournier. Trois livres pour les incondtionnels « de la bande à Cavanna ». — PAUL ALLESSANDRINI.



# VENTES

- V. Guit. Gibson 335, Favino + Sono Dynacord 200 W. + 3 bñs 100 W. Celestion. Tél. 702.15.78, 20 h.
- Vds Ampli Sound City L 120 neuf, juin 71, 6 000 F. Tél. 236.68.38.
- Marshall 3 corps 100 W. Ampli Carlsborg 100 W. + 2 baffles 200 W. Orgue Thomas-meuble, deux claviers Leslie, reverb, etc. G. Cornélius, 4, rue Guillaume-Tell, Paris-17<sup>e</sup>.
- Vds Hammond M 122. Ebénisterie propre bon état intérieur. Ecr. Mlle Yvette Lessait, 3, rue de Châteaudun, 35-Rennes.
- V. 2 colonnes Sound City 100 W. 2 000 F. 1 tête Orange 150 W. 2 500 F. A. Renaud, 53, bd Suchet, Paris-16<sup>e</sup>.
- V. double batterie Pearl complète avec 2 Gds Cymbales 2 800 F. Tél. 978.08.45.
- V. Vox AC 30, 1 600 F. AC 60 basse et solo 2 750 F. chaq. Tél. 907.65.39.
- Vds Bñles 50 W. Jensen 550 F. Ampli basse 60 W. + baffle suppl. 1 500 F. Tél. 242.61.71.
- Vds Sono Faylon 150 W. neuve, garantie, 4 500 F. Urgent. Tél. 255.63.36.
- V. Guitare Jazz Framus b. état. Tél. 633.19.31.
- V. Guit. Gretsch p. état ou échange appareil photo. Tél. 460.19.53, ap. 21 h.
- V. Orgue Philicorda 2 claviers. Etat neuf 4 000 F. Pinault - Beau Site - Mimosas 77-Lagny.
- V. Car Mercedes 508 D, 8 pl. Equipé orch. Danly Maurice. Tél. 208.07.14. Paris.
- V. Bat. Premier complète 1970. 2 300 F. Tél. 702.79.40, ap. 20 h. Patrick.
- V. Orgue Hohner Symphonique 33 portable, Ampli incorp. 2 000 F. Orgue Vox Continental 1 clav. 2 800 F. Tél. 287.47.73. M. Avercenc, 17, rue Carnot, 93-Montreuil.
- V. Bat. Premier double ét. neuf 7 fûts, accessoires, housses, cymbales 4 500 F. R. Judas « Sauvigny », 58-Corbigny.
- V. Guit. bass. Galanty ét. nf. Prix 500 F. M. Guedon, 5, rue de L'artoire, 78-Les Essarts-le-Roi. Tél. 483.60.83.
- V. Amp. Stevens 80 W. Gaumont, 6 bis, Gde-Avenue, 93-Pré-St-Gervais.
- V. Farlisa Professionnal ét. nf. 4 000 F. ROQ. 78.00. Poste 47.
- V. Bass Precision et Ampli basse tête Fender + baffle Celestion et ch. écho. Tél. 605.01.36.
- V. Ludwig 4 P 2 600 F. Orgue Farlisa Compact. Leclerc Alain, 56, rue Henri-Mauduit, 27-Evreux.
- V. Orgue Capri Duo neuf 2 cl. 2 + 4 oct. pied micro + micro RCF

- 3 000 F. à déb. Gest Michel, 205, rue Marcadet, Paris-18<sup>e</sup>.
- Vds c. c. Premier nve + pied 400 F. + Elka 40 W. l. b. état vib. reverb. Px à débattre. Jack. Tél. 788.16.60.
- Vends Ampli Shade 60 W. b. état 1 500 F. Tél. 68.89-St-Florentin.
- Orch. V. mat. bas prix. Tél. 805.87.35.
- URGENT Orchestre pop revend tout son matériel. Prix à débattre. Tél. 207.43.91, après 20 h.
- V. Ampli FBT 50 W. solo, réverb. état neuf 1 700 F. + Guit. Hagstrom 1/2 c. 700 F. Tél. VIL. 88.58.
- 2 Tom + grosse caisse Silingerland état et peaux neuves. 242.37.09.
- Vends Guitare Gretsch 1 400 F. excl. état. Tél. Alain 925.91.98, après 20 h.
- Vds Batterie Pearl complète 3 mois + accessoires 900 F. Tél. 900.91.66, Christian.

• Les Amplis et Sonos WEM sont exposés et vendus par Cambon-Musique, 49, rue Cambon, Paris-1<sup>er</sup>, Tél. 742.93.57.

- Vends Orgue Farlisa VIP 845, état neuf. Tél. 254.99.64.
- V. Gibson 355 TD stéréo rouge sang, mécanique Chevalet Vibrato, plaque or, prix neuve 7 500 F., vendue 3 500 F., à débattre. Tél. 438.01.00. Demander Pierrot le musicien.
- V. Batterie bon état. Prix inter. Tél. 522.43.60.
- Vds Orgue Welson bon état, 1 clavier, 5 octaves, 1 300 F. Tél. 589.17.41, à partir de 19 h.
- V. Baffles Celestion 50 W. Fender Télécaster DID. 58.93, ap. 19 h.
- V. Marshall complet 100 W. Stramp complet 100 W. Fender Bassman. Tél. Marc Robson 844.41.60 de 14 h. à 19 h.

## ACHATS

- Ach. Gibson. Tél. 324.29.51.

## OFFRES D'EMPLOI

- Ch. bon bassiste, Chanteur et Batteur, Chanteur. Galas assurés. Tél. 357.64.08.
- Bat. Guit. Bas. Ch. mus. bon amat. sérieux pour Jazz-pop. Tél. Alain OPE. 61.97.
- Cherche Chant. Guit. genre Simon & Garf. pour former duo. Tél. 344.42.23.
- Chant. cherche : Bat., Soliste, Org., Bass. prof. très violents très ambitieux, poss. b. mat. pour gr. Hard-rock. S. Mamorès, 49, av. de la Châtaigneraie, 92-Rueil. Après 20 h. Tél. 967.63.94.
- Ch. guitariste chanteur et organiste. Tél. 357.64.08.

- Groupe cher. Batt. sérieux bon mat. très bon esprit. Tél. 450.51.64, ap. 20 h., ou s'adresser au journal qui transmettra.
- Guit. aut. comp. Cher. Guit. pr. Folk acc. si poss. av. mat. Tél. 406.25.30.
- Gpe début. Ch. sax-flût. S'ad. E. Lysée, 61, rue Serpentine, 85-La Roche-sur-Yon. Tél. 37.14.37.
- Orch. prof. Cherche chanteur variétés. Tél. M. Le Duizet. 66.39.84.

• Ch. saxo-ténor évent. chanteur galas suivis. Tél. 357.64.07.

• Cherch. Orch. variétés pop. galas, tournées. Ecr. MARC ROBSON AGENCY, 10, sentier des Hauts-Villemins, Nogent-sur-Marne.

• Important fabricant-importateur instruments et accessoires cherche représentants multicartes bien introduits secteurs Paris et banlieue + région sud-est. Ecrire journal n° 10.

## DEMANDES D'EMPLOI

- Organiste cherche orchestre variétés région parisienne. Tél. 950.09.36, après 20 h.
- Guit. soliste et Bassiste bon mat. cher. orch. style Indif. av. travail rég. paris. Tél. 462.37.31, après 19 h.
- Disc-jockey 22 ans réf. cher. emploi Paris, banlieue. Helstroffer, 42, rue B.-Gante, 93-Villemonble.
- Bat. semi-prof. av. mat. + revox cher. orch. sér. Préf. Jazz pop, T.I. j. ODE. 10.75 ; sam. dim. 735.75.26. Guy.
- Guitariste expérimenté cherche orchestre pop professionnel, région Nord. Rolin, 94, rue Auber, Tourcoing.
- J. h. 25 ans connaît. techn. des instr. musique cher. pl. dans magasin ou grossis. ou représentation. André, 144, av. J.-Jaurès, Paris-19<sup>e</sup>.
- Soliste, composit. matér. pro. exper. studio, ch. gr. hard-rock avec contrats. ORN. 16.56, à 20 h.
- Urg. chanteur pop cher. emploi. Ecr. François Teixeira, 2, passage Josseau, Paris-20<sup>e</sup>.

## DIVERS

- Loue studio de répétition à l'heure ou au forfait. Tél. 357.83.81.
- Leçons Piano, Orgue, Guitare, Chant, Composition, Orchestration, Classique et variétés jazz, pop. Poss. travail par correspondance. Dejean, 67, rue Lecourbe, 75-Paris 15<sup>e</sup>. Tél. 306.33.22.
- Cours de Guitare. Brésilien, jazz, classique (préparation aux écoles) analyses sur enregistrements. Tél. 875.20.28.
- Le club Buddy Holly/Johnny Cash vous propose en importation les deux tout nouveaux 30 cm de Gene Vincent sur Buddah/Kama-

sutra accompagné par le Sir Douglas Quintet et intitulés : « Slow times are coming » et « The day the world turned blue ». Ecrire à Georges Collange, B.P. 18, 69-Sathonay.

• Ecris : Tts partitions (piano cht., acct., ryth., arrang. orchestre, etc...) tous les styles. Tél. 636.13.31.

• Chanteurs, chanteuses qui cherchez des chansons. Demandez ses nouveautés à Claude Marchais, 9, rue F.-Robin, 78-Buc. Tél. 951.76.02.

• ELECTRONIC-MUSIC  
Au service des musiciens professionnels et amateurs, 18, bd Marx-Dormoy, Livry - Gargan. Tél. 927.29.42 et 276, av. Aristide-Briand, 93-Pavillons-sous-Bois. Amplis Guitares, Orgue. Percussions toutes marques. Occasions révisées. Garantie. Station Service. Dépannage. Amplificateurs. Toutes marques. Ouvert du mardi au dimanche matin. Parking assuré.

• Devenez un VRAI batteur. Leçons particulières de batterie. Technique pure adaptée Variétés et Jazz. Etudes de solos. M. Tarussio, Tél. 754.19.22.

CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer. WAG. 27-15.

• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie - Répétitions de groupes - Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes. Préparation chanteurs p<sup>r</sup> disques et maquettes. Francis Vetti, B. P. 29, Saint-Mandé - 94. Tél. 328.81.24.

• Pour vos RÉUNIONS... pour vos BESOINS...  
**PUB-DISK VEND LOUE**  
**DISQUES TOUS PAYS**  
Danse/Rock/Blues/Jazz/Slow Sud-Américains/Disques rares etc... Liste et rends. c/4 timb. Ecrire à R. POPESCA, Bte Ple 363-02 à 75 - Paris-R.P.

• Devenir CHANTEUR (se) COMÉDIEN (ne). Voilà votre rêve. Débuts rapides. Nombreux galas. Form. début (tes). GALAS BEAUNE. MON 38-56 de 18 à 22 h.

• MAGIC - MUSIC  
Disquaire Spécialisé  
**Folk - Blues - Pop - Jazz**  
**Importation USA - GB**  
Vente - Achat - neuf - occasion  
Tél. (78) 37.16.37, 69 - Lyon  
14, rue Auguste-Comte 2<sup>e</sup>

• Maquettes définitives enregistrement extérieur, matériel prof. MV Record. D. Klimberg, 2, av. Médéric, 92-Meudon-la-F. 630.72.55, sur RV.

# LA NOUVELLE GENERATION D'ENSEMBLES POUR GUITARE, BASSE ET ORGUE

220 WATTS

B 1000 + 2 x D 580

- 220 Watts de puissance réelle.
- Tonalité douce ou percutante.
- Basses et aiguës renforçables.
- Construction très robuste.

G 2000 + 2 x D 380

- Deux canaux d'entrée.
- 220 Watts de puissance réelle.
- HP à compression pour les aiguës.
- Effet de présence très accentué.
- Construction très robuste.

IMPORTES ET GARANTIS PAR :

## FRANCE :

A.P. FRANCE s.a. 77, bd de Ménilmontant, Paris 11<sup>e</sup>. T. 357 00 30  
TECMA 161, av. des Chartreux - 13 Marseille - Tél. (91) 64 03 61  
TECMA 1, Route de Toulouse - 31 Union - Tél. (61) 84 44 35

## BELGIQUE :

Ets. A. PREVOST & Fils, av. Huart Hamoir 107 - 1030 Bruxelles  
Tél. (02) 16 80 25



**Dynacord**

VOTRE **HARMONICA** C'EST UN **HOHNER**